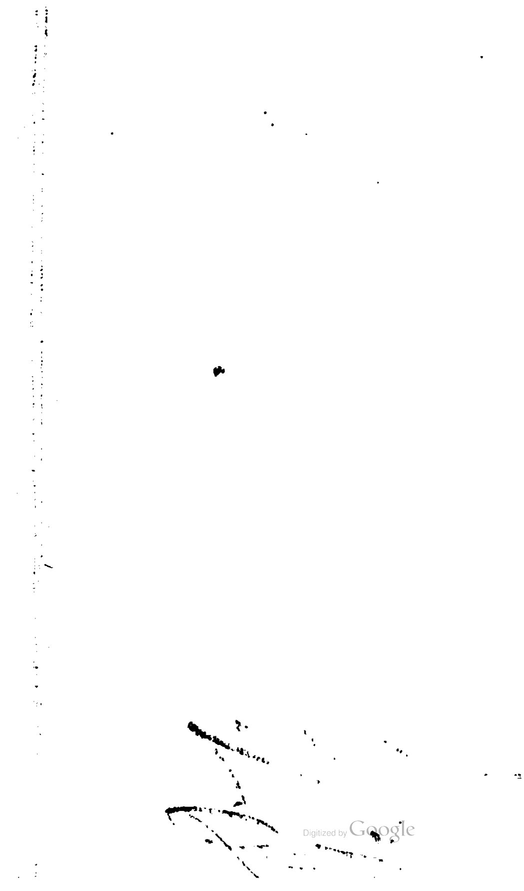
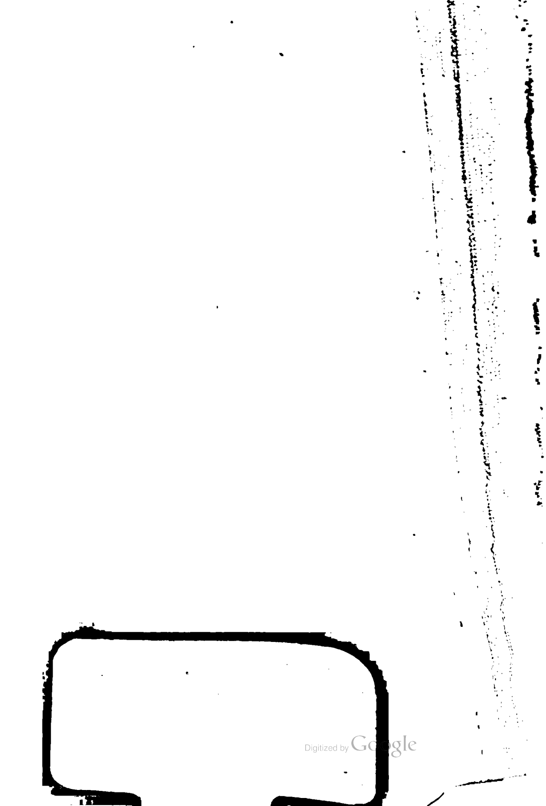
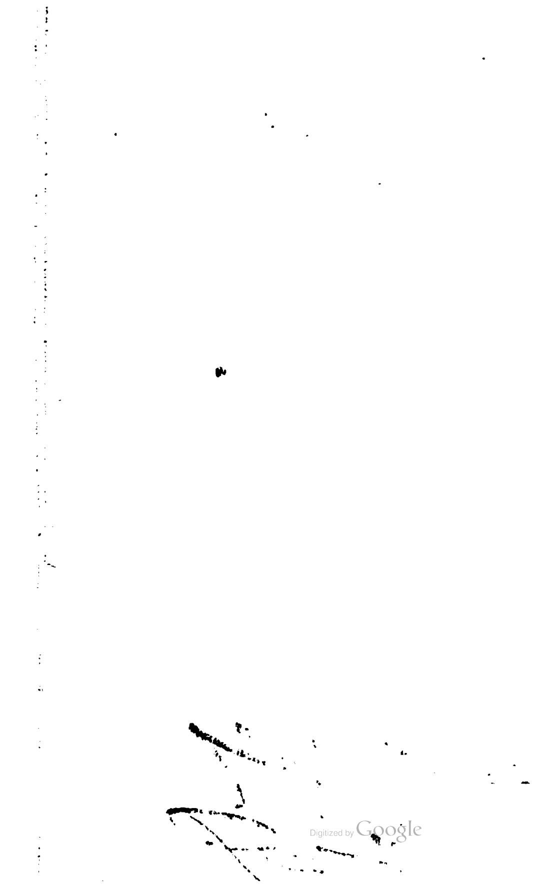


NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07579504 1









PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES.

1786

[Tome 4]

On peut souscrire chez BÉLIN, Libraire, rue S. Jacques ;

Et chez BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

PETITE
BIBLIOTHEQUE
DES
THÉATRES,

CONTENANT un Recueil des meilleures Pieces du Théatre François, Tragique, Comique, Lyrique et Bouffon, depuis l'origine des Spectacles en France, jusqu'à nos jours.

A PARIS,

Au Bureau, rue des Moulins, butte Saint-Roch, n°. 11, où l'on souscrit.

M. DCC. LXXXVI.

Avec Approbation, et Privilége du Roi.

ŒUVRES
DE
JEAN RACINE.



A PARIS,
Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXVI.



B. Santerre pinx. *R... Delvaux Sculp. 1786.*

VIE
DE JEAN RACINE.

JEAN RACINE naquit à la Ferté-Milon, petite ville du Valois, le 21 Décembre 1639. Nous trouvons dans des *Mémoires sur sa Vie*, écrits par son second fils, Louis Racine, qu'en 1593 le bisayeul de Jean RACINE possédoit la charge de Receveur pour le Roi du Domaine et du Duché de Valois; que son ayeul fut pourvu de celle de Contrôleur au Grenier à Sel de la même Province, et que son pere, qui eut aussi cette derniere charge, épousa en 1638, Jeanne Sconin, fille du Procureur du Roi des Eaux et Forêts de Villers-Cotterets, en l'Isle de France.

Dès l'âge de quatre ans, RACINE resta orphelin de pere et de mere, avec une sœur. Leur ayeul maternel les éleva; mais ils le perdirent encore de bonne-heure, et sa veuve s'étant retirée à l'Abbaye de Port-Royal des Champs, où

elle avoit deux sœurs et une fille, Religieuses, elle envoya RACINE dans un Collége à Beauvais, pour y commencer ses études. C'étoit alors le tems des guerres de la fronde, qui se répandirent dans toutes les Provinces; et, les écoliers s'en mêlant, RACINE fut obligé de se battre comme les autres. Il reçut au front un coup de pierre, dont il lui a toujours resté une marque au-dessus de l'œil gauche. Il racontoit, en plaisantant, que le Principal du Collége l'avoit montré pendant quelques jours à tout le monde comme un brave; et, cependant, ainsi que l'observe son fils, on peut voir dans une de ses Lettres écrite de l'armée à Boileau, qu'il ne vantoit pas sa bravoure.

Après avoir passé quelque tems à Beauvais, il fut appelé à Port-Royal, où l'on le mit d'abord sous la direction de M. Le Maître, frere du célebre de Sacy, et ensuite sous celle de M. Hamon. Avec ces instituteurs, il parvint en moins d'un an à pouvoir entendre tous les Auteurs Grecs et Latins. Il fit même beaucoup de remarques sur Pindare et sur Homere, et Louis Racine dit avoir hérité de son Platon et de son Plu-

tarque, dont les marges, chargées de ses apostilles, prouvent avec quelle attention il les lisoit.

On vouloit le préparer à l'étude de la Jurisprudence, afin de lui faire embrasser le parti du Barreau; mais il avoit sans cesse entre les mains les Tragédies de Sophocle et d'Euripide, avec lesquelles il s'enfonçoit dans les bois de l'Abbaye, pour méditer ces deux Poëtes, dont il devoit bientôt se montrer le successeur et l'égal.

Il avoit une mémoire prodigieuse, et cette anecdote le prouve. Le Roman des *Amours de Théagene et Cariclée*, par Héliodore, lui étant tombé entre les mains, il le dévoroit, lorsque son maître de Grec, Claude Lancelot, Sacristain de l'Abbaye, le surprit dans cette lecture, lui arracha le livre et le jetta au feu. Racine trouva moyen de s'en procurer un autre exemplaire, qui eut le même sort : il en acheta un troisieme; et, pour n'avoir plus à craindre qu'on le lui enlevât, il l'apprit par cœur, et le porta ensuite à Lancelot, en lui disant : *Vous pouvez brûler encore celui-ci comme les autres.*

Racine commença à faire des vers François étant encore à Port-Royal. Six Odes, sur les

beautés locales du lieu, attestent, selon son fils, « plutôt sa passion que son talent pour les vers ; elles font voir qu'on ne doit pas juger un jeune homme par ses premiers Ouvrages, et ceux qui les lurent alors ne durent pas soupçonner que leur Auteur seroit, dans peu, celui d'*Andromaque*. » Il fit aussi, dans ce tems-là, quelques pieces de vers Latins, un peu moins mauvaises que ses Odes Françoises.

Il vint achever sa Logique à Paris, au Collége d'Harcourt, d'où il adressa à un de ses amis une Épître en vers François, qui n'annonçoit pas encore un grand talent ; mais lors du mariage de Louis XIV, avec l'Infante Marie-Thérese, tous les Écrivains se piquerent d'émulation pour célébrer cette alliance, qui scelloit si glorieusement la paix des Pyrennées, et RACINE composa une nouvelle Ode, intitulée, *La Nymphe de la Seine.* C'est le premier Ouvrage qu'il ait fait imprimer. Il réussit, et commença à le faire connoître. Il surpassoit de beaucoup et fit bientôt oublier tous ceux des autres Poëtes ses concurrens dans l'expression de la voix publique sur l'heureux événement dont la France s'occu-

poit alors. RACINE avoit montré cette Ode à son oncle, M. Vilart, Intendant de la Maison de Chevreuse, qui l'alla soumettre au jugement de Chapelain; car c'étoit alors l'oracle du goût, en matiere de Littérature. Il jouissoit de la plus grande considération et de la confiance particuliere de Colbert. Il découvrit un Poëte dans l'Auteur de la *Nymphe de la Seine*; il le recommanda au Mécène des Gens-de-Lettres et des Artistes, et il obtint une gratification de cent louis, qui fut envoyée à RACINE, de la part du Roi, avec le brevet d'une pension de six cents livres. Mais Chapelain ne s'en tint pas aux encouragemens, il donna d'utiles conseils au jeune Poëte. Entr'autres défauts qu'il reconnut dans son Ode, il releva le manque de convenance où l'Auteur étoit tombé, en plaçant des Tritons dans la Seine. Il fallut changer une strophe, pour faire disparoître les Tritons, et l'embarras que ce travail donna à RACINE est plaisamment exprimé dans une de ses Lettres, où il dit : *Je voudrois qu'ils fussent bien des fois noyés, tous tant qu'ils sont, pour la peine qu'ils m'ont donnée!*

Mais cette Ode et un Sonnet qu'il fit sur la

naissance d'une fille de Madame Vilart, alarmerent ses maîtres et ses parens de Port-Royal. Ils firent tout ce qu'ils purent pour étouffer en lui le goût des Lettres, et lui en inspirer un plus solide. Voyant que le Barreau ne lui plaisoit point, ils essayerent à le faire pencher vers l'état Ecclésiastique. Un de ses oncles maternels le tenta par l'offre d'un Bénéfice. C'étoit le Pere Sconin, Chanoine Régulier de Sainte-Génevieve, qui, après avoir été Général de son Ordre, eut un Canonicat de la Cathédrale d'Uzès, fut fait Grand-Vicaire et Official de ce Diocese, et pourvu du Prieuré de Saint-Maximin, dans la même ville. Il auroit volontiers résigné ce Prieuré à son neveu, qu'il attira auprès de lui, et RACINE l'auroit accepté, quoiqu'il n'eût point de vocation pour la vie religieuse; mais les tracasseries qu'un Moine, nommé D. Cosme, forma sur cette résignation, en dégoûterent tout-à-fait RACINE, qui revint à Paris et recommença à faire des vers.

Il débuta encore par une Ode, intitulée, *La Renommée aux Muses.* Il fut la porter à la Cour, où il avoit déja des protecteurs, outre Colbert,

entr'autres le Duc de Saint-Aignan. Il présenta son Ode au Roi, qui lui accorda une nouvelle gratification de six cents livres, « pour lui donner le moyen de continuer son application aux Belles-Lettres, » est-il dit dans l'ordre, signé par Colbert.

Ce fut cette Ode qui fit naître sa liaison avec Boileau. Un jeune Abbé Le Vasseur, ami de tous les deux, montra à Boileau l'Ode de *La Renommée*. Celui-ci la lut avec intérêt, et écrivit des remarques au bas des pages. RACINE les vit, les trouva très-judicieuses, et desira d'en connoître l'Auteur. L'Abbé Le Vasseur les rassembla un jour : ils furent enchantés l'un de l'autre, et se sentirent unis par une amitié, qui n'a fini qu'avec leur vie. On sait combien la sévérité du goût de Boileau a été utile à la correction des Ouvrages de RACINE.

La Thébaïde et *Alexandre* attirerent, pour ainsi dire, sur leur Auteur les anathêmes de Port-Royal, dont l'entrée lui fut même interdite par ses parentes, et il se crut désigné dans une réponse du célebre Nicole à Desmarets de Saint-Sorlin, qui avoit écrit contre cette maison. Il se

mêla à cette querelle, défendit chaudement le Théatre, qu'il crut qu'on avoit attaqué en lui, quoiqu'on ne l'eût condamné que dans Desmarets, et il écrivit deux Lettres, dignes de figurer à côté des fameuses *Provinciales;* mais Boileau, sans avoir alors aucune liaison avec Port-Royal, engagea son nouvel ami à renoncer à cette dispute, qu'il lui fit regarder comme une sorte d'ingratitude envers ses anciens maîtres.

RACINE continua à faire des Tragédies, malgré sa scrupuleuse famille et tout Port-Royal, parce que son génie l'entraînoit à ce genre de travail, et malgré le conseil du grand Corneille, qui, après la lecture d'*Alexandre*, ne l'y avoit pas jugé propre. On a très-bien remarqué que Corneille avoit trop d'élévation dans l'ame pour que ce conseil lui pût être dicté par la jalousie, et quelque connoissance qu'il dût avoir de la marche de l'esprit humain et de celle de l'Art Dramatique, il pouvoit ne pas attendre *Phedre* et *Athalie* de l'Auteur des *Freres ennemis* et d'*Alexandre;* mais lorsqu'*Andromaque* parut, le jeune Auteur avoit déja fait un pas de géant dans la carriere : il en avoit déja atteint le

but, et s'il eût voulu se reposer dès-lors, c'eût été le repos d'un vainqueur, capable d'inspirer de l'effroi à tous autres combattants.

Toutes les Pieces que donna RACINE à la suite d'*Andromaque*, furent autant de triomphes qu'aucun athlete ne put alors, et n'a pu depuis lui disputer.

La maniere dont il se vit secondé dans ses succès, par le rare talent de l'Actrice célebre, Madame Champmêlé, l'attacha à elle pendant long-tems. Il croyoit lui devoir beaucoup, quoiqu'il l'eût formée par ses conseils. Il la voyoit tous les jours contribuer à sa gloire; il ne put se défendre d'un sentiment plus vif que la reconnoissance, et qui vint la renforcer en lui. Cette liaison céda à quelques vues d'intérêt : on la vit s'attacher au Comte de Clermont-Tonnerre, ce qui donna lieu à ces vers :

« A la plus tendre amour elle fut destinée,
» Qui prit long-tems *Racine* dans son cœur;
» Mais, par un insigne malheur,
» Le *Tonnerre* est venu qui l'a *déracinée*. »

RACINE avoit obtenu un Bénéfice, qu'il ne conserva pas long-tems, car son fils observe que

« le Privilége de la premiere édition d'*Andromaque*, qui est du 28 Septembre 1667, est accordé au sieur Racine, Prieur de l'Épinay, titre qui ne lui est plus donné dans un autre Privilége, accordé quelques mois après, parce qu'il n'étoit déja plus Prieur. » Ce Bénéfice lui fut contesté, et il perdit le procès qu'il eut à soutenir à cette occasion. C'est à l'humeur que lui causa ce procès et son issue, que nous devons sa Comédie des *Plaideurs*, digne de Moliere, dont elle obtint hautement le suffrage, quoiqu'il fût brouillé avec l'Auteur; et Louis XIV en jugea tout aussi favorablement, puisqu'après y avoir ri aux éclats, il fit donner à RACINE une gratification de douze cents livres, dont l'ordre porte, expressément « en considération de son application aux Belles-Lettres et des Pieces de Théatres qu'il donne au public. »

Britannicus, *Bérénice*, *Bajazet*, *Mithridate* succéderent rapidement à ses premieres Pieces, et prouverent, en moins de dix ans, combien de caracteres différens il étoit en état de peindre, de main de maître, quoiqu'il fût encore fort jeune.

Ce

Ce fut à cette époque et avec tous ses titres, qu'il entra à l'Académie Françoise, où il remplaça La Motte-le-Vayer. Le 12 Janvier 1673, jour de sa réception, on reçut aussi MM. Fléchier et Gallois. « Fléchier parla le premier des trois, et fut infiniment applaudi, rapporte M. de Valincour, dans sa Lettre à l'Abbé d'Olivet, insérée au second volume de l'*Histoire de l'Académie Françoise*. RACINE, qui parla ensuite, gâta son Discours par la trop grande timidité avec laquelle il le prononça. » Il se trouva placé auprès de Corneille, et non loin de Colbert, qui étoit venu exprès pour l'entendre et pour jouir de son triomphe. Tant de gloire le troubla ; et quoique son Discours eût fort peu d'étendue, il le lut mal et presque bas : aussi ne fut-il pas même entendu de ses plus proches voisins. Il le crut mauvais, ne voulut point qu'il fût imprimé, et on ne l'a jamais trouvé dans les Recueils de l'Académie, ni dans les papiers de l'Auteur.

RACINE fit ensuite son *Iphigénie*, et, peu après, par un défi qui lui fut fait de traiter un sujet aussi délicat que l'amour incestueux de

l'épouse de Thésée pour son fils Hippolyte, il produisit cet étonnant et admirable tableau de la plus violente et de la plus criminelle passion, combattant contre les devoirs les plus sacrés ; et le comble du talent, c'est qu'en inspirant toute l'horreur possible pour les coupables desirs de Phedre, il sut nous intéresser sans cesse à elle.

Cependant la jalousie de ses concurrens dans la carriere Dramatique ne manqua pas de sonner l'alarme sur ce chef-d'œuvre ; mais Boileau, toujours zélé pour la défense de son ami ; fit censurer l'Ouvrage par le célebre Arnauld, qui l'approuva ; et ce fut l'époque de la réconciliation de RACINE avec Port-Royal. « Boileau conduisit RACINE chez Arnaud ; le Poëte se jetta aux pieds du Docteur, et le Docteur tomba aussi-tôt à ceux du Poëte : ils s'embrasserent, et, dès ce moment, ils furent liés tous les deux de la plus tendre et de la plus solide amitié, » dit Louis Racine.

Mais depuis cette époque, le rapprochement et la fréquentation habituelle des personnes dévotes, firent naître les scrupules dans l'ame de RACINE. Il se reprocha d'avoir employé sa jeu-

nesse à des occupations profanes : il se détermina à y renoncer, et poussa si loin son zele que, pour expier ce qu'il regardoit comme une longue suite de crimes, il voulut consacrer le reste de ses jours à la plus austere pénitence, en se faisant Chartreux. L'Ecclésiastique, Docteur de Sorbonne, homme sage et éclairé, qu'il avoit choisi pour son directeur, et auquel il soumit ce projet, crut devoir l'en détourner, craignant qu'il ne manquât de constance dans la suite, et qu'il ne se repentît d'un sacrifice, légérement résolu, et consommé sans retour. Il lui conseilla, au contraire, de se marier. RACINE se laissa conduire, et des amis, instruits de ce qui se passoit, lui proposerent d'épouser Catherine de Romanet, fille d'un Trésorier de France, au Bureau des Finances d'Amiens. Ce mariage fut arrangé, et eut lieu le premier Juin 1677.

Louis Racine dit que, « suivant le contrat de mariage, il paroît que les Pieces de Théatre n'étoient pas alors fort lucratives pour les Auteurs, et que le produit, soit des représentations, soit de l'impression des Tragédies de son pere, ne lui avoit procuré que de quoi vivre, payer ses

dettes, acheter quelques meubles, dont le plus considérable étoit sa bibliotheque, estimée quinze cents livres, et ménager une somme de six mille livres, qu'il employa aux frais de son mariage. » La pension de six cents livres que le Roi lui avoit accordée pour sa *Nymphe de la Seine*, fut portée, quelques années ensuite, à quinze cents livres, et, enfin, à deux mille livres; et, de plus, « Colbert le fit favoriser d'une charge de Trésorier de France, au Bureau des Finances de Moulins, qui étoit tombée aux parties casuelles : de sorte que sa femme et lui mirent chacun un revenu égal dans la communauté de leurs biens, » ajoute son fils.

Madame de Montespan ayant imaginé une maniere de perpétuer les principaux événemens de ce beau regne, en les faisant graver séparément sur des Médailles, il fut question d'y ajouter, en peu de mots, le récit de chacun. RACINE donna l'idée de rassembler quelques Gens-de Lettres pour ce travail. Telle fut l'origine de l'Académie des Inscriptions, dont il peut être regardé comme le fondateur, et qui n'ayant d'abord été appelée que l'Académie des

Médailles, ou la petite Académie, a pris ensuite le nom d'Académie des Inscriptions et Belles Lettres. Il avoit déja fait ses preuves dans le style des Inscriptions. M. de Louvois l'avoit chargé, avec Boileau, de remplacer celles de Charpentier, comme trop emphatiques, au bas des victoires du Roi, peintes par le Brun dans la Galerie de Versailles. Cependant on trouva l'histoire par Médailles trop insuffisante, et Madame de Maintenon proposa au Roi de charger RACINE et Boileau d'en préparer les matériaux en grand, à mesure que les circonstances les produiroient. Le Roi les nomma ses Historiographes en 1677, avec chacun une pension de quatre mille livres. Pour s'exercer à ce genre de travail, RACINE traduisit d'abord en partie le Traité de Lucien sur la maniere d'écrire l'Histoire. Il fit ensuite des extraits de Mézerai et de Vittorio Siri, et il se mit bientôt en état d'écrire lui-même avec distinction sur ces matieres, ainsi qu'on en peut juger par les fragmens que nous en avons de lui.

« Dans la campagne de cette même année, rapporte Louis Racine, les villes que le Roi as-

siéges tomberent quand il parut ; et lorsque, de retour de ses rapides conquêtes, il vit à Versailles ses deux Historiens, il leur demanda pourquoi ils n'avoient pas eu la curiosité de voir un siége ? *Le voyage*, leur dit il, *n'étoit pas long. Il est vrai*, reprit mon pere ; *mais nos Tailleurs furent trop lents. Nous leur avions commandé des habits de campagne : lorsqu'ils nous les apporterent les villes que Votre Majesté assiégeoit étoient prises.* Cette réponse fut bien reçue du Roi, qui leur dit de prendre leurs mesures de bonne heure, parce que dorénavant ils le suivroient dans toutes ses campagnes, pour être témoins des choses qu'ils devoient écrire. »

Ils partirent en effet l'année suivante, et « l'on vit pour la premiere fois, ajoute Louis Racine, deux Poëtes suivre une armée pour être témoins des siéges et des combats ; ce qui donna lieu à des plaisanteries dont on amusoit le Roi. On prétendoit les surprendre en plusieurs occasions dans l'ignorance des choses militaires, et même des choses les plus communes. Leurs meilleurs amis étoient ceux qui leur tendoient des piéges : s'ils n'y tomboient pas, on faisoit croire qu'ils y

étoient tombés. Tout ce qu'on a dit de leur simplicité n'est peut-être pas exactement vrai. Je raconterai cependant ce que j'ai entendu dire à d'anciens Seigneurs de la Cour. »

La veille du départ des deux Poëtes pour leur premiere campagne, M. de Cavoye s'avisa, dit-on, de demander à mon pere s'il avoit eu l'attention de faire ferrer ses chevaux à forfait. Mon pere, qui n'entend rien à cette question, lui en fait demander l'explication. *Croyez-vous donc*, lui dit M. de Cavoye, *que quand une armée est en marche elle trouve par-tout des Maréchaux? Avant que de partir on fait un forfait avec un Maréchal de Paris, qui vous garantit que les fers qu'il met aux pieds de votre cheval y resteront six mois.* Mon pere répond (ou plutôt on lui fait répondre) : *C'est ce que j'ignorois. Boileau ne m'en a rien dit; mais je n'en suis pas étonné, il ne songe à rien.* Il va retrouver Boileau pour lui reprocher sa négligence. Boileau avoue son ignorance, et dit qu'il faut promptement s'informer du Maréchal le plus fameux pour ces sortes de forfaits. Ils n'eurent pas le tems de le chercher. Dès le soir même M. de Cavoye raconta au Roi le succès de

sa plaisanterie. Un pareil fait, quand il seroit véritable, ne feroit aucun tort à leur réputation, » observe très-bien Racine le fils.

« La foible santé de Boileau ne lui permit que de faire cette premiere campagne, qui fut celle de Gand. Mon pere, continue-t-il, qui les fit toutes, avoit soin de lui rendre compte de tout ce qui se passoit à l'armée. »

Pendant ces différentes campagnes, RACINE reçut plusieurs gratifications sur la cassette du Roi, et qui lui furent payées par le premier Valet-de-chambre. Suivant ses registres de recette et de dépense, qu'il tint avec une grande exactitude, depuis son mariage, dit son fils, ces gratifications monterent à trois mille neuf cents louis, de la valeur de onze francs chacun; ce qui fait la somme de quarante-deux mille neuf cents livres.

Lorsque P. Corneille mourut, dans la nuit du 30 Septembre au premier Octobre 1684, cette époque singuliere fit naître un débat plus singulier encore entre l'Abbé de Lavau, Directeur de l'Académie Françoise pour le trimestre de Juillet, et RACINE, Directeur du trimestre

d'Octobre. Chacun des deux prétendoit avoir seul le droit de rendre les derniers honneurs de la confraternité à l'illustre Corneille. Ce généreux débat fut soumis au jugement de l'Académie en corps, et l'Abbé de Lavau l'emporta sur RACINE, quant au service à faire célébrer pour P. Corneille; mais il fut décidé que RACINE recevroit son successeur.

L'Académie choisit T. Corneille; et ce choix, si juste, à tous égards, puisqu'outre les liens du sang il y avoit encore entre les deux freres tant de ressemblance dans le caractere, dans les goûts et dans les occupations, fut dignement apprécié par RACINE, qui fit un très-beau Discours, en réponse aux remerciemens de T. Corneille et de M. Bergeret, Secrétaire de la Chambre et du Cabinet du Roi, et premier Commis des affaires étrangeres, reçu à la place de M. Géraud de Cordomoy, Lecteur du Dauphin, et le même jour que T. Corneille, 2 Janvier 1685.

Ce Discours de RACINE « fut très-applaudi, et il le prononça avec tant de grace, qu'il répara entiérement le mauvais effet de celui de sa réception, dit son fils. La matiere de celui-ci lui

avoit plu davantage. L'admiration sincere qu'il avoit pour P. Corneille le lui avoit inspiré. Il lui fournissoit pour sujet l'éloge de ce grand homme. Il le faisoit dans l'effusion de son cœur, parce qu'il étoit intérieurement persuadé que P. Corneille valoit beaucoup mieux que lui. Ces deux rivaux, depuis long-tems, ne combattoient plus, et tous deux, retirés de la carriere, n'avoient plus rien à se disputer. C'étoit au public à décider entr'eux. Il ne l'a point encore fait. On s'est toujours contenté de les comparer l'un à l'autre. Ce parallele a souvent été renouvelé; mais presque toujours avec plus d'antithèses que de justesse. »

« Tout l'endroit de ce Discours qui contenoit l'éloge de P. Corneille fut extrêmement goûté, continue Racine le fils; et comme l'Orateur avoit réussi parce qu'il louoit ce qu'il admiroit, il réussit également dans l'éloge de Louis XIV, lorsque s'adressant au second récipiendaire, M. Bergeret, il fit voir combien les négociations étoient faciles sous un Roi dont les Ministres n'avoient tout au plus que *l'embarras de faire entendre avec dignité aux Cours étrangeres ce qu'il*

leur dictoit avec sagesse. Là, il dépeignit le Roi la veille du jour qu'il partit pour se mettre à la tête de ses armées, écrivant dans son cabinet six lignes pour les envoyer à ses Ambassadeurs, et les Puissances étrangeres ne *pouvant s'écarter d'un seul pas du cercle étroit qui leur étoit tracé par ces six lignes :* paroles qui représentoient toujours ces Puissances sous l'image du Roi Antiochus, étonné, quoiqu'à la tête de ses armées, du cercle que l'Ambassadeur Romain traça autour de lui, et obligé de rendre sa réponse avant que d'en sortir. »

« Louis XIV, informé du succès de ce Discours, voulut l'entendre. L'Auteur eut l'honneur de lui en faire la lecture, après laquelle le Roi lui dit : *Je suis très-content. Je vous louerois davantage, si vous m'aviez moins loué.* »

« Par ce Discours, RACINE prouva qu'il avoit un talent presqu'aussi décidé pour l'éloquence que pour la poésie, observent les Auteurs des *Annales Poétiques.* Personne au monde n'étoit plus fait que lui pour sentir ce que valoit le grand Corneille, et il exprima tout ce qu'il sentoit. Le morceau sur Louis XIV parut un

morceau supérieur; mais un détail qu'on n'y a peut-être pas assez remarqué, c'est le rang que l'Orateur donne aux hommes de génie qui ont illustré leur siecle. On aime à se représenter RACINE lisant à Louis XIV cette vérité frappante, bien digne d'un homme aussi pénétré de la noblesse de son art : *Quelqu'étrange inégalité que durant leur vie la fortune mette entre les Ecrivains célebres et les plus grands Héros, après leur mort cette différence cesse ; la postérité fait marcher de pair l'excellent Poëte et le grand Capitaine.* »

Cette même année, le Marquis de Seignelay, voulant donner, dans sa maison de Sceaux, une fête à Louis XIV, demanda des vers à RACINE, « qui, malgré la résolution qu'il avoit prise de n'en plus faire, dit son fils, n'en put refuser, dans une pareille occasion, à un Ministre auquel il étoit fort attaché, et qui étoit le fils de son bienfaiteur. » Il fit l'*Idylle sur la Paix*. « J'ai plus d'une fois entendu dire à M. le Chancelier, ajoute Louis Racine, en parlant de d'Aguesseau, que l'antiquité (et qui la connoît mieux que lui ?) ne nous offroit rien, dans un pareil genre, de si parfait que cette Idylle sur la Paix.

Il

Il admiroit comment le Poëte, en faisant parler des Bergers, a su réunir aux sentimens tendres et aux peintures riantes les grandes et terribles images, dans un style toujours naturel, et sans sortir du ton de l'Idylle. Puisqu'il m'est permis de rapporter historiquement les sentimens des autres, et que je rapporte ceux d'un grand Juge, continue Louis Racine, je dirai encore que je l'ai entendu, à ce sujet, faire remarquer l'heureuse disposition du même Auteur à écrire dans tous les genres différens. Est-il Orateur? est-il Historien? il excelle. Est-il Poëte? S'il fait une Comédie, il y fait rire et le Parterre et ceux qui n'aiment que la fine plaisanterie. Dans ses Tragédies, il change de style suivant les sujets. La versification d'*Andromaque* n'est pas celle de *Britannicus*; celle de *Phedre* n'est pas celle d'*Athalie*. Compose-t-il des Chœurs et des Cantiques? il a le lyrique le plus sublime. Fait-il des Épigrammes? il les assaisonne du meilleur sel. Entreprend-il une Idylle? il l'invente dans un goût nouveau. Quelques personnes prétendent que Lully, chargé de la mettre en musique, trouva dans la force des vers un travail que les

vers de Quinault ne lui avoient pas fait connoître : il est pourtant certain que Lully est aussi grand Musicien dans cette Idylle que dans ses Opera, et qu'il y a parfaitement rendu le Poëte. »

Madame de Montespan et Madame de Thiange, sa sœur, engagerent Louis XIV à proposer à RACINE et à Boileau de faire ensemble un grand Opéra. Ce genre de travail répugnoit beaucoup aux deux Poëtes amis ; mais ils ne purent se dispenser de l'entreprendre. RACINE choisit le sujet de la chûte de Phaéton, en fit le plan et en commença quelques vers. Boileau fit d'abord le plan du Prologue, qui étoit une querelle entre la Poésie et la Musique, prêtes à se séparer pour toujours ; mais bientôt réunies par la Déesse de l'harmonie, qui venoit les réconcilier et les inviter à travailler de concert aux amusemens du Roi. Boileau devoit ensuite aider RACINE à faire les vers de la Piece. Mais Quinault, ayant appris cette association contrainte, dans un genre d'entreprise qui étoit le sien, ne tarda gueres à les tirer d'embarras, en sollicitant la continuation d'une espece de droit que son

talent et l'usage lui avoient acquis d'amuser seul le Roi par des Poëmes lyriques. RACINE n'a rien conservé de ce travail. Boileau a imprimé la premiere scene de son Prologue, avec un Avertissement, qui fait connoître tous ces détails.

« Lorsque le Comte de Toulouse sortit de l'enfance, Madame de Montespan, sa mere, consulta RACINE sur le choix de celui à qui on devoit confier l'éducation du jeune Prince. Elle demandoit un homme d'un mérite distingué et d'un nom connu. Mon pere, dit Louis Racine, voulant, en cette occasion, obliger M. du Trousset, connu depuis sous le nom de Valincour, qu'il estimoit beaucoup, le proposa, et il fut agréé. » Il fut fait ensuite Secrétaire des commandemens de ce Prince, qui, devenu grand Amiral, le fit Secrétaire général de la Marine. M. de Valincour succéda à RACINE dans l'association avec Boileau pour le travail sur l'Histoire du regne de Louis XIV, et « après la mort de ces deux amis, il fut dépositaire de tout ce qu'ils en avoient écrit, ajoute Louis Racine. Le fatal incendie qui, en 1726, consuma la maison qu'il avoit à Saint-Cloud, fut si prompt

qu'on ne put sauver les papiers les plus importans de l'Amirauté, et que les morceaux de l'Histoire de Louis XIV périrent avec plusieurs autres papiers précieux à la Littérature. »

« Quand Boileau et mon pere travailloient à cette Histoire, dès qu'ils avoient écrit un morceau intéressant, ils alloient le lire au Roi. Ces lectures se faisoient chez Madame de Montespan. Tous deux avoient leur entrée chez elle, aux heures où le Roi y venoit jouer, et Madame de Maintenon étoit ordinairement présente à la lecture. Elle avoit, au rapport de Boileau, plus de goût pour mon pere que pour lui, et Madame de Montespan avoit, au contraire, plus de goût pour Boileau que pour mon pere; mais ils faisoient toujours ensemble leur cour, sans aucune jalousie entr'eux. Lorsque le Roi arrivoit chez Madame de Montespan, ils lui lisoient quelque chose de son Histoire, ensuite le jeu commençoit; et lorsque, pendant le jeu il échappoit à Madame de Montespan des paroles un peu aigres, ils remarquerent, quoique fort peu clair-voyans, que le Roi, sans lui répondre, regardoit, en souriant, Madame de Maintenon,

qui étoit assise vis-à-vis de lui sur un tabouret, et qui enfin disparut, tout-à-coup, de ces assemblées. Ils la rencontrerent dans la Galerie, et lui demanderent pourquoi elle ne venoit pas écouter leur lecture? Elle leur répondit froidement : *Je ne suis plus admise à ces mysteres.* Comme ils lui trouvoient beaucoup d'esprit, ils en furent mortifiés et étonnés. Leur étonnement fut bien plus grand, lorsque le Roi, obligé de garder le lit, les fit appeler, avec ordre d'apporter ce qu'ils avoient écrit de nouveau sur son Histoire, et qu'ils virent en entrant Madame de Maintenon assise dans un fauteuil, près du chevet du Roi, s'entretenant familiérement avec lui. Ils alloient commencer leur lecture, lorsque Madame de Montespan, qui n'étoit point attendue, entra, et après quelques complimens au Roi, en fit de si longs à Madame de Maintenon que pour les interrompre le Roi lui dit de s'asseoir, *n'étant pas juste*, ajouta-t-il, *qu'on lise sans vous un ouvrage que vous avez vous-même commandé.* Son premier mouvement fut de prendre une bougie pour éclairer le Lecteur : elle fit ensuite réflexion qu'il étoit plus convenable de s'as-

seoir et de faire tous ses efforts pour paroître attentive à la lecture. Depuis ce jour, le crédit de Madame de Maintenon alla en augmentant d'une maniere si visible que les deux Historiens lui firent leur cour, autant qu'ils la savoient faire. Mon pere, dont elle goûtoit la conversation, étoit beaucoup mieux reçu que son ami, qu'il menoit toujours avec lui. Ils s'entretenoient un jour avec elle de la Poésie, et Boileau déclamant contre le goût de la Poésie burlesque, qui avoit régné autrefois, dit, dans sa colere : *Heureusement ce misérable goût est passé, et on ne lit plus Scarron, même dans les Provinces.* Son ami chercha promptement un autre sujet de conversation, et lui dit, quand il fut seul avec lui : *Pourquoi parlez-vous devant elle de Scarron? ignorez vous l'intérêt qu'elle y prend? Hélas! non*, répondit Boileau; *mais c'est toujours la premiere chose que j'oublie quand je la vois.* Malgré la remontrance de son ami, il eut encore la même distraction à un lever du Roi. On y parloit de la mort de Raimond Poisson : *C'est une perte*, dit le Roi, *il étoit bon Comédien. Oui*, répondit Boileau, *pour faire un D. Japhet. Il ne brilloit*

que dans ces misérables Pieces de Scarron. Mon pere lui fit signe de se taire, et lui dit, en particulier : *Je ne puis donc paroître avec vous à la Cour, si vous êtes toujours si imprudent ? J'en suis honteux*, répliqua Boileau ; *mais quel est l'homme à qui il n'échappe pas une sottise ?* »

« Boileau n'avoit pas la réputation d'être courtisan, et mon pere passoit pour plus habile que lui dans cette science, quoiqu'il n'y fût pas non plus regardé comme bien expert, par le Roi même, qui dit en le voyant un jour à la promenade avec M. de Cavoye : *Voilà deux hommes que je vois souvent ensemble. J'en devine la raison. Cavoye avec Racine se croit bel esprit ; Racine avec Cavoye se croit courtisan.* Si l'on entend par courtisan un homme qui ne cherche qu'à mériter l'estime de son maître, il l'étoit ; si l'on entend un homme qui, pour arriver à ses vues, est savant dans l'art de la dissimulation et de la flatterie, il ne l'étoit point, et le Roi n'en avoit pas moins pour lui d'estime. Il lui en donna des preuves, en l'attirant souvent à la Cour, où il voulut bien lui accorder un appartement dans le Château, et même les entrées. Il aimoit à l'en-

tendre lire, et lui trouvoit un talent singulier pour faire sentir les beautés des Ouvrages qu'il lisoit. Dans une indisposition qu'il eut, il lui demanda de lui chercher quelque Livre propre à l'amuser. Mon pere proposa une des Vies de Plutarque : *C'est du Gaulois*, répondit le Roi. Mon pere répliqua qu'il tâcheroit, en lisant, de changer les tours de phrase trop anciens, et de substituer les mots en usage aux mots vieillis depuis Amiot. Le Roi consentit à cette lecture, et mon pere sut si bien changer en lisant tout ce qui pouvoit, à cause du vieux langage, choquer l'oreille du Roi, qu'il l'écouta avec plaisir, et parut goûter toutes les beautés de Plutarque; mais l'honneur que recevoit ce lecteur sans titre fit murmurer contre lui les Lecteurs en charge. »

« Quelqu'agrément qu'il pût trouver à la Cour, il y mena toujours une vie retirée, partageant son tems entre peu d'amis et ses Livres. Sa plus grande satisfaction étoit de revenir passer quelques jours dans sa famille; et lorsqu'il se retrouvoit à sa table, avec sa femme et ses enfans, il disoit qu'il faisoit meilleure chere qu'aux tables des Grands. »

« Il revenoit un jour de Versailles, pour goûter ce plaisir, lorsqu'un Écuyer de Monsieur le Duc vint lui dire qu'on l'attendoit à dîner à l'Hôtel de Condé. *Je n'aurai point l'honneur d'y aller*, répondit-il. *Il y a plus de huit jours que je n'ai vu ma femme et mes enfans, qui se font une fête de manger aujourd'hui avec moi une très belle carpe. Je ne puis me dispenser de dîner avec eux.* L'Écuyer lui représenta qu'une compagnie nombreuse, invitée au repas de Monsieur le Duc, se faisoit une fête de l'avoir, et que le Prince seroit mortifié s'il ne venoit pas. Une personne de la Cour, qui m'a raconté la chose, m'a assuré que mon pere fit apporter la carpe, qui étoit d'environ un écu, et que la montrant à l'Écuyer il lui dit : *Jugez, vous-même, si je puis me dispenser de dîner avec ces pauvres enfans qui ont voulu me régaler aujourd'hui, et qui n'auroient plus de plaisir s'ils mangeoient ce plat sans moi? Je vous prie de faire valoir cette raison à son Altesse Sérénissime.* L'Écuyer la rapporta fidélement, et l'éloge qu'il fit de la carpe devint l'éloge de la bonté du pere qui se croyoit obligé à la manger en famille. »

« Ce caractere n'est pas celui d'un homme

ardent à saisir toutes les occasions de faire sa cour. Il ne les cherchoit jamais, et souvent sa piété l'empêchoit de profiter de celles qui se présentoient. Il avoit eu dans sa jeunesse une passion démesurée pour la gloire. La Religion l'avoit entiérement changé. Il reprochoit souvent à Boileau l'amour qu'il conservoit toujours pour ses vers, jusqu'à vouloir donner au public les moindres Épigrammes faites dans sa jeunesse, et vuider, comme il disoit, son porte-feuille entre les mains d'un Libraire. »

« Il eût pu exceller dans l'Épigramme. On connoît celles qu'il a faites sur les Tragédies d'*Aspar*, de Fontenelle, d'*Iphigénie*, de le Clerc, et de *Judith*, de Boyer. Cette derniere est regardée comme une Épigramme parfaite. M. de Valincour remarque, dans sa lettre à l'Abbé d'Olivet, que mon pere avoit l'esprit porté à la raillerie, et même à une raillerie amere, ce qui étoit cause qu'il disoit quelquefois des choses un peu piquantes, sans avoir intention de fâcher les personnes à qui il les disoit; mais la piété qui avoit éteint en lui la passion des vers, sut aussi modérer son penchant à la rail-

lerie, et il n'en conserva qu'une plaisanterie agréable avec ses amis. On en peut citer pour exemple ce qu'il dit un jour à ce même M. de Valincour, qui entroit avec empressement dans la Galerie de Versailles, et qui y couroit à grands pas : *Eh ! Monsieur, où est le feu ?* lui cria-t-il, en plaisantant. »

« Boileau ne pouvoit assez admirer comment son ami, que la vivacité de son esprit et de son tempérament portoit à plusieurs passions dangereuses dans la société, pour soi-même et pour les autres, avoit toujours pu en modérer la violence ; ce qu'il attribuoit aux sentimens de Religion qu'il avoit eu gravés dans le cœur, dès l'enfance, et qui le retinrent contre ses penchans, dans les tems même les plus impétueux de sa jeunesse ; sur quoi il disoit : *La raison conduit ordinairement les autres à la foi ; c'est la foi qui a conduit Racine à la raison.* »

Il étoit doué de l'heureuse faculté de se pénétrer facilement des beautés que lui pouvoient offrir ses lectures, et il savoit les rendre aussitôt, avec tout leur éclat et toute leur énergie ;

même lorsqu'il falloit les faire passer de leur langue originale dans la nôtre. Racine le fils, qui a recueilli tant de traits propres à caractériser son pere, et que nous nous plaisons à citer souvent, nous dit : « Pour occuper pieusement M. de Seignelay malade, il alloit lui lire quelqu'un des Psaumes. Cette lecture portoit mon pere à une espece d'enthousiasme, dans lequel il faisoit, sur le champ, une paraphrase du Psaume. J'ai entendu dire à l'Abbé Renaudot, qui étoit un des Auditeurs, que cette paraphrase leur faisoit sentir toute la beauté du Psaume et les enlevoit. Un autre exemple de cet enthousiasme qui le saisissoit à la lecture des choses qu'il admiroit, est rapporté par M. de Valincour. Ils étoient à Auteuil chez Boileau, avec Nicole et quelques autres amis distingués. On vint à parler de Sophocle, dont mon pere étoit si grand admirateur qu'il n'avoit jamais osé emprunter un de ses sujets de Tragédie. Plein de cette pensée, il prend un Sophocle Grec, et lit la Tragédie d'*Œdipe*, en la traduisant sur le champ. *Il s'émut à tel point*, dit M. de Valincour, *que tous les*

Auditeurs

Auditeurs éprouverent les sentimens de terreur et de pitié dont cette Piece est pleine. J'ai vu, continue-t-il, *nos meilleures Pieces, représentées par nos meilleurs Acteurs : rien n'a jamais approché du trouble où me jetta ce récit ; et, au moment où j'écris, je m'imagine voir encore Racine, le livre à la main, et nous tous consternés autour de lui.* Voilà, sans doute, ajoute Louis Racine, ce qui a fait croire que mon pere avoit le dessein de composer un *Œdipe.* »

« Un morceau d'éloquence qui le mettoit dans l'enthousiasme, étoit la priere à Dieu qui termine l'Ouvrage du Docteur Arnauld, intitulé, *Nouvelle défense du nouveau Testament de Mons, contre le Docteur Mallet.* Il aimoit à la lire, et lorsqu'il se trouvoit avec des personnes disposées à l'entendre, il les attendrissoit, suivant ce que m'a rapporté M. Rollin, qui avoit été présent à une de ces lectures. »

RACINE avoit la plus profonde et la plus vive admiration pour l'éloquence de Démosthène. Cette anecdote, que racontoit Boileau, le prouve assez. Un jour qu'ils étoient ensemble à Auteuil, M. de Toureil, qui traduisoit Démos-

thène, vint les consulter sur un endroit qu'il avoit rendu de cinq ou six manieres, toutes moins naturelles les unes que les autres : *Ah ! le bourreau !* dit tout bas RACINE à Boileau, *il fera tant qu'il donnera de l'esprit à Démosthène !* « Ce qu'on appelle esprit dans ce sens-là, ajoutoit Boileau, c'est précisément l'or du bon sens converti en clinquant. »

« Segrais, dit Louis Racine, a prétendu, dans ses *Mémoires*, que cette maxime de la Rochefoucault ; *C'est une grande pauvreté de n'avoir qu'une sorte d'esprit*, fut écrite à l'occasion de Boileau et de mon pere, *parce que*, ajoute Segrais, *tout leur entretien roule sur la Poësie ; ôtez-les de là, ils ne savent plus rien.* Ce reproche injuste à l'égard de Boileau même, l'est encore plus à l'égard de mon pere. Un homme qui n'eut été que Poëte, et qui n'eut parlé que de vers n'eut pas long-tems réussi à la Cour. »

En effet, quelque préoccupé que RACINE fût de la Poésie, en général, et de ses propres productions, en particulier, il s'en détournoit facilement pour d'autres objets, comme le fait voir cet exemple que cite son fils.

« M. de Valincour rapporte que quand mon pere avoit un Ouvrage à composer, il alloit se promener ; qu'alors, se livrant à son enthousiasme, il récitoit ses vers à haute voix, et que travaillant ainsi à sa Tragédie de *Mithridate* dans les Tuileries, où il se croyoit seul, il fut surpris de se voir entouré d'un grand nombre d'ouvriers, qui, occupés au jardin, avoient quitté leur ouvrage pour venir à lui. Il ne se crut pas un Orphée dont les chants attiroient les ouvriers pour les entendre, puisqu'au contraire, au rapport de M. de Valincour, ils l'entouroient, craignant que ce ne fût un homme au désespoir, prêt à se jeter dans le bassin. M. de Valincour eut pu ajouter qu'au milieu même de cet enthousiasme, si-tôt qu'il étoit abordé par quelqu'un, il revenoit à lui, n'avoit plus rien de Poëte, et étoit tout entier à ce qu'on lui disoit. Il évitoit toujours de parler de ses Ouvrages ; et lorsque quelques Auteurs venoient pour lui montrer les leurs, il les renvoyoit à Boileau, en leur disant que pour lui il ne se mêloit plus de vers. Quand il en parloit, c'étoit avec modestie, et lorsqu'il se trouvoit réuni au petit nombre de Gens de

Lettres dont Boileau et lui cultivoient la société. Ceux qu'ils voyoient le plus souvent, c'étoient les peres Bourdaloue, Bouhours et Rapin. MM. Nicole, de Valincour, La Bruyere, La Fontaine et Bernier. Mon pere avoit plus d'attention que Boileau à ne rien dire aux personnes à qui il parloit qui fût contraire à leur maniere de penser. D'ailleurs il étoit moins que lui dans le monde. Lorsqu'il pouvoit s'échapper de Versailles, il venoit s'enfermer dans son cabinet, où il employoit son tems à travailler à l'Histoire du Roi, qu'il ne perdoit jamais de vue, ou à lire l'écriture sainte, qui lui inspiroit des réflexions pieuses qu'il mettoit quelquefois par écrit. Il lisoit avec admiration les Ouvrages de Bossuet. Ceux de Huet, Évêque d'Avranches, l'occupoient aussi. Il fit un extrait de son livre intitulé *Quæstiones Alnetanæ de concordia rationis et fidei ;* mais il n'approuvoit pas l'usage que ce savant Écrivain vouloit faire de son érudition profane en faveur de la Religion. »

« Quoique mon pere se fût fait, depuis plusieurs années, un devoir de ne plus penser à la Poésie, il s'y vit cependant rappelé, sans s'y at-

tendre, par ce même devoir, la Religion. Madame de Maintenon, attentive à tout ce qui pouvoit procurer aux jeunes Demoiselles de Saint-Cyr une éducation convenable à leur naissance, se plaignit du danger qu'on trouvoit à leur apprendre à chanter et à réciter des vers, à cause de la nature de nos meilleurs vers et de nos plus beaux airs. Elle communiqua sa peine à mon pere, et lui demanda s'il ne seroit pas possible de réconcilier la Poésie et la Musique avec la piété. Le projet l'édifia et l'alarma. Il souhaita que tout autre que lui fût chargé de l'exécution. Ce n'étoit point le reproche de sa conscience qu'il craignoit dans ce travail, il craignoit pour sa gloire. Il avoit une réputation acquise, et il pouvoit la perdre, puisqu'il avoit perdu l'habitude de faire des vers, et qu'il n'étoit plus dans la vigueur de l'âge. Que diroient ses ennemis, et que se diroit-il lui-même, si, après avoir brillé sur le Théatre profane, il alloit échouer sur un Théatre consacré à la piété ? »

Racine fit part de ses craintes à Boileau, qui voulut l'éloigner de cette tentative hazardeuse ; mais le desir de plaire à la Cour, même

aux dépens de sa renommée, l'emporta sur toute autre considération, et il choisit le sujet hébreu d'*Esther*, dont il composa sa Tragédie de ce titre. Ce premier essai, dans un genre si nouveau pour lui, fut très-bien exécuté plusieurs fois, à Saint-Cyr, par les Pensionnaires, devant le Roi et devant toute la Cour, en 1689, et il réussit parfaitement.

RACINE composa encore dans la même année, pour Saint-Cyr, quatre cantiques, tirés de l'Ecriture sainte. Son fils nous apprend que le Roi voulut qu'on les lui chantât plusieurs fois, et qu'après avoir entendu ces paroles :

« Mon Dieu, quelle guerre cruelle !
» Je trouve deux hommes en moi ;
» L'un veut que, plein d'amour pour toi,
» Mon cœur te soit toujours fidele,
» L'autre, à tes volontés rébelle,
» Me révolte contre la loi. »

Il dit à Madame de Maintenon : *Ah ! voilà deux hommes que je connois bien !*

Le succès d'*Esther* engagea RACINE à en tenter un autre du même genre, l'année suivante. Il chercha un second sujet dans l'Histoire

hébraïque, et il y trouva celui d'*Athalie*, qu'il traita avec plus d'art encore que le premier; mais cette Tragédie ne fut point représentée à Saint-Cyr.

Avant l'époque d'*Esther*, les Pensionnaires de cette maison avoient joué quelques Pieces composées exprès pour elles par Madame de Brinon, leur premiere supérieure; mais Madame de Maintenon avoit trouvé ces Pieces si mauvaises, qu'elle n'avoit pas voulu que l'on continuât à les jouer. On y avoit substitué des chef-d'œuvres de P. Corneille et de RACINE. On y joua *Cinna* et *Andromaque*. Ces deux excellentes Tragédies étoient assez bien jouées par les jeunes Demoiselles. *Andromaque*, sur-tout, le fut tellement que Madame de Maintenon crut devoir en interdire les représentations, et n'en plus permettre à l'avenir où l'amour se trouvât si bien peint, et même où il entrât pour quelque chose. Ce fut dans cette vue qu'elle s'étoit adressée à RACINE, en le priant de la seconder par quelque nouvelle composition, faite exprès; mais si *Esther* avoit entiérement rempli cette pieuse intention, on n'en trouva pas moins

la pompe théatrale, qu'un tel spectacle exigeoit, peu convenable à une maison religieuse et à de jeunes Demoiselles que leur peu de fortune devoit éloigner de cette sorte de luxe. Madame de Maintenon céda à ces considérations, qui lui furent suggérées par quelques personnes scrupuleuses, et par les ennemis de RACINE, qui ne pouvoient voir sans jalousie la nouvelle gloire que ces sublimes productions devoient nécessairement lui attirer.

« *Athalie*, nous dit Louis Racine, fut exécutée deux fois à Versailles, devant le Roi et devant Madame de Maintenon, dans une chambre sans théatre, par les Demoiselles de Saint-Cyr, vêtues de ces habits modestes et uniformes qu'elles portent dans la maison. De pareilles représentations étoient bien différentes de celles d'*Esther*, qui se faisoient avec une grande dépense pour les habits, les décorations et la musique. Voilà quel fut le sort de cette fameuse Tragédie, qui, du côté de l'intérêt n'ayant rien produit à l'Auteur, ni à sa famille, a été si utile depuis aux Libraires et aux Comédiens, et du côté de la gloire en a acquis une si éloignée du

tems de l'Auteur qu'il n'a jamais pu la prévoir. Il étoit heureusement détaché depuis long-tems de l'amour de la gloire humaine. Il en devoit connoître mieux qu'un autre la vanité : *Bérénice*, dans sa naissance, fit plus de bruit qu'*Athalie.* »

« S'il ne fut pas récompensé de ses deux Tragédies saintes par les éloges du Public, il le fut par la satisfaction que Louis XIV témoigna en avoir reçue, et il en eut pour preuve, au mois de Décembre 1690, l'agrément d'une Charge de Gentilhomme ordinaire de Sa Majesté, à la seule condition de payer dix mille livres à la veuve de M. Torff, à qui avoit appartenu cette Charge. Il goûta encore l'avantage d'avoir contenté Madame de Maintenon, la seule protectrice qu'il ait cultivée ; et il acquit l'estime des Dames de Saint-Cyr, qui le prierent, ainsi que leur Fondatrice, de revoir, avec Boileau, les constitutions de cette maison, pour corriger les fautes de style. »

« Dégoûté, plus que jamais, de la Poésie, par le malheureux succès d'*Athalie*, et résolu de ne plus s'occuper de vers, il fit la campagne de Namur, où il suivit de près toutes les opérations

du siége. Ses Lettres écrites à Boileau, du camp devant Namur, font bien connoître qu'il ne songeoit plus qu'à être Historien. »

RACINE, de retour de l'armée, alloit souvent se délasser de ses fatigues, comme dit son fils, *dans le Tibur de son cher Horace ;* c'est-à-dire, à Auteuil, dans la maison de Boileau. Il avoit eu sept enfans de son mariage, cinq filles et deux garçons, et il s'occupa du soin de pourvoir cette nombreuse famille. Une de ses filles se fit Religieuse à Port-Royal des Champs, où deux sœurs de son ayeule, Marie des Moulins, qui s'y étoit retirée, avoient pris le voile, ainsi que la sœur de son pere, qui en fut long-tems Supérieure, et qui en devint Abbesse, sous le nom d'Agnès Sainte-Thécle Racine. Il obtint pour son fils aîné la survivance de sa Charge de Gentilhomme de la Chambre, et le produisit à la Cour, où il l'attacha, de plus, au département des Affaires étrangeres, sous le Ministere de M. de Torcy, qui le chargea de dépêches importantes pour notre Ambassadeur en Hollande, M. de Bonrepeaux, en le lui recommandant particuliérement. Le second fils de RACINE mé-

rita et obtint une réputation distinguée parmi les Poëtes sacrés, pour son Poëme de *La Grace*, son Poëme de *La Religion*, ses deux Lettres en vers *sur l'Ame des Bêtes*, et quelques Odes et Épîtres, très estimées. Il a fourni plusieurs Dissertations savantes aux Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dont il a été Membre. Il a donné une Traduction du *Paradis perdu*, de Milton, des *Réflexions sur la Poésie*, des *Remarques sur les Tragédies de son pere*, et des *Mémoires particuliers*, d'où nous tirons la plupart des faits que nous rapportons ici.

« Tandis que mon pere espéroit par ses protections qu'il avoit à la Cour y faire avancer son fils aîné, et lui abréger les premieres peines de la carriere, il étoit près de finir la sienne, dit Louis Racine, dans ces Mémoires. Il y a beaucoup d'apparence que sa trop grande sensibilité abrégea ses jours. La connoissance qu'il avoit des hommes, et le long usage de la Cour, ne lui avoient point appris à déguiser ses sentimens. Il est des hommes dont le cœur peut toujours être libre comme leur génie. Peut-être ne con-

noissoit-il pas assez la timide circonspection et la défiance ;

» . . . . Mais cette défiance
» Fut toujours d'un grand cœur la derniere science.

Il étoit d'ailleurs naturellement mélancolique ; et s'entretenoit plus long-tems des sujets capables de le chagriner, que des sujets propres à le réjouir. Un événement qui le frappa trop vivement, lui fit voir comme présent un malheur qui étoit fort éloigné. Les marques d'attention de la part du Roi, dont il fut honoré pendant sa derniere maladie, durent bien le convaincre qu'il avoit toujours le bonheur de plaire à ce Prince, quoiqu'il se fût persuadé que tout étoit changé pour lui. »

« Madame de Maintenon, qui lui accordoit une estime particuliere, ne pouvoit le voir trop souvent, et se plaisoit à l'entendre parler sur différentes matieres, parce qu'il étoit propre à parler de tout. Elle l'entretenoit un jour de la misere du peuple. Il lui déclara qu'elle étoit une suite des longues guerres ; mais qu'elle pourroit

être

être soulagée par ceux qui étoient dans les premieres places, si l'on avoit soin de la leur faire connoître. Il s'anima sur cette réflexion, et, comme dans les sujets qui l'animoient il entroit dans un enthousiasme qui lui inspiroit une éloquence agréable, il charma Madame de Maintenon, qui lui dit que puisqu'il faisoit des observations si justes, sur le champ, il devroit les méditer encore et les lui donner par écrit, bien assuré qu'elles ne sortiroient pas de ses mains. Il accepta malheureusement la proposition, non par une complaisance de Courtisan, mais parce qu'il conçut l'espérance d'être utile au public. Il fit un Mémoire aussi solidement raisonné que bien écrit, et le remit à Madame de Maintenon. Elle le lisoit lorsque le Roi, entrant chez elle, le prit, et, après en avoir parcouru quelques lignes, lui demanda, avec vivacité, quel en étoit l'Auteur. Elle répondit qu'elle avoit promis le secret; mais elle fit une résistance inutile : le Roi expliqua sa volonté en termes si précis qu'il fallut obéir, et l'Auteur fut nommé. Le Roi, en louant son zele, parut désapprouver qu'un homme de Lettres se mêlât de choses qui

ne le regardoient pas. Il ajouta même, non sans quelqu'air de mécontentement : *Parce qu'il sait faire parfaitement des vers, croit-il tout savoir ? et parce qu'il est grand Poëte, veut-il être Ministre ?* Si le Roi eût pu prévoir l'impression que firent ces paroles, il ne les eût point dites. On n'ignore pas combien il étoit bon pour tous ceux qui l'environnoient. Il n'eut jamais l'intention de chagriner personne ; mais il ne pouvoit soupçonner que ces paroles tomberoient sur un cœur si sensible. »

« Madame de Maintenon, qui fit instruire mon pere de ce qui s'étoit passé, lui fit dire, en même-tems, de se tenir à Paris, et de ne la pas venir voir jusqu'à nouvel ordre. Cette nouvelle le frappa vivement. Il craignit d'avoir déplu à un Prince dont il avoit reçu tant de marques de bonté. Il ne s'occupa plus que d'idées tristes, et quelques tems après il fut attaqué d'une fievre assez violente, mais que les Médecins firent passer à force de quinquina. Il se croyoit guéri lorsqu'il lui perça à la région du foie une espece d'abcès qui jettoit, de tems en tems, quelque matiere. Les Médecins lui dirent que ce n'étoit

rien : il y fit moins d'attention, et retourna à Versailles, qui ne lui parut plus le même séjour, parce qu'il n'avoit plus la liberté d'y voir Madame de Maintenon. »

« Dans ce même tems, les Charges de la Cour furent taxées ; et comme il s'étoit incommodé pour achever le payement de la sienne, il se trouvoit fort embarrassé pour en payer encore la taxe. Il espéra que le Roi l'en dispenseroit ; et il avoit lieu de l'espérer, parce que lors qu'en 1685 il eut contribué à une somme de cent mille livres que l'on demanda au Bureau des Finances de Moulins, il avoit obtenu du Roi une ordonnance sur le Trésor-Royal, pour y aller reprendre sa part, qui montoit à environ quatre mille livres. Pour obtenir la même grace, il fit un placet, et, n'osant le présenter lui-même, il eut recours à des amis puissans, qui voulurent bien s'en charger. *Cela ne se peut*, répondit d'abord le Roi, qui ajouta, un moment après : *S'il se trouve, dans la suite, quelqu'occasion de le dédommager, j'en serai fort aise.* Ces dernieres paroles devoient le consoler entiérement. Il ne fit attention qu'aux premieres ; et ne doutant plus que

l'esprit du Roi ne fût changé à son égard, il n'en pouvoit trouver la raison. Le Mémoire que l'amour du bien public lui avoit inspiré, qu'il avoit écrit par obéissance et confié sous la promesse du secret, ne lui paroissoit pas un crime véritable ; il s'en fit un dans son imagination. Il se figura qu'on avoit rendu suspecte sa liaison avec Port-Royal. Il écrivit à Madame de Maintenon pour justifier une liaison si naturelle avec une maison où il avoit une fille, une tante et plusieurs autres parentes ; mais sa Lettre, quoique bien écrite, ne fut point approuvée par tous ses amis. Quelques-uns lui représenterent qu'il y annonçoit des frayeurs qu'il ne devoit point avoir, et qu'il se justifioit lorsqu'il n'étoit pas même soupçonné. Eh ! de quoi soupçonner, en effet, un homme qui marche par des voies si unies ? Il avoit, à la vérité, essuyé quelques railleries, faites innocemment. Comme il étoit bon et empressé à rendre service, les paysans des environs de Port-Royal qui l'y voyoient venir, et entendoient dire qu'il demeuroit à Versailles, alloient, à cause du voisinage, l'y chercher pour lui recommander leurs affaires. Ces bonnes gens

le croyoient un homme très-puissant à la Cour, et alloient implorer sa protection, les uns pour quelques procès, les autres pour quelques diminutions de tailles. S'ils n'en étoient pas toujours secourus, ils en étoient toujours bien reçus. Ces fréquentes visites lui attirerent quelques plaisanteries. Madame de Maintenon en faisoit ellemême; mais elle le plaisantoit parce qu'elle connoissoit sa droiture. Boileau, par cette même raison, le plaisantoit aussi. Ni l'un, ni l'autre n'étoient fins Courtisans, et tous deux en fréquentant la Cour pouvoient se dire l'un à l'autre:

« Quel séjour étranger et pour vous et pour moi ! »

« Boileau, qui y portoit sa franchise étonnante, ne retenoit rien de ce qu'il pensoit. *Vous avez*, lui disoit un jour mon pere, *un privilège que je n'ai point : vous dites des choses que je ne dis jamais. C'est vous qu'on doit accuser, et cependant c'est moi qu'on accuse. Quelle en peut être la raison? Elle est toute naturelle*, répondit Boileau, *vous allez à la messe tous les jours, et, moi, je n'y vais que les Fêtes et les Dimanches*. C'étoit ainsi que ses amis le plaisantoient sur ses inquiétudes mal

fondées, qui augmenterent cependant par le chagrin de ne plus voir Madame de Maintenon, à laquelle il étoit sincérement attaché. Elle avoit aussi une grande envie de lui parler ; mais comme il ne lui étoit plus permis de le recevoir chez elle, l'ayant aperçu un jour au jardin de Versailles, elle s'écarta dans une allée, pour qu'il pût l'y joindre. Si-tôt qu'il fut près d'elle, elle lui dit : *Que craignez-vous ? C'est moi qui suis cause de votre malheur : il est de mon intérêt et de mon honneur de réparer ce que j'ai fait. Votre fortune devient la mienne. Laissez passer ce nuage : je ramenerai le beau tems. Non, non, Madame*, répondit-il, *vous ne le ramenerez jamais pour moi. Eh ! pourquoi avez-vous une pareille pensée*, poursuivit-elle ? *doutez-vous de mon cœur, ou de mon crédit ? Je sais, Madame, quel est votre crédit*, répliqua-t-il, *et quelles bontés vous avez pour moi ; mais j'ai une tante qui m'aime d'une façon bien différente. Cette sainte fille demande tous les jours à Dieu pour moi des disgraces, des humiliations, des sujets de pénitence, et elle aura plus de crédit que vous.* Dans le moment qu'il parloit ainsi, le bruit d'une calèche se fit entendre : *C'est le Roi*

qui se promene, s'écria Madame de Maintenon, *cachez-vous !* et il se sauva dans un bosquet. »

« Il fit trop de réflexions sur le changement de son état à la Cour ; et, quoique pénétré de joie, comme Chrétien, de ce que Dieu lui envoyoit des humiliations, l'homme est homme, et dans un cœur trop sensible le chagrin a bientôt porté son coup mortel. Sa santé s'altéra tous les jours, et il s'aperçut que le petit abcès qu'il avoit près du foie étoit refermé. Il en craignit des suites fâcheuses, et auroit pris, sur le champ, le parti de se retirer pour toujours de la Cour, sans la considération de sa famille, qui, n'étant pas riche, avoit un très-grand besoin de lui. Il y retourna encore plusieurs fois, et eut toujours l'honneur d'approcher du Roi ; mais enfin se sentant un jour accablé d'un grand mal de tête, il se mit au lit et n'en sortit plus. Sa maladie fut longue. On n'en soupçonna pas d'abord la cause, quoiqu'il se plaignit toujours d'une douleur au côté droit, et qu'il eut souvent dans sa chambre les Médecins de la Cour, qui le venoient voir, par amitié. Il fut honoré aussi des visites de plusieurs grands Seigneurs, qui l'assuroient que le

Roi leur demandoit souvent de ses nouvelles : ils ne disoient rien que de vrai en cela. Louis XIV eut même la bonté de lui faire connoître directement l'intérêt qu'il prenoit à sa santé. »

« Tous ceux qui venoient le voir et le consoler étoient d'autant plus édifiés de sa patience, qu'ils connoissoient la vivacité de son caractere. Tourmenté pendant trois semaines, par une cruelle sécheresse de langue et de gosier, il se contentoit de dire : *J'offre à Dieu cette peine. Puisse-t-elle expier le plaisir que j'ai trouvé souvent aux tables des Grands !* »

« Lorsqu'il fut persuadé que sa maladie finiroit par la mort, il chargea mon frere d'écrire à M. de Cavoye pour le prier de solliciter le payement de ce qui lui étoit dû de sa pension, afin de pouvoir laisser quelqu'argent comptant à sa famille. Mon frere fit la lettre, et vint la lui lire. *Pourquoi*, lui dit-il, *ne demandez-vous pas aussi le payement de la pension de Boileau ? Il ne faut point nous séparer. Recommencez votre lettre, et faites connoître à Boileau que j'ai été son ami jusqu'à la mort.* »

« On s'aperçut enfin que cette maladie étoit

causée par un abcès au foie ; et, quoiqu'il ne fût plus tems d'y apporter remede, on résolut de lui faire l'opération. Il s'y prépara, avec une grande fermeté. La Religion dissipa entiérement les extrêmes frayeurs qu'il avoit toujours eues de la mort. Il s'occupa de son dernier moment, et le vit arriver avec tranquilité. L'opération fut faite trop tard, et, trois jours après, il mourut, le 21 Avril 1699, âgé de cinquante-neuf ans. »

RACINE avoit, depuis long-tems, fait son testament, dans lequel, entr'autres legs pieux, il disposoit de huit cents livres pour l'Abbaye de Port-Royal des Champs, en demandant à être enterré dans le cimetiere de cette maison ; au-dessous de la tombe de son ancien maître, M. Hamon ; ce qui fut exécuté.

Boileau composa une épitaphe latine pour son ami, et elle fut placée sur son tombeau. Mais, après la destruction de Port Royal des Champs, la famille de RACINE obtint la permission de le faire exhumer et transporter à Saint-Étienne-du-Mont, sa Paroisse, où il fut placé, le 2 Septembre 1711, derriere le Maître-Autel, à côté de Pascal.

RACINE, en mourant, avoit recommandé à sa femme de remettre à Boileau tous ses papiers sur l'Histoire du Roi, qui parut très-sensible à sa perte, et qui, sachant qu'il laissoit une famille plus nombreuse que riche, accorda une pension de deux mille livres, pour être partagée entre la veuve et les enfans, jusqu'au dernier survivant. La veuve en alla faire ses remerciemens au Roi, et toute entiere à sa famille elle la gouverna jusqu'en 1732, qu'elle mourut, le 15 Novembre.

Elle avoit toujours conservé une telle simplicité de mœurs, « qu'elle ne connut, dit Louis Racine, ni par les représentations, ni par la lecture, les Tragédies auxquelles elle devoit tant s'intéresser, et qu'elle n'en apprit seulement les titres que par la conversation. Elle porta l'indifférence pour la Poésie jusqu'à ignorer toute sa vie ce que c'est qu'un vers; et m'ayant entendu parler de rimes masculines et féminines, elle m'en demanda la différence. La fortune ne l'occupoit pas davantage; ce qui parut un jour inconcevable à Boileau. Mon pere rapportoit de Versailles une bourse de mille louis dont le Roi l'a-

voit gratifié. Il la trouva qui l'attendoit chez Boileau, à Auteuil. Il courut à elle, et, l'embrassant : *Félicitez-moi bien*, lui dit-il, *voici une bourse de mille louis que le Roi m'a donnée.* Elle lui porta aussi-tôt des plaintes contre un de ses enfans, qui depuis deux jours ne vouloit point étudier. *Une autre fois nous en parlerons*, reprit-il ; *livrons-nous aujourd'hui à notre joie.* Elle lui représenta qu'il devoit, en arrivant, faire des réprimandes à cet enfant, et continuoit ses plaintes, lorsque Boileau, qui, dans son étonnement, se promenoit à grands pas, perdit patience, et s'écria : *Quelle insensibilité ! Peut on ne pas songer à une bourse de mille louis ?* »

« On comprend, ajoute Louis Racine, qu'un homme, quoique passionné pour les amusemens de l'esprit, préfere à une femme enchantée de ces mêmes amusemens, et éclairée sur ces matieres, une compagne uniquement occupée du ménage, ne lisant de livres que ceux de piété, ayant d'ailleurs un jugement excellent, et étant d'un très-bon conseil, en toutes occasions. On avouera, cependant, que la Religion a dû être le lien d'une si parfaite union entre deux carac-

teres si opposés ; la vivacité de l'un lui faisant prendre tous les événemens avec trop de sensibilité, et la tranquilité de l'autre la faisant paroître presqu'insensible aux mêmes événemens. »

« Boileau regardoit l'Histoire de Port-Royal des Champs, par mon pere, comme le plus parfait morceau d'Histoire que nous eussions dans notre langue, et l'Abbé d'Olivet la jugeoit devoir lui donner parmi ceux de nos Auteurs qui ont le mieux écrit en prose, le même rang qu'il tient parmi nos Poëtes. J'espere qu'il auroit ce rang, si les grands morceaux qu'il avoit composés sur l'Histoire du Roi subsistoient encore ; mais quant à cette Histoire particuliere, dont il n'a jamais parlé dans sa famille, voici ce que nous en avons appris par Boileau, dit encore Louis Racine. »

« Les Religieuses de Port-Royal des Champs ayant été obligées de présenter un Mémoire à l'Archevêque de Paris, au sujet du partage de leurs biens avec la maison de Port-Royal de Paris, mon pere, toujours disposé à leur rendre service dans leurs affaires temporelles, fit pour elles ce Mémoire ; et quoiqu'il ne contînt

qu'une

qu'une explication, en peu de mots, de leur recette et de leur dépense, les premieres copies, écrites de sa main, m'ont fait juger, par les ratures dont elles sont remplies, que ces sortes d'écrits où il faut éviter tout ornement d'esprit, en se bornant à un style précis et pur, lui coûtoient plus de peines que d'autres. L'Archevêque ayant apparemment goûté le style de ce Mémoire, et voyant quelquefois mon pere à la Cour, lui dit que puisqu'il avoit été élevé à Port-Royal, personne ne pouvoit mieux que lui le mettre au fait d'une maison dont il entèndoit parler de plusieurs manieres très-différentes, et qu'il lui demandoit un Mémoire historique qui pût l'instruire de ce qui s'y étoit passé. »

« Tous ceux qui ont eu quelque liaison avec mon pere, ont toujours reconnu la même simplicité dans ses mœurs que dans sa foi, et ont en même-tems admiré le zele avec lequel il se portoit à servir ses amis. Ce fut avec ce même zele qu'il écrivit l'Histoire de Port-Royal, dans l'espérance de rendre favorables à ces Religieuses les sentimens de leur Archevêque, et, selon les apparences, sans intention de la publier, il

remit cette Histoire à un ami, la veille de sa mort. »

La premiere partie en fut imprimée seule en 1742, et en 1767 on publia les deux ensemble.

On a encore de RACINE une réponse au Discours de l'Abbé Colbert, lors de sa réception à l'Académie Françoise, le 30 Octobre 1678, et on lui attribue un Discours adressé à Louis XIV, et prononcé devant lui par ce même Abbé Colbert, devenu Coadjuteur de Rouen, à la tête de l'Assemblée du Clergé, et une *Relation de ce qui s'est passé au siége de Namur*. Ces morceaux sont imprimés ; le premier et le dernier dans les Œuvres complettes de RACINE, et le second dans les *Mémoires du Clergé*.

RACINE eut le projet de traiter quelques autres sujets de Tragédies que celles que nous avons de lui ; mais on n'a trouvé dans ses papiers que le plan du premier acte d'une *Iphigénie en Tauride*. Ce plan fait voir comment il écrivoit chaque scene en prose ; et quand il avoit lié toutes ses scenes ensemble, il disoit : *Ma Tragédie est faite*, comptant le reste pour rien, tant il avoit de facilité à faire les vers.

« Il avoit encore eu le dessein de traiter le sujet d'*Alceste*, et Longèpierre m'a assuré qu'il lui en avoit entendu réciter quelques morceaux ; c'est tout ce que j'en sais, dit son fils. Quelques personnes prétendent qu'il vouloit aussi traiter le sujet d'*Œdipe* ; ce que je ne puis croire, puisqu'il a dit souvent qu'il avoit osé joûter contre Euripide, mais qu'il ne seroit jamais assez hardi pour joûter contre Sophocle. L'eut-il osé, sur-tout dans la Piece qui est le chef-d'œuvre de l'antiquité ? Il est vrai que le sujet d'*Œdipe*, où l'amour ne doit jamais trouver place, sans avilir la grandeur de ce sujet, et même sans choquer la vraisemblance, convenoit au dessein qu'il avoit de purifier entiérement notre Théatre, et de ramener la Tragédie des anciens, en faisant voir qu'elle pouvoit être parmi nous, comme chez les Grecs, exempte d'amour. »

Boileau avoit fait ces quatre vers pour être mis au bas du portrait de RACINE :

« Du Théatre François l'honneur et la merveille,
» Il sut ressusciter Sophocle en ses écrits ;
» Et dans l'art d'enchanter les cœurs et les esprits,
» Surpasser Euripide et balancer Corneille. »

« Cet éloge est grand ; mais il est mérité et n'a pas été contredit, observent les Auteurs des *Annales Poétiques*. La place de RACINE est fixée depuis long-tems auprès de Corneille pour la Tragédie, et à la tête de tous les Poëtes François pour la versification. Boileau seul pouvoit lui disputer cette derniere place, et il a la gloire d'avoir été son maître ; mais quelque perfection qu'offrent les vers de Boileau, l'exquise sensibilité qui a dicté si souvent ceux de RACINE leur donne un charme qui les met au-dessus de tout. Avant ces deux grands Hommes la Poésie Françoise étoit au même point que la prose avant Pascal. Ce sont eux trois qui ont fixé la langue. On n'avoit gueres écrit que des morceaux, des scenes de Tragédies : RACINE a le premier écrit en vers élégans une Piece entiere. On lui a reproché d'être monotone. Comme il diversifie cependant son style, suivant ses sujets ! Grave et profond dans *Britannicus*, tendre et abondant dans *Bérénice*, passionné dans *Phedre*, sublime dans *Athalie* ; toujours vrai, jamais exagéré. Quelle fécondité plus étonnante ? C'est peut-être le seul Poëte de notre Nation que l'on ne se lasse

jamais de relire, et chez qui l'on retrouve chaque fois qu'on le relit de nouveaux détails à admirer. Il semble que si RACINE n'eût pas existé, on ne pourroit soupçonner que la Langue Françoise est susceptible de cette perfection. Plus on a le goût délicat et cultivé, plus on se plaît à la lecture de ce Poëte.

« Qui n'aime pas les vers a l'esprit sec et lourd, »

a dit Voltaire. On peut ajouter, qui n'aime pas les vers de RACINE est un être malheureux dont les organes sont viciés. La régularité de ses plans, l'art d'un style toujours soutenu ne l'empêchent pas de s'élever à une hauteur où nos autres Poëtes Dramatiques, à l'exception de Corneille, ont rarement atteint. La partie dans laquelle RACINE s'est principalement exercé suppose, au degré le plus éminent, la connoissance du cœur humain. C'est sur cette base qu'est fondé le talent de ce grand Homme. Jamais mortel n'a réuni à un tact plus délicat un esprit plus juste. Jamais on ne le voit ni en-deça, ni au-dela du but. On est accoutumé à le regarder comme l'Écrivain le plus séduisant; il faut le mettre aussi à la tête

des meilleurs esprits de son siecle, et considérer que c'étoit le siecle des Boileau, des Moliere, des Bossuet et des Fénelon. »

Les Éditions et les Traductions des Œuvres de RACINE se sont multipliées et se renouvellent tous les jours à l'infini. Son Éloge a été proposé pour prix d'éloquence par une Compagnie Littéraire; et, parmi plusieurs bons Ouvrages que ce beau sujet a produit, on distingue sur-tout le Discours dont l'un des Membres les plus célebres de l'Académie Françoise est l'Auteur. Enfin le Roi vient de mettre le comble à tous les divers genres d'honneurs décernés à la mémoire de RACINE, en ordonnant à l'un de nos Phidias modernes de transmettre les traits de cet excellent Peintre du cœur humain à la postérisé la plus reculée, et de les déposer dans le temple de gloire consacré aux grands Hommes qui ont illustré la Nation, soit en la défendant par leur courage, ou en l'éclairant par leurs écrits.

LA THÉBAÏDE,

OU

LES FRERES ENNEMIS,

TRAGÉDIE

Jean Baptiste

DE RACINE.

\oe



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXVI.

C.H.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE SAINT-AIGNAN, PAIR DE FRANCE.

MONSEIGNEUR,

Je vous présente un Ouvrage qui n'a peut-être rien de considérable que l'honneur de vous avoir plu ; mais véritablement cet honneur est quelque chose de si grand pour moi que quand ma Piece ne m'auroit produit que cet avantage je pourrois dire que son succès auroit passé mes espérances ; et que pouvois-je espérer de plus glorieux que l'approbation d'une personne qui sait donner aux

choses un juste prix, et qui est elle-même l'admiration de tout le monde?

Aussi, Monseigneur, si la Thébaïde a reçu quelques applaudissemens, c'est, sans doute, qu'on n'a pas osé démentir le jugement que vous avez donné en sa faveur; et il semble que vous lui ayiez communiqué ce don de plaire qui accompagne toutes vos actions. J'espere qu'étant dépouillée des ornemens du Théatre, vous ne laisserez pas de la regarder encore favorablement. Si cela est, quelques ennemis qu'elle puisse avoir, je n'appréhende rien pour elle, puisqu'elle sera assurée d'un Protecteur, que le nombre des ennemis n'a pas accoutumé d'ébranler.

On sait, Monseigneur, que si vous avez une parfaite connoissance des belles choses, vous n'entreprenez pas les grandes avec un courage moins élevé, et que vous avez réuni en vous ces deux excellentes qualités qui ont fait séparément tant de grands hommes. Mais je dois craindre que mes louanges ne vous soient aussi importunes que

les vôtres m'ont été avantageuses. Aussi bien je ne vous dirois que des choses qui sont connues de tout le monde, et que vous seul voulez ignorer. Il suffit que vous me permettiez de vous dire, avec un profond respect, que je suis,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

RACINE.

PRÉFACE.

LE Lecteur me permettra de lui demander un peu plus d'indulgence pour cette Piece que pour les autres qui la suivent. J'étois fort jeune quand je la fis. Quelques vers que j'avois faits alors, tomberent par hasard entre les mains de quelques personnes d'esprit ; elles m'exciterent à faire une Tragédie, et me proposerent le sujet de la *Thébaïde*. Ce sujet avoit été autrefois traité par Rotrou, sous le nom d'*Antigone* ; mais il faisoit mourir les deux freres dès le commencement de son troisieme acte : le reste étoit en quelque sorte le commencement d'une autre Tragédie, où l'on entroit dans des intérêts tout nouveaux ; et il avoit réuni en une seule Piece deux actions différentes, dont l'une sert de matiere aux *Phéniciennes* d'Euripide, et l'autre à l'*Antigone* de Sophocle. Je compris que cette duplicité d'action avoit pu nuire à sa Piece, qui d'ailleurs étoit remplie de quantité de beaux en-

droits. Je dressai à-peu-près mon plan sur les *Phéniciennes* d'Euripide ; car pour la *Thébaïde* qui est dans Séneque, je suis un peu de l'opinion d'Heinsius, et je tiens, comme lui, que non-seulement ce n'est point une Tragédie de Séneque, mais que c'est plutôt l'ouvrage d'un déclamateur, qui ne savoit ce que c'étoit que Tragédie.

La catastrophe de ma Piece est peut-être un peu trop sanglante. En effet, il n'y paroît presque pas un Acteur qui ne meure à la fin ; mais aussi c'est la *Thébaïde*, c'est-à-dire, le sujet le plus tragique de l'antiquité.

L'amour qui a d'ordinaire tant de part dans les Tragédies n'en a presque point ici ; et je doute que je lui en donnasse davantage, si c'étoit à recommencer, car il faudroit ou que l'un des deux freres fût amoureux, ou tous les deux ensemble ; et quelle apparence de leur donner d'autres intérêts que ceux de cette fameuse haine qui les occupoit tout entiers ? ou bien il faut jeter l'amour sur un des seconds personnages, comme j'ai fait ; et alors cette passion, qui devient comme étrangere au sujet, ne peut pro-

duire que de médiocres effets. En un mot, je suis persuadé que les tendresses, ou les jalousies des amans ne sauroient trouver que fort peu de place parmi les incestes, les parricides et toutes les autres horreurs qui composent l'histoire d'Œdipe et de sa malheureuse famille.

SUJET DE LA THÉBAIDE, OU LES FRERES ENNEMIS.

Œdipe, Roi de Thebes, a ordonné en mourant que ses deux fils, Etéocle et Polynice, régneroient alternativement pendant chacun un an. Le sort a couronné d'abord Etéocle, et Polynice s'est retiré à la Cour du Roi d'Argos, dont il a épousé la fille. A la fin de la premiere année de son regne, Etéocle ne veut point céder le trône à Polynice, qui vient, avec des troupes Argiennes, pour le lui disputer. Jocaste, mere des deux Princes et Antigone, leur sœur, font tous leurs efforts pour les engager à mettre bas les armes et à se conformer aux dernieres volontés de leur pere; mais les deux freres, nés d'un hymen incestueux, ont tant de haine l'un pour

l'autre, qu'ils ne peuvent consentir à aucun accord. On consulte les Oracles. Ils annoncent que pour faire cesser les troubles qui désolent Thebes, il faut que le dernier du sang de ses Rois meure. Ménécée, le plus jeune des fils de Créon, frere de Jocaste, croit que ce décret des Dieux le regarde, et, voulant rendre le calme à son pays et à sa coupable famille, il se tue au milieu des deux armées, en conjurant leurs chefs de se réunir et de vivre en paix. Cependant l'ambitieux Créon se plaît à entretenir la haine implacable de ses neveux, espérant que, détruits tous les deux, l'un par l'autre, ils le laisseront libre possesseur du trône. Il se flatte également de ravir à Hémon, son fils aîné et l'ami de Polynice, le cœur et la main d'Antigone. Mais cette Princesse est aussi vertueuse que ses freres sont criminels; et quand elle apprend qu'Hémon est mort, en cherchant à séparer Etéocle et Polynice, qui se sont tués l'un l'autre, elle se tue elle-même, afin de ne pas survivre à la perte de son amant, à celle de sa mere, que la fureur des deux Princes a forcée à mourir pour cesser d'en être témoin, et à celle de ses

deux malheureux freres, victimes des vengeances des Dieux pour le crime involontaire de leurs parens. Créon veut se tuer aussi, puisqu'il perd Antigone ; mais son confident Attale l'en empêche. Cependant il meurt de désespoir, pour vérifier les Oracles, qui ont compris dans la proscription toute la race de Laïus et celle de Jocaste.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR LA THÉBAIDE, OU LES FRERES ENNEMIS.

Les Auteurs des *Annales Poëtiques* nous apprennent que « le goût qu'avoit eu Racine dans sa jeunesse, pour le Roman grec de *Théagene et Cariclée*, lui avoit fait commencer une Tragédie sur le même sujet ; mais qu'il l'abandonna bientôt pour celui de la *Thébaïde*, qu'il prit dans Euripide. Il avança beaucoup sa *Thébaïde* vers la fin de son séjour à Usez, lorsqu'il fut à-peu-près décidé qu'il renonçoit au Bénéfice que son oncle, le Pere Sconin, Chanoine Régulier de Sainte-Génevieve, lui avoit promis de lui résigner dans cette ville ; puis il revint à Paris. Quelques Ecrivains racontent des circonstances curieuses sur la maniere dont cette Piece fut achevée et représentée, ajoutent les Auteurs des *Annales*

Annales Poétiques. Il y avoit alors deux Théatres à Paris, celui de l'Hôtel de Bourgogne et celui de Moliere, à l'Hôtel du Petit Bourbon. Moliere étoit piqué de ce que presque tous les Auteurs Tragiques alloient porter leurs Ouvrages à l'Hôtel de Bourgogne. On devoit y donner une Piece nouvelle dans deux mois ; résolu d'avoir aussi une Tragédie pour le même tems, et se souvenant d'un jeune homme qui lui avoit communiqué un plan de *Théagene et Cariclée*, où il avoit découvert des germes de talent, il le fit chercher. Racine lui montra ce qu'il avoit esquissé des *Freres ennemis*, et s'engagea de lui en apporter un acte par semaine. La Piece fut jouée dans le tems que Moliere desiroit. Cette précipitation fut cause que notre Auteur ne fit pas difficulté d'y insérer d'abord deux beaux récits tirés tout entiers de l'*Antigone* de Rotrou, Tragédie sur le même sujet ; mais, lorsqu'il fut question d'imprimer, il y substitua deux morceaux de sa composition. Moliere le gratifia d'un présent considérable, et ses *Freres ennemis* eurent quinze représentations. »

« L'un des deux titres de cette Piece occa-

sionna une singuliere méprise à l'Auteur du *Nécrologe de Port-Royal*. Cet Ecrivain crut que Racine avoit préconisé des Anachoretes. *Lié, dit-il, avec les Savans solitaires qui habitoient le désert de Port-Royal, cette solitude lui fit produire la Thébaïde., qui lui acquit une très-grande réputation, dans un âge peu avancé.* »

L'Auteur de ce *Nécrologe* ne se doutoit pas que la *Thébaïde* de Racine fût une Tragédie dont les personnages étoient Grecs et Payens.

« Une tradition constante veut que le sujet de cette Tragédie ait été donné par Moliere à Racine, disent les freres Parfaict. Si cela étoit vrai, ce seroit une obligation que nous aurions de plus à Moliere de nous avoir acquis cet admirable génie. Racine convient dans la Préface de cette Tragédie, qu'on l'engagea à travailler pour le Théatre, et que le sujet de la *Thébaïde* lui fut proposé. »

Oui; mais il ne dit pas que ce fût par Moliere. Par qui que ce pût être, « quoique fort éloigné de la perfection des autres Pieces du même Auteur, ce début fut un heureux présage de ce que ce Poëte seroit un jour, remarque l'Auteur

du *Dictionnaire Dramatique.* Déja les rôles de *Jocaste* et d'*Antigone* annonçoient les Tragédies d'*Andromaque* et de *Bérénice.* Déja l'on croyoit voir *Néron* dans *Etéocle*, et dans *Polynice*, *Mithridate.* La *Thébaïde* n'est donc point le foible essai d'un Auteur ordinaire ; c'est le germe des plus rares talens, c'est l'aurore d'un beau jour. »

« Voilà, dit Louis Racine, en parlant de la *Thébaïde*, dans ses *Remarques sur les Tragédies de son pere*, voilà d'où est parti celui qui est arrivé jusqu'à *Athalie* ; et, quelqu'éloigné qu'il en soit, il en prend le chemin, parce qu'il prend le bon chemin. La *Thébaïde*, malgré ses défauts, est le coup d'essai d'un génie qui donne de grandes espérances. Le bon Poëte se fait reconnoître non-seulement par quelques beaux morceaux, comme le monologue de *Jocaste* dans le troisieme acte, l'entrevue des deux freres dans le quatrieme, et le récit de leur combat dans le dernier, mais par la maniere dont il conduit son sujet, et même par sa prédilection pour ce sujet. »

« Instruit par la lecture d'Aristote que les Poëtes doivent chercher des sujets terribles, il osa entreprendre un sujet si terrible, qu'on peut

dire qu'il répand l'horreur plutôt que la terreur ; et il est remarquable que le Poëte qui a été appelé depuis le Peintre de l'amour, ait pour son coup d'essai fait le tableau de la plus affreuse haine qu'on ait jamais vue. Il a fait entrer, à la vérité, l'amour dans ce triste sujet ; mais comment eut-il présenté une Piece sans amour ? C'étoit alors être déja très-hardi que de n'y faire entrer que peu d'amour ; et on lui en fit apparemment un reproche, puisqu'il paroît s'en justifier dans sa Préface, en disant que si c'étoit à recommencer il ne mettroit peut-être pas plus d'amour dans cette Tragédie, parce qu'il ne trouve que fort peu de place parmi les incestes et les parricides de la famille d'Œdipe. L'amour n'y en devoit trouver aucune. Celui de *Créon* ne s'accorde ni avec son âge, ni avec son ambition, et celui d'*Antigone* ne contribue en rien à l'action. Pourquoi donc, éclairé comme il l'étoit par la lecture des Tragédies grecques, l'Auteur de la *Thébaïde* a-t-il mis de l'amour dans cette Tragédie ? Il se conformoit au goût de son siecle. On ne connoissoit point alors de Tragédie sans amour. »

« Quoique la versification de cette Piece, comparée à celle des autres, paroisse foible, on y trouve plusieurs vers très-heureux, et quelques-uns qui sont admirables. On y remarque cette grande facilité à rimer à laquelle un jeune homme s'abandonne aussi-bien qu'à la fécondité de son esprit. Quand une pensée lui plaît, il s'y arrête, et la répete en plusieurs vers, à l'exemple de Corneille. Il se corrigera dans la suite de ce défaut, et il saura dire plus de choses en moins de paroles. On le verra aussi devenir autant ennemi des antitheses et des pointes, qu'il en est amoureux dans cette premiere Piece. Quoique nourri de la lecture des bons Auteurs, son premier penchant l'entraîne vers le bel esprit. Le brillant séduit aisément la jeunesse; et, si l'on fait attention au goût qui régnoit alors, on s'étonnera de ne pas trouver plus de défauts dans cette Piece. Il y ramene la versification au style naturel, et il sait éviter ce ton de déclamation qui se glissoit autrefois dans les Tragédies, comme dans tous les autres Ouvrages. »

Ce sujet avoit déja été traité, sous le titre de la *Thébaïde*, par Jean Robelin, en 1584, et par

l'Abbé Boyer, en 1660, dit le Duc de La Valliere, et avec quelques différences, sous le titre d'*Antigone*; en 1573, par Jean-Antoine Baïf; en 1680, par Robert Garnier; en 1638, par Rotrou, et en 1686, par Pader d'Assezan.

On ne connoît point la *Thébaide* de Robelin; mais ce n'est, vraisemblablement, qu'une mauvaise imitation de l'*Antigone* de Sophocle. Quant à l'*Antigone* attribuée à l'Abbé Boyer par le Duc de La Valliere, c'est la même Piece que celle de Pader d'Assezan, au jugement des freres Parfaict; et c'est encore une imitation de Sophocle, ainsi que celles de Baïf et de Garnier, dont nous avons parlé dans notre second volume des *Essais historiques sur l'origine et les progrès de l'Art Dramatique en France*, et celle de Rotrou, dans notre second volume des Tragédies.

LA THÉBAÏDE;

OU

LES FRERES ENNEMIS,

TRAGÉDIE

DE RACINE;

Représentée sur le Théatre du Palais-Royal, le 20 Juin 1664.

PERSONNAGES.

ÉTÉOCLE, Roi de Thebes.

POLYNICE, frere d'Étéocle.

JOCASTE, mere de ces deux Princes et d'Antigone.

ANTIGONE, sœur d'Étéocle et de Polynice.

CRÉON, oncle des Princes et de la Princesse.

HÉMON, fils de Créon, amant d'Antigone.

OLYMPE, confidente de Jocaste.

ATTALE, confident de Créon.

UN SOLDAT de l'armée de Polynice.

GARDES.

La Scene est à Thebes, dans une Salle du Palais Royal.

LA THÉBAÏDE, OU LES FRERES ENNEMIS, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

JOCASTE, OLYMPE.

JOCASTE.

ILS sont sortis, Olympe! Ah! mortelles douleurs:
Qu'un moment de repos me va coûter de pleurs!
Mes yeux, depuis six mois, étoient ouverts aux larmes,
Et le sommeil les ferme en de telles alarmes!
Puisse plutôt la mort les fermer pour jamais,
Et m'empêcher de voir le plus noir des forfaits!
Mais en sont-ils aux mains?

OLYMPE.

Du haut de la muraille

Je les ai vus déja tous rangés en bataille ;
J'ai vu déja le fer briller de toutes parts,
Et pour vous avertir j'ai quitté les remparts.
J'ai vu, le fer en main, Étéocle lui-même :
Il marche des premiers ; et, d'un ardeur extrême,
Il montre aux plus hardis à braver le danger.

JOCASTE.

N'en doutons plus, Olympe, ils se vont égorger,
Que l'on coure avertir et hâter la Princesse ;
Je l'attends.... Juste Ciel ! soutenez ma foiblesse !....
Il faut courir, Olympe, après ces inhumains ;
Il les faut séparer, ou mourir par leurs mains.
Nous voici donc, hélas ! à ce jour détestable,
Dont la seule frayeur me rendoit misérable ;
Ni prieres, ni pleurs ne m'ont de rien servi,
Et le courroux du sort vouloit être assouvi....
O toi, soleil, ô toi, qui rends le jour au monde,
Que ne l'as-tu laissé dans une nuit profonde !
A de si noirs forfaits prêtes-tu tes rayons ?
Et peux-tu, sans horreur, voir ce que nous voyons ?
Mais ces monstres, hélas ! ne t'épouvantent gueres.
La race de Laïus les a rendus vulgaires ;
Tu peux voir sans frayeur les crimes de mes fils,
Après ceux que le pere et la mere ont commis :
Tu ne t'étonnes pas si mes fils sont perfides,
S'ils sont tous deux méchans, et s'ils sont parricides ;
Tu sais qu'ils sont sortis d'un sang incestueux,
Et tu t'étonnerois s'ils étoient vertueux.

SCENE II.

ANTIGONE, JOCASTE, OLYMPE.

JOCASTE.

MA fille, avez-vous su l'excès de nos miseres ?

ANTIGONE.

Oui, Madame, on m'a dit la fureur de mes freres.

JOCASTE.

Allons, chere Antigone, et courons de ce pas
Arrêter, s'il se peut, leurs parricides bras.
Allons leur faire voir ce qu'ils ont de plus tendre ;
Voyons si contre nous ils pourront se défendre,
Ou s'ils oseront bien, dans leur noire fureur,
Répandre notre sang pour attaquer le leur.

ANTIGONE.

Madame, c'en est fait, voici le Roi lui-même.

SCENE III.

ÉTÉOCLE, JOCASTE, ANTIGONE, OLYMPE.

JOCASTE.

OLYMPE, soutiens-moi, ma douleur est extrême.

ÉTÉOCLE.

Madame, qu'avez-vous ? et quel trouble....

JOCASTE.

Ah! mon fils!
Quelles traces de sang vois-je sur vos habits?
Est-ce du sang d'un frere, ou n'est-ce point du vôtre?

ÉTÉOCLE.

Non, Madame, ce n'est ni de l'un, ni de l'autre.
Dans son camp jusqu'ici Polynice arrêté,
Pour combattre, à mes yeux ne s'est point présenté.
D'Argiens seulement une troupe hardie
M'a voulu de nos murs disputer la sortie.
J'ai fait mordre la poudre à ces audacieux,
Et leur sang est celui qui paroît à vos yeux.

JOCASTE.

Mais que prétendiez-vous, et quelle ardeur soudaine
Vous a fait, tout-à-coup, descendre dans la plaine?

ÉTÉOCLE.

Madame, il étoit tems que j'en usâsse ainsi,
Et je perdois ma gloire à demeurer ici.
Le peuple, à qui la faim se faisoit déja craindre,
De mon peu de vigueur commençoit à se plaindre,
Me reprochant déja qu'il m'avoit couronné,
Et que j'occupois mal le rang qu'il m'a donné.
Il le faut satisfaire, et, quoi qu'il en arrive,
Thebes, dès aujourd'hui, ne sera plus captive,
Je veux, en n'y laissant aucun de mes soldats,
Qu'elle soit seulement juge de nos combats.
J'ai des forces assez pour tenir la campagne;
Et, si quelque bonheur nos armes accompagne,
L'insolent Polynice et ses fiers alliés
Laisseront Thebes libre, ou mourront à mes pieds.

JOCASTE.

Vous pourriez d'un tel sang, ô Ciel! souiller vos armes?
La couronne pour vous a-t-elle tant de charmes?
Si par un parricide il la falloit gagner,
Ah! mon fils, à ce prix voudriez-vous régner?
Mais il ne tient qu'à vous, si l'honneur vous anime,
De nous donner la paix sans le secours d'un crime,
Et de votre courroux triomphant aujourd'hui,
Contenter votre frere, et régner avec lui.

ÉTÉOCLE.

Appellez-vous régner partager ma couronne,
Et céder lâchement ce que mon droit me donne?

JOCASTE.

Vous le savez, mon fils, la justice et le sang
Lui donnent, comme à vous, sa part à ce haut rang.
Œdipe en achevant sa triste destinée,
Ordonna que chacun régneroit son année;
Et n'ayant qu'un État à mettre sous vos loix,
Voulut que, tour-à-tour, vous fussiez tous deux Rois.
A ces conditions vous daignâtes souscrire.
Le sort vous appella le premier à l'Empire;
Vous montâtes au trône: il n'en fut point jaloux,
Et vous ne voulez pas qu'il y monte après vous?

ÉTÉOCLE.

Non, Madame, à l'Empire il ne doit plus prétendre,
Thebes à cet arrêt n'a point voulu se rendre;
Et lorsque sur le trône il s'est voulu placer,
C'est elle, et non pas moi, qui l'en a su chasser.
Thebes doit-elle moins redouter sa puissance,
Après avoir six mois senti sa violence?

Voudroit-elle obéir à ce Prince inhumain
Qui vient d'armer contre elle et le fer et la faim?
Prendroit-elle pour Roi l'esclave de Mycene,
Qui pour tous les Thébains n'a plus que de la haine,
Qui s'est au Roi d'Argos indignement soumis,
Et que l'hymen attache à nos fiers ennemis?
Lorsque le Roi d'Argos l'a choisi pour son gendre
Il espéroit par lui de voir Thebes en cendre.
L'amour eut peu de part à cet hymen honteux,
Et la seule fureur en alluma les feux.
Thebes m'a couronné pour éviter ses chaînes;
Elle s'attend par moi de voir finir ses peines:
Il la faut accuser si je manque de foi,
Et je suis son captif, je ne suis pas son Roi.

JOCASTE.

Dites, dites plutôt, cœur ingrat et farouche!
Qu'auprès du diadême il n'est rien qui vous touche.
Mais je me trompe encor, ce rang ne vous plaît pas,
Et le crime tout seul a pour vous des appas.
Eh! bien, puisqu'à ce point vous en êtes avide,
Je vous offre à commettre un double parricide:
Versez le sang d'un frere; et si c'est peu du sien,
Je vous invite encore à répandre le mien.
Vous n'aurez plus alors d'ennemis à soumettre,
D'obstacle à surmonter, ni de crime à commettre;
Et n'ayant plus au trône un fâcheux concurrent,
De tous les criminels vous serez le plus grand.

ÉTÉOCLE.

Eh! bien, Madame, eh! bien, il faut vous satisfaire;
Il faut sortir du trône et couronner mon frere,

Il faut, pour seconder votre injuste projet,
De son Roi que j'étois devenir son sujet;
Et, pour vous élever au comble de la joie,
Il faut à sa fureur que je me livre en proie,
Il faut par mon trépas....

JOCASTE.

Ah! Ciel! quelle rigueur!
Que vous pénétrez mal dans le fond de mon cœur!
Je ne demande pas que vous quittiez l'Empire:
Régnez toujours, mon fils, c'est ce que je desire;
Mais, si tant de malheurs vous touchent de pitié,
Si pour moi votre cœur garde quelque amitié
Et si vous prenez soin de votre gloire même,
Associez un frere à cet honneur suprême.
Ce n'est qu'un vain éclat qu'il recevra de vous,
Votre regne en sera plus puissant et plus doux.
Les peuples, admirant cette vertu sublime,
Voudront toujours pour Prince un Roi si magnanime;
Et cet illustre effort, loin d'affoiblir vos droits,
Vous rendra le plus juste et le plus grand des Rois:
Ou s'il faut que mes vœux vous trouvent inflexible,
Si la paix à ce prix vous paroît impossible
Et si le diadême a pour vous tant d'attraits,
Au moins consolez-moi de quelque heure de paix.
Accordez cette grace aux larmes d'une mere,
Et cependant, mon fils, j'irai voir votre frere;
La pitié dans son ame aura peut-être lieu,
Ou du moins pour jamais j'irai lui dire adieu.
Dès ce même moment permettez que je sorte,

J'irai jusqu'à sa tente; et j'irai sans escorte.
Par mes justes soupirs j'espere l'émouvoir.

ÉTÉOCLE.

Madame, sans sortir vous le pouvez revoir;
Et si cette entrevue a pour vous tant de charmes,
Il ne tiendra qu'à lui de suspendre nos armes.
Vous pouvez, dès cette heure, accomplir vos souhaits,
Et le faire venir jusques dans ce Palais.
J'irai plus loin encore: et, pour faire connoître
Qu'il a tort, en effet, de me nommer un traître
Et que je ne suis pas un tyran odieux,
Que l'on fasse parler et le peuple et les Dieux.
Si le peuple y consent je lui cede ma place;
Mais qu'il se rende enfin si le peuple le chasse.
Je ne force personne, et j'engage ma foi
De laisser aux Thébains à se choisir un Roi.

SCENE IV.

CRÉON, ÉTÉOCLE, JOCASTE, ANTIGONE, OLYMPE.

CRÉON, *à Etéocle.*

SEIGNEUR, votre sortie a mis tout en alarmes,
Thebes, qui croit vous perdre, est déja toute en larmes;
L'épouvante et l'horreur regnent de toutes parts,
Et le peuple effrayé tremble sur ses remparts.

ÉTÉOCLE.

Cette vaine frayeur sera bientôt calmée.
(A Jocaste.)
Madame, je m'en vais retrouver mon armée;
Cependant vous pouvez accomplir vos souhaits,
Faire entrer Polynice et lui parler de paix...
(A Créon.)
Créon, la Reine ici commande en mon absence;
Disposez tout le monde à son obéissance :
Laissez pour recevoir et pour donner ses loix
Votre fils Ménécée, et j'en ai fait le choix.
Comme il a de l'honneur autant que de courage
Ce choix aux ennemis ôtera tout ombrage,
Et sa vertu suffit pour les rendre assurés.
(A Jocaste.) *(A Créon.)*
Commandez-lui, Madame. Et vous, vous me suivrez.

CRÉON.

Quoi! Seigneur....

ÉTÉOCLE.

Oui, Créon, la chose est résolue.

CRÉON.

Et vous quittez ainsi la puissance absolue?

ÉTÉOCLE.

Que je la quitte ou non, ne vous tourmentez pas;
Faites ce que j'ordonne, et venez sur mes pas.
(Il sort.)

SCENE V.

JOCASTE, ANTIGONE, CRÉON, OLYMPE.

CRÉON, *à Jocaste.*

Qu'avez-vous fait, Madame, et par quelle conduite
Forcez-vous un vainqueur à prendre ainsi la fuite?
Ce conseil va tout perdre.

JOCASTE.

Il va tout conserver;
Et par ce seul conseil Thebes se peut sauver.

CRÉON.

Eh! quoi, Madame, eh! quoi, dans l'état où nous sommes,
Lorsqu'avec un renfort de plus de six mille hommes
La fortune promet toute chose aux Thébains,
Le Roi se laisse ôter la victoire des mains?

JOCASTE.

La victoire, Créon, n'est pas toujours si belle;
La honte et les remords vont souvent après elle.
Quand deux freres armés vont s'égorger entr'eux,
Ne les pas séparer c'est les perdre tous deux,
Peut-on faire au vainqueur une injure plus noire,
Que lui laisser gagner une telle victoire?

CRÉON.

Leur courroux est trop grand....

JOCASTE.

Il peut être adouci.

CRÉON.

CRÉON.

Tous deux veulent régner.

JOCASTE.

Ils régneront aussi.

CRÉON.

On ne partage point la grandeur souveraine,
Et ce n'est pas un bien qu'on quitte et qu'on reprenne.

JOCASTE.

L'intérêt de l'Etat leur servira de loi.

CRÉON.

L'intérêt de l'Etat est de n'avoir qu'un Roi,
Qui, d'un ordre constant gouvernant ses Provinces,
Accoutume à ses loix et le peuple et les Princes.
Ce regne interrompu de deux Rois différens,
En lui donnant deux Rois lui donne deux tyrans;
Par un ordre souvent l'un à l'autre contraire,
Un frere détruiroit ce qu'auroit fait un frere.
Vous les verriez toujours former quelqu'attentat,
Et changer tous les ans la face de l'État.
Ce terme limité que l'on veut leur prescrire,
Accroît leur violence en bornant leur empire.
Tous deux feront gémir les peuples tour-à-tour:
Pareils à ces torrens qui ne durent qu'un jour,
Plus leur cours est borné, plus ils font de ravage,
Et d'horribles dégâts signalent leur passage.

JOCASTE.

On les verroit plutôt, par de nobles projets,
Se disputer tous deux l'amour de leurs sujets.
Mais avouez, Créon, que toute votre peine
C'est de voir que la paix rend votre attente vaine;

Qu'elle assure à mes fils le trône où vous tendez,
Et va rompre le piége où vous les attendez.
Comme, après leur trépas, le droit de la naissance
Fait tomber en vos mains la suprême puissance,
Le sang qui vous unit aux deux Princes mes fils,
Vous fait trouver en eux vos plus grands ennemis;
Et votre ambition, qui tend à leur fortune,
Vous donne pour tous deux une haine commune:
Vous inspirez au Roi vos conseils dangereux,
Et vous en servez un pour les perdre tous deux.

CRÉON.

Je ne me repais point de pareilles chimeres,
Mes respects pour le Roi sont ardens et sinceres;
Et mon ambition est de le maintenir
Au trône où vous croyez que je veux parvenir.
Le soin de sa grandeur est le seul qui m'anime:
Je hais ses ennemis, et c'est-là tout mon crime.
Je ne m'en cache point; mais à ce que je voi,
Chacun n'est pas ici criminel comme moi.

JOCASTE.

Je suis mere, Créon; et si j'aime son frere
La personne du Roi ne m'en est pas moins chere.
De lâches courtisans peuvent bien le haïr,
Mais une mere enfin ne peut pas se trahir.

ANTIGONE, *a Créon.*

Vos intérêts ici sont conformes aux nôtres;
Les ennemis du Roi ne sont pas tous les vôtres:
Créon, vous êtes pere, et, dans ces ennemis,
Peut-être songez-vous que vous avez un fils.
On sait de quelle ardeur Hémon sert Polynice.

CRÉON.

Oui, je le sais, Madame, et je lui fais justice :
Je le dois, en effet, distinguer du commun ;
Mais c'est pour le haïr encor plus que pas un,
Et je souhaiterois, dans ma juste colere,
Que chacun le haït comme le hait son pere.

ANTIGONE.

Après tout ce qu'a fait la valeur de son bras,
Tout le monde en ce point ne vous ressemble pas.

CRÉON.

Je le vois bien, Madame, et c'est ce qui m'afflige ;
Mais je sais bien à quoi sa révolte m'oblige,
Et tous ces beaux exploits qui le font admirer
C'est ce qui me le fait justement abhorrer.
La honte suit toujours le parti des rebelles ;
Leurs grandes actions sont les plus criminelles :
Ils signalent leurs crimes en signalant leur bras,
Et la gloire n'est point où les Rois ne sont pas.

ANTIGONE.

Ecoutez un peu mieux la voix de la nature.

CRÉON.

Plus l'offenseur m'est cher, plus je ressens l'injure.

ANTIGONE.

Mais un pere à ce point doit-il être emporté ?
Vous avez trop de haine.

CRÉON.

Et vous, trop de bonté.
C'est trop parler, Madame, en faveur d'un rebelle.

ANTIGONE.

L'innocence vaut bien que l'on parle pour elle.

CRÉON.

Je sais ce qui le rend innocent à vos yeux.

ANTIGONE.

Et je sais quel sujet vous le rend odieux.

CRÉON.

L'amour a d'autres yeux que le commun des hommes.

JOCASTE.

Vous abusez, Créon, de l'état où nous sommes :
Tout vous semble permis ; mais craignez mon courroux,
Vos libertés enfin retomberoient sur vous.

ANTIGONE, *à Jocaste.*

L'intérêt du public agit peu sur son ame,
Et l'amour du pays nous cache une autre flamme.
(*A Créon.*)
Je le sais.... Mais, Créon, j'en abhorre le cours,
Et vous ferez bien mieux de la cacher toujours.

CRÉON.

Je le ferai, Madame ; et je veux par avance,
Vous épargner encor jusques à ma présence.
Aussi bien mes respects redoublent vos mépris,
Et je vais faire place à ce bienheureux fils.
Le Roi m'appelle ailleurs ; il faut que j'obéisse.
Adieu. Faites venir Hémon et Polynice.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

JOCASTE, ANTIGONE, OLYMPE.

JOCASTE.

N'EN doute pas, méchant, ils vont venir tous deux :
Tous deux ils préviendront tes desseins malheureux.

ANTIGONE.

Le perfide ! à quel point son insolence monte !

JOCASTE.

Ses superbes discours tourneront à sa honte.
Bientôt si nos desirs sont exaucés des Cieux,
La paix nous vengera de cet ambitieux.
Mais il faut se hâter, chaque heure nous est chere.
Appellons promptement Hémon et votre frere;
Je suis, pour ce dessein, prête à leur accorder
Toutes les sûretés qu'ils pourront demander....
Et toi, si mes malheurs ont lassé ta justice,
Ciel ! dispose à la paix le cœur de Polynice,
Seconde mes soupirs, donne force à mes pleurs,
Et, comme il faut, enfin, fais parler mes douleurs.

(*Elle sort avec Olympe.*)

SCENE VII.

ANTIGONE, *seule.*

Et, si tu prends pitié d'une flamme innocente,
O Ciel ! en ramenant Hémon à son amante,
Ramene-le fidele, et permets en ce jour,
Qu'en retrouvant l'amant je retrouve l'amour.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ANTIGONE, HÉMON.

HÉMON.

Quoi! vous me refusez votre aimable présence,
Après un an entier de supplice et d'absence?
Ne m'avez-vous, Madame, appellé près de vous
Que pour m'ôter si-tôt un bien qui m'est si doux?

ANTIGONE.

Et voulez-vous si-tôt que j'abandonne un frere?
Ne dois-je pas au Temple accompagner ma mere?
Et dois-je préférer, au gré de vos souhaits,
Le soin de votre amour à celui de la paix?

HÉMON.

Madame, à mon bonheur c'est chercher trop d'obstacles;
Ils iront bien, sans nous, consulter les oracles.
Permettez que mon cœur, en voyant vos beaux yeux,
De l'état de son sort interroge ses Dieux.
Puis-je leur demander, sans être téméraire,
S'ils ont toujours pour moi leur douceur ordinaire?
Souffrent-ils sans courroux mon ardente amitié?
Et du mal qu'ils ont fait ont-ils quelque pitié?

Durant le triste cours d'une absence cruelle
Avez-vous souhaité que je fusse fidele ?
Songiez-vous que la mort menaçoit loin de vous
Un amant qui ne doit mourir qu'à vos genoux ?
Ah ! d'un si bel objet quand une ame est blessée,
Quand un cœur jusqu'à vous éleve sa pensée,
Qu'il est doux d'adorer tant de divins appas !
Mais aussi que l'on souffre en ne les voyant pas !
Un moment loin de vous me duroit une année ;
J'aurois fini cent fois ma triste destinée,
Si je n'eusse songé, jusques à mon retour,
Que mon éloignement vous prouvoit mon amour ;
Et que le souvenir de mon obéissance
Pourroit en ma faveur parler en mon absence,
Et que pensant à moi vous penseriez aussi
Qu'il faut aimer beaucoup pour obéir ainsi.

ANTIGONE.

Oui, je l'avois bien cru qu'une ame si fidelle
Trouveroit dans l'absence une peine cruelle ;
Et, si mes sentimens se doivent découvrir,
Je souhaitois, Hémon, qu'elle vous fît souffrir,
Et qu'étant loin de moi, quelque ombre d'amertume
Vous fît trouver les jours plus longs que de coutume ;
Mais ne vous plaignez pas, mon cœur chargé d'ennui
Ne vous souhaitoit rien qu'il n'éprouvât en lui :
Sur-tout depuis le tems que dure cette guerre,
Et que de gens armés vous couvrez cette terre.
O Dieux ! à quels tourmens mon cœur s'est vu soumis,
Voyant des deux côtés ses plus tendres amis !
Mille objets de douleurs déchiroient mes entrailles !

J'en voyois et dehors et dedans nos murailles;
Chaque assaut à mon cœur livroit mille combats,
Et mille fois le jour je souffrois le trépas.

HÉMON.

Mais enfin qu'ai-je fait, en ce malheur extrême,
Que ne m'ait ordonné ma Princesse elle-même?
J'ai suivi Polynice, et vous l'avez voulu;
Vous me l'avez prescrit par un ordre absolu.
Je lui vouai dès-lors une amitié sincere,
Je quittai mon pays, j'abandonnai mon pere.
Sur moi, par ce départ, j'attirai son courroux;
Et, pour tout dire, enfin, je m'éloignai de vous.

ANTIGONE.

Je m'en souviens Hémon, et je vous fais justice.
C'est moi que vous serviez en servant Polynice;
Il m'étoit cher alors comme il est aujourd'hui,
Et je prenois pour moi ce qu'on faisoit pour lui.
Nous nous aimions tous deux dès la plus tendre enfance,
Et j'avois sur son cœur une entiere puissance;
Je trouvois à lui plaire une extrême douceur,
Et les chagrins du frere étoient ceux de la sœur.
Ah! si j'avois encor sur lui le même empire!
Il aimeroit la paix pour qui mon cœur soupire,
Notre commun malheur en seroit adouci;
Je le verrois, Hémon, vous me verriez aussi.

HÉMON.

De cette affreuse guerre il abhorre l'image.
Je l'ai vu soupirer de douleur et de rage,
Lorsque pour remonter au trône paternel
On le força de prendre un chemin si cruel.
Espérons que le Ciel, touché de nos miseres,

Achevera bientôt de réunir les freres !
Puisse-t-il rétablir l'amitié dans leur cœur,
Et conserver l'amour dans celui de la sœur !

ANTIGONE.

Hélas ! ne doutez point que ce dernier ouvrage
Ne lui soit plus aisé que de calmer leur rage !
Je les connois tous deux, et je répondrois bien
Que leur cœur, cher Hémon, est plus dur que le mien.
Mais les Dieux, quelquefois, font de plus grands miracles.

SCENE II.

OLYMPE, ANTIGONE, HÉMON.

ANTIGONE.

Eh ! bien, apprendrons-nous ce qu'ont dit les oracles ?
Que faut-il faire ?

OLYMPE.

Hélas !

ANTIGONE.

Quoi ! qu'en a-t-on appris ?
Est-ce la guerre, Olympe ?

OLYMPE.

Ah ! c'est encore pis.

HÉMON.

Quel est donc ce grand mal que leur courroux annonce ?

OLYMPE.

Prince, pour en juger, écoutez leur réponse.

« Thébains, pour n'avoir plus de guerres,
» Il faut, par un ordre fatal,
» Que le dernier du sang Royal,
» Par son trépas ensanglante vos terres. »
(*Elle sort.*)

SCENE III.

ANTIGONE, HÉMON.

ANTIGONE.

O Dieux ! que vous a fait ce sang infortuné ?
Et pourquoi tout entier l'avez-vous condamné ?
N'êtes-vous pas contens de la mort de mon pere ?
Tout notre sang doit-il sentir votre colere ?

HÉMON.

Madame, cet arrêt ne vous regarde pas.
Votre vertu vous met à couvert du trépas.
Les Dieux savent trop bien connoître l'innocence.

ANTIGONE.

Et ce n'est pas pour moi que je crains leur vengeance.
Mon innocence, Hémon, seroit un foible appui ;
Fille d'Œdipe, il faut que je meure pour lui.
Je l'attends, cette mort, et je l'attends sans plainte ;
Et, s'il faut avouer le sujet de ma crainte,
C'est pour vous que je crains ; oui, cher Hémon, pour vous.
De ce sang malheureux vous sortez comme nous ;
Et je ne vois que trop que le courroux céleste

Vous rendra, comme à nous, cet honneur bien funeste,
Et fera regretter aux Princes des Thébains,
De n'être pas sortis du dernier des humains.

HÉMON.

Peut-on se repentir d'un si grand avantage ?
Un si noble trépas flatte trop mon courage;
Et du sang de ses Rois il est beau d'être issu,
Dût-on rendre ce sang si-tôt qu'on l'a reçu.

ANTIGONE.

Eh ! quoi, si parmi nous on a fait quelque offense
Le Ciel doit-il sur vous en prendre la vengeance?
Et n'est-ce pas assez du pere et des enfans,
Sans qu'il aille plus loin chercher des innocens ?
C'est à nous à payer pour les crimes des nôtres;
Punissez-nous, grands Dieux ! mais épargnez les autres...
Mon pere, cher Hémon, vous va perdre aujourd'hui;
Et je vous perds peut-être encore plus que lui.
Le Ciel punit sur vous et sur votre famille,
Et les crimes du pere et l'amour de la fille;
Et ce funeste amour vous nuit encore plus
Que les crimes d'Œdipe et le sang de Laïus.

HÉMON.

Quoi ! mon amour, Madame; et qu'a-t-il de funeste?
Est-ce un crime qu'aimer une beauté céleste ?
Et puisque sans colere il est reçu de vous,
En quoi peut-il du Ciel mériter le courroux?
Vous seule en mes soupirs êtes intéressée;
C'est à vous à juger s'ils vous ont offensée:
Tels que seront pour eux vos arrêts tout-puissans,
Ils seront criminels ou seront innocens.

Que

Que le Ciel, à son gré, de ma perte dispose,
J'en chérirai toujours et l'une et l'autre cause;
Glorieux de mourir pour le sang de mes Rois,
Et plus heureux encor de mourir sous vos loix.
Aussi-bien, que ferois-je en ce commun naufrage?
Pourrois-je me résoudre à vivre davantage?
En vain les Dieux voudroient différer mon trépas,
Mon désespoir feroit ce qu'ils ne feroient pas.
Mais peut-être, après tout, notre frayeur est vaine,
Attendons.... Mais voici Polynice et la Reine.

SCENE IV.

JOCASTE, POLYNICE, ANTIGONE, HÉMON.

POLYNICE.

Madame, au nom des Dieux, cessez de m'arrêter.
Je vois bien que la paix ne peut s'exécuter.
J'espérois que du Ciel la justice infinie
Voudroit se déclarer contre la tyrannie,
Et que, lassé de voir répandre tant de sang,
Il rendroit à chacun son légitime rang;
Mais, puisqu'ouvertement il tient pour l'injustice,
Et que des criminels il se rend le complice,
Dois-je encore espérer qu'un peuple révolté,
Quand le Ciel est injuste, écoute l'équité?
Dois-je prendre pour juge une troupe insolente,
D'un fier usurpateur ministre violente,

Qui sert mon ennemi par un lâche intérêt,
Et qu'il anime encor, tout éloigné qu'il est?
La raison n'agit point sur une populace.
De ce peuple déja j'ai ressenti l'audace;
Et loin de me reprendre après m'avoir chassé,
Il croit voir un tyran dans un Prince offensé.
Comme sur lui l'honneur n'eut jamais de puissance,
Il croit que tout le monde aspire à la vengeance;
De ses inimitiés rien n'arrête le cours:
Quand il hait une fois il veut haïr toujours.

JOCASTE.

Mais s'il est vrai, mon fils, que ce peuple vous craigne,
Et que tous les Thébains redoutent votre regne,
Pourquoi, par tant de sang, cherchez-vous à régner
Sur ce peuple endurci que rien ne peut gagner?

POLYNICE.

Est-ce au peuple, Madame, à se choisir un maître?
Si-tôt qu'il hait un Roi doit on cesser de l'être?
Sa haine, ou son amour sont-ce les premiers droits
Qui font monter au trône ou descendre les Rois?
Que le peuple, à son gré, nous craigne ou nous chérisse,
Le sang nous met au trône, et non pas son caprice?
Ce que le sang lui donne, il le doit accepter;
Et s'il n'aime son Prince, il le doit respecter.

JOCASTE.

Vous serez un tyran haï de vos Provinces.

POLYNICE.

Ce nom ne convient pas aux légitimes Princes:

De ce titre odieux mes droits me sont garans :
La haine des sujets ne fait pas les tyrans.
Appellez de ce nom Étéocle lui-même.

JOCASTE.

Il est aimé de tous.

POLYNICE.

C'est un tyran qu'on aime,
Qui, par cent lâchetés, tâche à se maintenir
Au rang où, par la force, il a su parvenir ;
Et son orgueil le rend, par un effet contraire,
Esclave de son peuple, et tyran de son frere.
Pour commander tout seul il veut bien obéir,
Et se fait mépriser pour me faire haïr.
Ce n'est pas sans sujet qu'on me préfere un traître :
Le peuple aime un esclave et craint d'avoir un maître ;
Mais je croirois trahir la majesté des Rois,
Si je faisois le peuple arbitre de mes droits.

JOCASTE.

Ainsi donc la discorde a pour vous tant de charmes ?
Vous lassez-vous déja d'avoir posé les armes ?
Ne cesserons-nous point, après tant de malheurs,
Vous de verser du sang, moi de verser des pleurs ?
N'accorderez-vous rien aux larmes d'une mere ?

(*A Antigone.*)

Ma fille, s'il se peut, retenez votre frere ;
Le cruel pour vous seule avoit de l'amitié.

ANTIGONE.

Ah ! si pour vous son ame est sourde à la pitié
Que pourrois-je espérer d'une amitié passée,
Qu'un long éloignement n'a que trop effacée ?

A peine en sa mémoire ai je encor quelque rang ;
Il n'aime, il ne se plaît qu'à répandre du sang.
Ne cherchez plus en lui ce Prince magnanime,
Ce Prince qui montroit tant d'horreur pour le crime,
Dont l'ame généreuse avoit tant de douceur,
Qui respectoit sa mere et chérissoit sa sœur ;
La nature pour lui n'est plus qu'une chimere :
Il méconnoît sa sœur, il méprise sa mere ;
Et l'ingrat, en l'état où son orgueil l'a mis,
Nous croit des étrangers, ou bien des ennemis.

POLYNICE.

N'imputez point ce crime à mon ame affligée !
Dites plutôt, ma sœur, que vous êtes changée ;
Dites que de mon rang l'injuste usurpateur
M'a su ravir encor l'amitié de ma sœur.
Je vous connois toujours, et suis toujours le même.

ANTIGONE.

Est-ce m'aimer, cruel ! autant que je vous aime
Que d'être inéxorable à mes tristes soupirs,
Et m'exposer encore à tant de déplaisirs ?

POLYNICE.

Mais, vous-même, ma sœur, est-ce aimer votre frere
Que de lui faire ainsi cette injuste priere,
Et me vouloir ravir le sceptre de la main ?
Dieux ! qu'est-ce qu'Étéocle a de plus inhumain ?
C'est trop favoriser un tyran qui m'outrage ?

ANTIGONE.

Non, non, vos intérêts me touchent davantage:
Ne croyez pas mes pleurs perfides à ce point.
Avec vos ennemis ils ne conspirent point.

Cette paix que je veux me seroit un supplice
S'il en devoit coûter le sceptre à Polynice.
Et l'unique faveur, mon frere, où je prétends
C'est qu'il me soit permis de vous voir plus long-tems.
Seulement quelques jours souffrez que l'on vous voie;
Et donnez-nous le tems de chercher quelque voie
Qui puisse vous remettre au rang de vos ayeux,
Sans que vous répandiez un sang si précieux.
Pouvez-vous refuser cette grace légere
Aux larmes d'une sœur, aux soupirs d'une mere?

JOCASTE, *à Polynice.*

Mais quelle crainte encor vous peut inquiéter?
Pourquoi si promptement voulez-vous nous quitter?
Quoi! ce jour tout entier n'est-il pas de la treve?
Dès qu'elle a commencé, faut-il qu'elle s'acheve?
Vous voyez qu'Étéocle a mis les armes bas;
Il veut que je vous voie, et vous ne voulez pas?

ANTIGONE.

Oui, mon frere, il n'est pas comme vous inflexible;
Aux larmes de sa mere il a paru sensible:
Nos pleurs ont désarmé sa colere aujourd'hui.
Vous l'appellez cruel, vous l'êtes plus que lui!

HÉMON.

Seigneur, rien ne vous presse, et vous pouvez sans peine
Laisser agir encor la Princesse et la Reine.
Accordez tout ce jour à leur pressant desir;
Voyons si leur dessein ne pourra réussir:
Ne donnez pas la joie au Prince votre frere

De dire que sans vous la paix se pouvoit faire.
Vous aurez satisfait une mere, une sœur,
Et vous aurez, sur-tout, satisfait votre honneur...
Mais que veut ce soldat? son ame est toute émue.

SCENE V.

UN SOLDAT, JOCASTE, POLYNICE, ANTIGONE, HÉMON.

LE SOLDAT, *à Polynice.*

Seigneur, on est aux mains, et la treve est rompue.
Créon et les Thébains, par ordre de leur Roi,
Attaquent votre armée et violent leur foi.
Le brave Hippomédon s'efforce, en votre absence,
De soutenir leur choc de toute sa puissance:
Par son ordre, Seigneur, je vous viens avertir.

POLYNICE.

Ah! les traîtres!... Allons, Hémon, il faut sortir.
(*A la Reine.*)
Madame, vous voyez comme il tient sa parole;
Mais il veut le combat, il m'attaque, et j'y vole.
(*Il sort avec Hémon et le Soldat.*)

SCENE VI.

JOCASTE, ANTIGONE.

JOCASTE.

Polynice, mon fils... Mais il ne m'entend plus !
Aussi bien que mes pleurs, mes cris sont superflus.
Chere Antigone, allez, courez à ce barbare.
Du moins, allez prier Hémon qu'il les sépare.
La force m'abandonne, et je n'y puis courir;
Tout ce que puis faire, hélas ! c'est de mourir.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

JOCASTE, OLYMPE.

JOCASTE.

Olympe, va-t-en voir ce funeste spectacle;
Va voir si leur fureur n'a point trouvé d'obstacle;
Si rien n'a pu toucher l'un ou l'autre parti.
On dit qu'à ce dessein Ménécée est sorti.

OLYMPE.

Je ne sais quel dessein animoit son courage,
Une héroïque ardeur brilloit sur son visage;
Mais, vous devez, Madame, espérer jusqu'au bout.

JOCASTE.

Va tout voir, cher Olympe, et me viens dire tout;
Eclaircis promptement ma triste inquiétude.

OLYMPE.

Mais vous dois-je laisser en cette solitude?

JOCASTE.

Va, je veux être seule en l'état où je suis,
Si toutefois on peut l'être avec tant d'ennuis!

(*Olympe sort.*)

SCENE II.

JOCASTE, *seule.*

DURERONT-ILS toujours ces ennuis si funestes?
N'épuiseront-ils point les vengeances célestes?
Me feront-ils souffrir tant de cruels trépas,
Sans jamais au tombeau précipiter mes pas?
O Ciel! que tes rigueurs seroient peu redoutables,
Si la foudre d'abord accabloit les coupables!
Et que tes châtimens paroissent infinis,
Quand tu laisses la vie à ceux que tu punis!
Tu ne l'ignores pas, depuis le jour infâme
Où de mon propre fils je me trouvai la femme,
Le moindre des tourmens que mon cœur a soufferts,
Egale tous les maux que l'on souffre aux enfers!
Et toutefois, ô Dieux! un crime involontaire
Devoit-il attirer toute votre colere?
Le connoissois-je, hélas! ce fils infortuné?
Vous même, dans mes bras, vous l'avez amené.
C'est vous dont la rigueur m'ouvrit ce précipice.
Voilà de ces grands Dieux la suprême justice!
Jusques au bord du crime ils conduisent nos pas,
Ils nous le font commettre et ne l'excusent pas.
Prennent-ils donc plaisir à faire des coupables,
Afin d'en faire après d'illustres misérables?
Et ne peuvent-ils point, quand ils sont en courroux,
Chercher des criminels à qui le crime est doux?

SCENE III.

ANTIGONE, JOCASTE.

JOCASTE.

Eh! bien, en est-ce fait? l'un ou l'autre perfide
Vient-il d'exécuter son noble parricide?
Parlez, parlez, ma fille.

ANTIGONE.

Ah! Madame, en effet,
L'oracle est accompli, le Ciel est satisfait.

JOCASTE.

Quoi! mes deux fils sont morts?

ANTIGONE.

Un autre sang, Madame,
Rend la paix à l'État, et le calme à votre ame;
Un sang digne des Rois dont il est découlé,
Un Héros pour l'État s'est lui-même immolé.
Je courois pour fléchir Hémon et Polynice;
Ils étoient déja loin avant que je sortisse:
Ils ne m'entendoient plus, et mes cris douloureux
Vainement par leur nom les rappelloient tous deux.
Ils ont tous deux volé vers le champ de bataille;
Et moi je suis montée au haut de la muraille,
D'où le peuple étonné regardoit, comme moi,
L'approche d'un combat qui le glaçoit d'effroi.
A cet instant fatal le dernier de nos Princes,
L'honneur de notre sang, l'espoir de nos Provinces,

Ménécée, en un mot, digne frere d'Hémon,
Et trop indigne aussi d'être fils de Créon,
De l'amour du pays montrant son ame atteinte,
Au milieu des deux camps s'est avancé sans crainte;
Et se faisant ouïr des Grecs et des Thébains :
« Arrêtez, a-t-il dit, arrêtez, inhumains. »
Ces mots impérieux n'ont point trouvé d'obstacle.
Les soldats, étonnés de ce nouveau spectacle,
De leur noire fureur ont suspendu le cours;
Et ce Prince aussi-tôt poursuivant son discours:
« Apprenez, a-t-il dit, l'arrêt des destinées,
» Par qui vous allez voir vos miseres bornées.
» Je suis le dernier sang de vos Rois descendu,
» Qui par l'ordre des Dieux doit être répandu.
» Recevez donc ce sang que ma main va répandre,
» Et recevez la paix où vous n'osiez prétendre. »
Il se tait, et se frappe en achevant ces mots;
Et les Thébains voyant expirer ce Héros,
Comme si leur salut devenoit leur supplice,
Regardent en tremblant ce noble sacrifice.
J'ai vu le triste Hémon abandonner son rang
Pour venir embrasser ce frere tout en sang.
Créon, à son exemple, a jetté bas les armes,
Et vers ce fils mourant est venu tout en larmes;
Et l'un et l'autre camp, les voyant retirés,
Ont quitté le combat et se sont séparés.
Et moi, le cœur tremblant, et l'ame toute émue,
D'un si funeste objet j'ai détourné la vue,
De ce Prince admirant l'héroïque fureur,

JOCASTE.

Comme vous je l'admire, et j'en frémis d'horreur.
Est-il possible, ô Dieux! qu'après ce grand miracle
Le repos des Thébains trouve encor quelque obstacle.
Cet illustre trépas ne peut-il vous calmer,
Puisque même mes fils s'en laissent désarmer?
La refuserez-vous cette noble victime?
Si la vertu vous touche autant que fait le crime;
Si vous donnez les prix comme vous punissez,
Quels crimes par ce sang ne seront effacés?

ANTIGONE.

Oui, oui, cette vertu sera récompensée.
Les Dieux sont trop payés du sang de Ménécée;
Et le sang d'un Héros auprès des Immortels,
Vaut seul plus que celui de mille criminels.

JOCASTE.

Connoissez mieux du Ciel la vengeance fatale:
Toujours à ma douleur il met quelque intervalle;
Mais, hélas! quand sa main semble me secourir,
C'est alors qu'il s'apprête à me faire périr!
Il a mis cette nuit quelque fin à mes larmes,
Afin qu'à mon réveil je visse tout en armes:
S'il me flatte aussi-tôt de quelque espoir de paix,
Un Oracle cruel me l'ôte pour jamais.
Il m'amene mon fils, il veut que je le voie;
Mais, hélas! combien cher me vend il cette joie!
Ce fils est insensible et ne m'écoute pas,
Et soudain il me l'ôte et l'engage aux combats.
Ainsi, toujours cruel, et toujours en colere,

Il feint de s'apaiser et devient plus sévere ;
Il n'interrompt ses coups que pour les redoubler,
Et retire son bras pour me mieux accabler.

ANTIGONE.

Madame, espérons tout de ce dernier miracle.

JOCASTE.

La haine de mes fils est un trop grand obstacle.
Polynice endurci n'écoute que ses droits :
Du peuple et de Créon l'autre ecoute la voix ;
Oui, du lâche Créon. Cette ame intéressée
Nous ravit tout le fruit du sang de Ménécée :
En vain, pour nous sauver, ce grand Prince se perd,
Le pere nous nuit plus que le fils ne nous sert.
De deux jeunes Héros cet infidele pere...

ANTIGONE.

Ah ! le voici. Madame, avec le Roi mon frere.

SCENE IV.

ÉTÉOCLE, CRÉON, JOCASTE, ANTIGONE.

JOCASTE.

Mon fils, c'est donc ainsi que l'on garde sa foi ?

ÉTÉOCLE.

Madame, ce combat n'est point venu de moi,
Mais de quelques soldats, tant d'Argos que des nôtres,
Qui, s'étant querellés les uns avec les autres,
Ont insensiblement tout le corps ébranlé,

Et fait un grand combat d'un simple démêlé.
La bataille sans doute alloit être cruelle,
Et son événement vuidoit notre querelle,
Quand du fils de Créon l'héroïque trépas
De tous les combattans a retenu le bras.
Ce Prince, le dernier de la race royale,
S'est appliqué des Dieux la réponse fatale,
Et lui-même à la mort il s'est précipité,
De l'amour du pays noblement transporté.

JOCASTE.

Ah! si le seul amour qu'il eut pour sa patrie
Le rendit insensible aux douceurs de la vie,
Mon fils, ce même amour ne peut-il, seulement,
De votre ambition vaincre l'emportement?
Un exemple si beau vous invite à le suivre;
Il ne faudra cesser de régner, ni de vivre.
Vous pouvez en cédant un peu de votre rang
Faire plus qu'il n'a fait en versant tout son sang.
Il ne faut que cesser de haïr votre frere,
Vous ferez beaucoup plus que sa mort n'a su faire.
O Dieux! aimer un frere est-ce un plus grand effort
Que de haïr la vie et courir à la mort?
Et doit-il être enfin plus facile en un autre
De répandre son sang qu'en vous d'aimer le vôtre?

ÉTÉOCLE.

Son illustre vertu me charme comme vous,
Et d'un si beau trépas je suis même jaloux;
Et toutefois, Madame, il faut que je vous die
Qu'un trône est plus pénible à quitter que la vie.
La gloire bien souvent nous porte à la haïr;

Mais peu de Souverains font gloire d'ôbéir.
Les Dieux vouloient son sang, et ce Prince, sans crime,
Ne pouvoit à l'État refuser sa victime;
Mais ce même pays, qui demandoit son sang,
Demande que je regne et m'attache à mon rang.
Jusqu'à ce qu'il m'en ôte, il faut que j'y demeure.
Il n'a qu'à prononcer, j'obéirai sur l'heure;
Et Thebes me verra, pour apaiser son sort,
Et descendre du trône et courir à la mort.

CRÉON.

Ah! Ménécée est mort, le Ciel n'en veut point d'autres
Laissez couler son sang sans y mêler le vôtre;
Et puisqu'il l'a versé pour nous donner la paix,
Accordez-la, Seigneur, à nos justes souhaits.

ÉTÉOCLE.

Eh! quoi, même Créon pour la paix se déclare?

CRÉON.

Pour avoir trop aimé cette guerre barbare
Vous voyez les malheurs où le Ciel m'a plongé.
Mon fils est mort, Seigneur.

ÉTÉOCLE.

Il faut qu'il soit vengé.

CRÉON.

Sur qui me vengerois-je en ce malheur extrême?

ÉTÉOCLE.

Vos ennemis, Créon, sont ceux de Thebes même;
Vengez-la, vengez-vous.

CRÉON.

Ah! dans ses ennemis
Je trouve votre frere, et je trouve mon fils.

Dois-je verser mon sang, ou répandre le vôtre ?
Et dois-je perdre un fils pour en venger un autre ?
Seigneur, mon sang m'est cher, le vôtre m'est sacré :
Serai-je sacrilége, ou bien dénaturé ?
Souillerai-je ma main d'un sang que je révere ?
Serai-je parricide, afin d'être bon pere ?
Un si cruel secours ne me peut soulager,
Et ce seroit me perdre au lieu de me venger.
Tout le soulagement où ma douleur aspire,
C'est qu'au moins mes malheurs servent à votre Empire.
Je me consolerai si ce fils que je plains
Assure, par sa mort, le repos des Thébains.
Le Ciel promet la paix au sang de Ménécée :
Achevez-la, Seigneur, mon fils l'a commencée ;
Accordez-lui ce prix qu'il en a prétendu,
Et que son sang en vain ne soit pas répandu.

JOCASTE.

Non, puisqu'à nos malheurs vous devenez sensible,
Au sang de Ménécée il n'est rien d'impossible.
Que Thebes se rassure après ce grand effort :
Puisqu'il change votre ame, il changera son sort.
La paix, dès ce moment, n'est plus désespérée :
Puisque Créon la veut, je la tiens assurée ;
Bientôt ces cœurs de fer se verront adoucis :
Le vainqueur de Créon peut bien vaincre mes fils.

(*A Etéocle.*)

Qu'un si grand changement vous désarme et vous touche :
Quittez, mon fils, quittez cette haine farouche ;

Soulagez une mere, et consolez Créon:
Rendez moi Polynice, et lui rendez Hémon.

ÉTÉOCLE.

Mais enfin, c'est vouloir que je m'impose un maître.
Vous ne l'ignorez pas, Polynice veut l'être:
Il demande sur-tout le pouvoir souverain,
Et ne veut revenir que le sceptre à la main.

SCENE V.

ATTALE, JOCASTE, ÉTÉOCLE, ANTIGONE, CRÉON.

ATTALE, *à Etéocle.*

Polynice, Seigneur, demande une entrevue.
C'est ce que d'un Hérault nous apprend la venue.
Il vous offre, Seigneur, ou de venir ici,
Ou d'attendre en son camp.

CRÉON, *à Etéocle.*

Peut-être qu'adouci,
Il songe à terminer une guerre si lente;
Et son ambition n'est plus si violente.
Par ce dernier combat il apprend aujourd'hui
Que vous êtes au moins aussi puissant que lui.
Les Grecs même sont las de servir sa colere:
Et j'ai su, depuis peu, que le Roi, son beau-pere,
Préférant à la guerre un solide repos,
Se réserve Micene et le fait Roi d'Argos.

Tout courageux qu'il est, sans doute il ne souhaite
Que de faire en effet une honnête retraite.
Puisqu'il s'offre à vous voir, croyez qu'il veut la paix.
Ce jour la doit conclure, ou la rompre à jamais.
Tâchez dans ce dessein de l'affermir vous-même,
Et lui promettez tout, hormis le diadême.

ÉTÉOCLE.

Hormis le diadême il ne demande rien.

JOCASTE.

Mais voyez-le, du moins.

CRÉON.

Oui, puisqu'il le veut bien;
Vous ferez plus tout seul que nous ne saurions faire,
Et le sang reprendra son empire ordinaire.

ÉTÉOCLE.

Allons donc le chercher.

JOCASTE.

Mon fils, au nom des Dieux,
Attendons-le plutôt; voyez-le dans ces lieux.

ÉTÉOCLE.

Eh! bien, Madame, eh! bien, qu'il vienne, et qu'on lui donne
Toutes les sûretés qu'il faut pour sa personne.
Allons.

ANTIGONE, *à Créon.*

Ah! si ce jour rend la paix aux Thébains,
Elle sera, Créon, l'ouvrage de vos mains.

(*Etéocle, Jocaste et Antigone sortent.*)

SCENE VI.

CRÉON, ATTALE.

CRÉON.

L'INTÉRÊT des Thébains n'est pas ce qui vous touche,
Dédaigneuse Princesse ; et cette ame farouche,
Qui semble me flatter après tant de mépris,
Songe moins à la paix qu'au retour de mon fils....
Mais nous verrons bientôt si la fiere Antigone,
Aussi-bien que mon cœur, dédaignera le trône ;
Nous verrons, quand les Dieux m'auront fait votre Roi,
Si ce fils bienheureux l'emportera sur moi.

ATTALE.

Eh ! qui n'admireroit un changement si rare ?
Créon même, Créon pour la paix se déclare !

CRÉON.

Tu crois donc que la paix est l'objet de mes soins ?

ATTALE.

Oui, je le crois, Seigneur, quand j'y pensois le moins ;
Et voyant qu'en effet ce beau soin vous anime,
J'admire à tous momens cet effort magnanime
Qui vous fait mettre enfin votre haine au tombeau.
Ménécée, en mourant, n'a rien fait de plus beau ;
Et qui peut immoler sa haine à sa patrie,
Lui pourroit bien aussi sacrifier sa vie.

CRÉON.

Ah ! sans doute, qui peut, d'un généreux effort,
Aimer son ennemi, peut bien aimer la mort.
Quoi ! je négligerois le soin de ma vengeance !
Et de mon ennemi je prendrois la défense !
De la mort de mon fils, Polynice est l'auteur ;
Et moi je deviendrois son lâche protecteur !
Quand je renoncerois à cette haine extrême
Pourrois-je bien cesser d'aimer le diadême ?
Non, non, tu me verras, d'une constante ardeur,
Haïr mes ennemis, et chérir ma grandeur.
Le trône fit toujours mes ardeurs les plus cheres ;
Je rougis d'obéir où régnerent mes peres ;
Je brûle de me voir au rang de mes ayeux,
Et je l'envisageai dès que j'ouvris les yeux.
Sur-tout depuis deux ans ce noble soin m'inspire ;
Je ne fais point de pas qui ne tende à l'Empire.
Des Princes mes neveux j'entretiens la fureur,
Et mon ambition autorise la leur.
D'Étéocle d'abord j'appuyai l'injustice :
Je lui fis refuser le trône à Polynice.
Tu sais que je pensois dès-lors à m'y placer ;
Et je l'y mis, Attale, afin de l'en chasser.

ATTALE.

Mais, Seigneur, si la guerre eut pour vous tant de charmes,
D'où vient que de leurs mains vous arrachez les armes ?
Et, puisque leur discorde est l'objet de vos vœux,
Pourquoi par vos conseils vont-ils se voir tous deux ?

CRÉON.

Plus qu'à mes ennemis la guerre m'est mortelle,
Et le courroux du Ciel me la rend trop cruelle:
Il s'arme contre moi de mon propre dessein;
Il se sert de mon bras pour me percer le sein.
La guerre s'allumoit, lorsque, pour mon supplice,
Hémon m'abandonna pour servir Polynice;
Les deux freres par moi devinrent ennemis,
Et je devins, Attale, ennemi de mon fils.
Enfin, ce même jour, je fais rompre la treve,
J'excite le soldat; tout le camp se souleve:
On se bat, et voilà qu'un fils désespéré
Meurt, et rompt un combat que j'ai tant préparé.
Mais il me reste un fils, et je sens que je l'aime,
Tout rébelle qu'il est, et tout mon rival même,
Sans le perdre je veux perdre mes ennemis:
Il m'en coûteroit trop s'il m'en coûtoit deux fils.
Des deux Princes, d'ailleurs, la haine est trop puissante;
Ne crois pas qu'à la paix jamais elle consente.
Moi-même je saurai si bien l'envenimer,
Qu'ils périront tous deux plutôt que de s'aimer.
Les autres ennemis n'ont que de courtes haines;
Mais, quand de la nature on a brisé les chaînes,
Cher Attale, il n'est rien qui puisse réunir
Ceux que des nœuds si forts n'ont pas su retenir.
L'on hait avec excès lorsque l'on hait un frere.
Mais leur éloignement ralentit leur colere.
Quelque haine qu'on ait contre un fier ennemi,
Quand il est loin de nous, on la perd à demi.

Ne t'étonne donc plus si je veux qu'ils se voient ;
Je veux qu'en se voyant leurs fureurs se déploient,
Que, rappellant leur haine au lieu de la chasser,
Ils s'étouffent, Attale, en voulant s'embrasser.

ATTALE.

Vous n'avez plus, Seigneur, à craindre que vous-même :
On porte ses remords avec le diadême.

CRÉON.

Quand on est sur le trône on a bien d'autres soins ;
Et les remords sont ceux qui nous pesent le moins.
Du plaisir de régner une ame possédée,
De tout le tems passé détourne son idée ;
Et de tout autre objet un esprit éloigné
Croit n'avoir pas vécu tant qu'il n'a point régné.
Mais allons. Le remords n'est pas ce qui me touche,
Et je n'ai plus un cœur que le crime effarouche.
Tous les premiers forfaits coûtent quelques efforts;
Mais, Attale, on commet les seconds sans remords.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ÉTÉOCLE, CRÉON.

ÉTÉOCLE.

Oui, Créon, c'est ici qu'il doit bientôt se rendre,
Et tous deux en ce lieu nous le pouvons attendre.
Nous verrons ce qu'il veut; mais je répondrois bien
Que par cette entrevue on n'avancera rien.
Je connois Polynice et son humeur altiere;
Je sais bien que sa haine est encor toute entiere:
Je ne crois pas qu'on puisse en arrêter le cours;
Et pour moi, je sens bien que je le hais toujours.

CRÉON.

Mais s'il vous cede enfin la grandeur souveraine,
Vous devez, ce me semble, apaiser votre haine.

ÉTÉOCLE.

Je ne sais si mon cœur s'apaisera jamais.
Ce n'est pas son orgueil, c'est lui seul que je hais.
Nous avons l'un et l'autre une haine obstinée:
Elle n'est pas, Créon, l'ouvrage d'une année;
Elle est née avec nous, et sa noire fureur
Aussi-tôt que la vie entra dans notre cœur.

Nous étions ennemis dès la plus tendre enfance.
Que dis je? nous l'étions avant notre naissance.
Triste et fatal effet d'un sang incestueux!
Pendant qu'un même sein nous renfermoit tous deux,
Dans les flancs de ma mere une guerre intestine
De nos divisions lui marqua l'origine.
Elles ont, tu le sais, paru dans le berceau,
Et nous suivront peut-être encor dans le tombeau.
On diroit que le Ciel, par un arrêt funeste,
Voulut de nos parens punir ainsi l'inceste,
Et que dans notre sang il voulut mettre au jour
Tout ce qu'ont de plus noir et la haine et l'amour;
Et maintenant, Créon, que j'attends sa venue,
Ne crois pas que pour lui ma haine diminue.
Plus il approche, et plus il me semble odieux;
Et sans doute il faudra qu'elle éclate à ses yeux.
J'aurois même regret qu'il me quittât l'Empire.
Il faut, il faut qu'il fuie, et non qu'il se retire.
Je ne veux point, Créon, le haïr à moitié,
Et je crains son courroux moins que son amitié.
Je veux, pour donner cours à mon ardente haine,
Que sa fureur au moins autorise la mienne;
Et puisqu'enfin mon cœur ne sauroit se trahir,
Je veux qu'il me déteste afin de le haïr.
Tu verras que sa rage est encore la même,
Et que toujours son cœur aspire au diadême;
Qu'il m'abhorre toujours, et veut toujours régner,
Et qu'on peut bien le vaincre, et non pas le gagner.

CRÉON.

Domptez-le donc, Seigneur, s'il demeure inflexible.

Quelque

Quelque fier qu'il puisse être, il n'est pas invincible;
Et puisque la raison ne peut rien sur son cœur,
Éprouvez ce que peut un bras toujours vainqueur.
Oui, quoique dans la paix je trouvasse des charmes,
Je serai le premier à reprendre les armes;
Et si je demandois qu'on en rompît le cours,
Je demande encor plus que vous régniez toujours.
Que la guerre s'enflamme et jamais ne finisse,
S'il faut, avec la paix, recevoir Polynice.
Qu'on ne nous vienne plus vanter un bien si doux;
La guerre et ses horreurs nous plaisent avec vous.
Tout le peuple Thébain vous parle par ma bouche;
Ne le soumettez pas à ce Prince farouche.
Si la paix se peut faire, il la veut comme moi.
Sur-tout, si vous l'aimez, conservez-lui son Roi.
Cependant écoutez le Prince votre frere;
Et, s'il se peut, Seigneur, cachez votre colere:
Feignez.... Mais quelqu'un vient.

SCENE II.

ATTALE, ÉTÉOCLE, CRÉON.

ÉTÉOCLE.

Sont-ils bien près d'ici:
Vont-ils venir, Attale ?

ATTALE.

Oui, Seigneur, les voici.
Ils ont trouvé d'abord la Princesse et la Reine,
Et bientôt ils seront dans la chambre prochaine.
(*Attale sort.*)

SCENE III.

ÉTÉOCLE, CRÉON.

ÉTÉOCLE.

Qu'ils entrent. Cette approche excite mon courroux.
Qu'on hait un ennemi quand il est près de nous !

CRÉON.

(*A part.*)
Ah! le voici !.... Fortune, acheve mon ouvrage,
Et livre-les tous deux aux transports de leur rage.

SCENE IV.

JOCASTE, POLYNICE, ANTIGONE, HÉMON, ÉTÉOCLE, CRÉON, GARDES.

JOCASTE, *à Etéocle.*

Me voici donc tantôt au comble de mes vœux,
Puisque déja le Ciel vous rassemble tous deux.
Vous revoyez un frere après deux ans d'absence,
Dans ce même Palais où vous prîtes naissance;
Et moi, par un bonheur où je n'osois penser,
L'un et l'autre à la fois je vous puis embrasser.

(*A ses deux fils.*)

Commencez donc, mes fils, cette union si chere;
Et que chacun de vous reconnoisse son frere.
Tous deux dans votre frere envisagez vos traits.
Mais, pour en mieux juger, voyez les de plus près.
Sur-tout que le sang parle, et fasse son office.
Approchez, Étéocle.... Avancez, Polynice....
Eh! quoi, loin d'approcher vous reculez tous deux?
D'où vient ce sombre accueil et ces regards fâcheux?
N'est-ce point que chacun, d'une ame irrésolue,
Pour saluer son frere attend qu'il le salue;
Et qu'affectant l'honneur de céder le dernier,
L'un, ni l'autre ne veut s'embrasser le premier?
Etrange ambition qui n'aspire qu'au crime,
Où le plus furieux passe pour magnanime!

Le vainqueur doit rougir en ce combat honteux;
Et les premiers vaincus sont les plus généreux.
Voyons donc qui des deux aura plus de courage,
Qui voudra le premier triompher de sa rage.

(*A Polynice.*)

Quoi! vous n'en faites rien?... C'est à vous d'avancer;
Et, venant de si loin, vous devez commencer:
Commencez, Polynice, embrassez votre frere;
Et montrez...

ÉTÉOCLE.

Eh! Madame, à quoi bon ce mystere?
Tous ces embrassemens ne sont guere à propos;
Qu'il parle, qu'il s'explique, et nous laisse en repos.

POLYNICE.

Quoi! faut-il davantage expliquer mes pensées?
On les peut découvrir par les choses passées.
La guerre, les combats, tant de sang répandu,
Tout cela dit assez que le trône m'est dû.

ÉTÉOCLE.

Et ces mêmes combats, et cette même guerre,
Ce sang, qui tant de fois a fait rougir la terre,
Tout cela dit assez que le trône est à moi:
Et, tant que je respire, il ne peut être à toi.

POLYNICE.

Tu sais qu'injustement tu remplis cette place.

ÉTÉOCLE.

L'injustice me plaît, pourvu que je t'en chasse.

POLYNICE.

Si tu n'en veux sortir, tu pourras en tomber.

ÉTÉOCLE.

Si je tombe, avec moi tu pourras succomber.

JOCASTE.

O Dieux! que je me vois cruellement déçue!
N'avois-je tant pressé cette fatale vue
Que pour les désunir encor plus que jamais?
Ah! mes fils, est-ce là comme on parle de paix?
Quittez, au nom des Dieux! ces tragiques pensées,
Ne renouvellez point vos discordes passées.
Vous n'êtes pas ici dans un champ inhumain:
Est-ce moi qui vous mets les armes à la main?
Considérez ces lieux où vous prîtes naissance;
Leur aspect sur vos cœurs n'a-t-il point de puissance?
C'est ici que tous deux vous reçûtes le jour:
Tout ne vous parle ici que de paix et d'amour.
Ces Princes, votre sœur, tout condamne vos haines;
Enfin moi, qui pour vous pris toujours tant de peines,
Qui pour vous réunir immolerois... Hélas!
Ils détournent la tête et ne m'écoutent pas!
Tous deux, pour s'attendrir ils ont l'ame trop dure;
Ils ne connoissent plus la voix de la nature.

(*A Polynice.*)

Et vous, que je croyois plus doux et plus soumis...

POLYNICE.

Je ne veux rien de lui que ce qu'il m'a promis.
Il ne sauroit régner sans se rendre parjure.

JOCASTE.

Une extrême justice est souvent une injure.
Le trône vous est dû, je n'en saurois douter;
Mais vous le renversez en voulant y monter.

Ne vous lassez-vous point de cette affreuse guerre ?
Voulez-vous sans pitié désoler cette terre,
Détruire cet Empire afin de le gagner ?
Est-ce donc sur des morts que vous voulez régner ?
Thebes, avec raison, craint le regne d'un Prince,
Qui de fleuves de sang inonde sa Province ;
Voudroit-elle obéir à votre injuste loi ?
Vous êtes son Tyran avant qu'être son Roi.
Dieux ! si devenant grand souvent on devient pire,
Si la vertu se perd quand on gagne l'Empire,
Lorsque vous régnerez, que serez-vous, hélas !
Si vous êtes cruel quand vous ne régnez pas ?

POLYNICE.

Ah ! si je suis cruel, on me force de l'être ;
Et de mes actions je ne suis pas le maître.
J'ai honte des horreurs où je me vois contraint ;
Et c'est injustement que le peuple me craint.
Mais il faut en effet soulager ma patrie ;
De ses gémissemens mon ame est attendrie.
Trop de sang innocent se verse tous les jours :
Il faut de ses malheurs que j'arrête le cours ;
Et, sans faire gémir ni Thebes, ni la Grece,
A l'auteur de mes maux il faut que je m'adresse :
Il suffit aujourd'hui de son sang ou du mien.

JOCASTE.

Du sang de votre frere ?

POLYNICE.

Oui, Madame, du sien.
Il faut finir ainsi cette guerre inhumaine.

(*A Etéocle.*)

Oui, cruel, et c'est-là le dessein qui m'amene,
Moi-même à ce combat j'ai voulu t'appeler;
A tout autre qu'à toi je craignois d'en parler.
Tout autre auroit voulu condamner ma pensée,
Et personne en ces lieux ne te l'eût annoncée.
Je te l'annonce donc. C'est à toi de prouver
Si ce que tu ravis tu le sais conserver.
Montre-toi digne enfin d'une si belle proie.

ÉTÉOCLE.

J'accepte ton dessein, et l'accepte avec joie;
Créon sait là-dessus quel étoit mon desir.
J'eusse accepté le trône avec moins de plaisir.
Je te crois maintenant digne du diadême;
Je te le vais porter au bout de ce fer même.

JOCASTE.

Hâtez-vous donc, cruels! de me percer le sein!
Et commencez par moi votre horrible dessein;
Ne considérez point que je suis votre mere,
Considérez en moi celle de votre frere.
Si de votre ennemi vous recherchez le sang,
Recherchez-en la source en ce malheureux flanc.
Je suis de tous les deux la commune ennemie,
Puisque votre ennemi reçut de moi la vie:
Cet ennemi sans moi ne verroit pas le jour;
S'il meurt, ne faut-il pas que je meure à mon tour?
N'en doutez point, sa mort me doit être commune:
Il faut en donner deux, oú n'en donner pas une;
Et sans être ni doux, ni cruel à demi,
Il faut me perdre, ou bien sauver votre ennemi.

Si la vertu vous plaît, si l'honneur vous anime,
Barbares! rougissez de commettre un tel crime;
Ou si le crime enfin vous plaît tant à chacun,
Barbares! rougissez de n'en commettre qu'un.
Aussi-bien, ce n'est point que l'amour vous retienne,
Si vous sauvez ma vie en poursuivant la sienne.
Vous vous garderiez bien, cruels! de m'épargner
Si je vous empêchois un moment de régner...
Polynice, est-ce ainsi que l'on traite une mere?

POLYNICE

J'épargne mon pays.

JOCASTE.

Et vous tuez un frere?

POLYNICE.

Je punis un méchant.

JOCASTE.

Et sa mort, aujourd'hui,
Vons rendra plus coupable et plus méchant que lui.

POLYNICE.

Faut-il que de ma main je couronne ce traître,
Et que de Cour en Cour j'aille chercher un maître?
Qu'errant et vagabond je quitte mes Etats,
Pour observer des loix qu'il ne respecte pas?
De ses propres forfaits serai-je la victime?
Le diadême est-il le partage du crime?
Quel droit ou quel devoir n'a-t-il point violé?
Et cependant il regne, et je suis exilé.

JOCASTE.

Mais si le Roi d'Argos vous cede une couronne...

POLYNICE.

Dois-je chercher ailleurs ce que le sang me donne ?
En m'alliant chez lui n'aurai-je rien porté,
Et tiendrai-je mon rang de sa seule bonté ?
D'un trône qui m'est dû faut-il que l'on me chasse?
Et d'un Prince étranger que je brigue la place ?
Non, non, sans m'abaisser à lui faire la cour,
Je veux devoir le sceptre à qui je dois le jour.

JOCASTE.

Qu'on le tienne, mon fils, d'un beau-pere, ou d'un pere,
La main de tous les deux vous sera toujours chere.

POLYNICE.

Non, non, la différence est trop grande pour moi ;
L'un me feroit esclave, et l'autre me fait Roi.
Quoi ! ma grandeur seroit l'ouvrage d'une femme !
D'un éclat si honteux je rougirois dans l'ame.
Le trône, sans l'amour me seroit donc fermé ?
Je ne régnerois pas si l'on ne m'eût aimé ?
Je veux m'ouvrir le trône, ou jamais n'y paroître ;
Et quand j'y monterai, j'y veux monter en maître,
Que le peuple à moi seul soit forcé d'obéir,
Et qu'il me soit permis de m'en faire haïr.
Enfin de ma grandeur je veux être l'arbitre,
N'être point Roi, Madame, ou l'être à juste titre,
Que le sang me couronne, ou s'il ne suffit pas
Je veux à son secours n'appeller que mon bras.

JOCASTE.

Faites plus, tenez tout de votre grand courage;
Que votre bras tout seul fasse votre partage,

Et, dédaignant les pas des autres Souverains,
Soyez, mon fils, soyez l'ouvrage de vos mains.
Par d'illustres exploits couronnez-vous vous-même;
Qu'un superbe laurier soit votre diadême:
Régnez et triomphez, et joignez à la fois
La gloire des Héros à la pourpre des Rois.
Quoi! votre ambition seroit-elle bornée
A régner tour-à-tour l'espace d'une année?
Cherchez à ce grand cœur, que rien ne peut dompter,
Quelque trône où vous seul ayiez droit de monter.
Mille sceptres nouveaux s'offrent à votre épée,
Sans que d'un sang si cher nous la voyions trempée.
Vos triomphes pour moi n'auront rien que de doux,
Et votre frere même ira vaincre avec vous.

POLYNICE.

Vous voulez que mon cœur flatté de ces chimeres,
Laisse un usurpateur au trône de mes peres?

JOCASTE.

Si vous lui souhaitez en effet tant de mal,
Elevez-le vous-même à ce trône fatal.
Ce trône fut toujours un dangereux abyme;
La foudre l'environne aussi bien que le crime:
Votre pere et les Rois qui vous ont devancés,
Si-tôt qu'ils y montoient, s'en sont vus renversés.

POLYNICE.

Quand je devrois au Ciel rencontrer le tonnerre,
J'y monterois plutôt que de ramper à terre.
Mon cœur, jaloux du sort de ces grands malheureux,
Veut s'élever, Madame, et tomber avec eux.

ÉTÉOCLE.

Je saurai t'épargner une chûte si vaine.

POLYNICE.

Ah! ta chûte, crois-moi, précédera la mienne.

JOCASTE.

Mon fils, son regne plaît.

POLYNICE.

Mais il m'est odieux.

JOCASTE.

Il a pour lui le peuple.

POLYNICE.

Et j'ai pour moi les Dieux.

ÉTÉOCLE.

Les Dieux de ce haut rang te vouloient interdire,
Puisqu'ils m'ont élevé le premier à l'Empire.
Ils ne savoient que trop, lorsqu'ils firent ce choix,
Qu'on veut régner toujours quand on regne une fois.
Jamais dessus le trône on ne vit plus d'un maître;
Il n'en peut tenir deux. Quelque grand qu'il puisse être,
L'un des deux, tôt ou tard, se verroit renversé,
Et d'un autre soi-même on y seroit pressé.

(*A Jocaste.*)

Jugez donc par l'horreur que ce méchant me donne,
Si je puis avec lui partager la couronne.

POLYNICE.

Et moi, je ne veux plus, tant tu m'es odieux,
Partager avec toi la lumiere des Cieux.

JOCASTE.

Allez donc, j'y consens, allez perdre la vie;
A ce cruel combat tous deux je vous convie.
Puisque tous mes efforts ne sauroient vous changer,

Que tardez-vous ? allez vous perdre et me venger.
Surpassez, s'il se peut, les crimes de vos peres :
Montrez, en vous tuant, comme vous êtes freres ;
Le plus grand des forfaits vous a donné le jour,
Il faut qu'un crime égal vous l'arrache à son tour.
Je ne condamne plus la fureur qui vous presse,
Je n'ai plus pour mon sang ni pitié, ni tendresse ;
Votre exemple m'apprend à ne le plus chérir,
Et moi, je vais, cruels ! vous apprendre à mourir.

(*Elle sort.*)

SCENE V.

ÉTÉOCLE, POLYNICE, ANTIGONE, CRÉON, HÉMON, GARDES.

ANTIGONE, *à Jocaste sortant.*

Madame.... O Ciel ! que vois-je ? Hélas ! rien ne
(*A Hémon.*)
les touche !

HÉMON.

Rien ne peut ébranler leur constance farouche.

ANTIGONE, *à ses freres.*

Princes....

ÉTÉOCLE, *à Polynice.*

Pour ce combat choisissons quelque lieu.

POLYNICE.

(*A Antigone.*)
Couron.... Adieu, ma sœur.

ÉTÉOCLE.

Adieu, Princesse, adieu.

ANTIGONE, *aux Gardes.*

Mes freres, arrêtez.... Gardes, qu'on les retienne;
Joignez, unissez tous vos douleurs à la mienne.
C'est leur être cruels que de les respecter.

HÉMON.

Madame, il n'est plus rien qui les puisse arrêter.

ANTIGONE.

Ah! généreux Hémon, c'est vous seul que j'implore,
Si la vertu vous plaît, si vous m'aimez encore,
Et qu'on puisse arrêter leurs parricides mains,
Hélas! pour me sauver, sauvez ces inhumains.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ANTIGONE, *seule.*

A QUOI te résous-tu, Princesse infortunée ?
Ta mere vient de mourir dans tes bras ;
Ne saurois-tu suivre ses pas,
Et finir en mourant ta triste destinée ?
A de nouveaux malheurs te veux-tu réserver ?
Tes freres sont aux mains, rien ne les peut sauver
De leurs cruelles armes ;
Leur exemple t'anime à te percer le flanc,
Et toi seule verses des larmes,
Tous les autres versent du sang.

Quelle est de mes malheurs l'extrémité mortelle !
Où ma douleur doit-elle recourir ?
Dois-je vivre, dois-je mourir ?
Un amant me retient, une mere m'appelle ;
Dans la nuit du tombeau je la vois qui m'attend :
Ce que veut la raison l'amour me le défend,
Et m'en ôte l'envie.
Que je vois de sujets d'abandonner le jour !

Mais, hélas! qu'on tient à la vie,
Quand on tient si fort à l'amour!

Oui, tu retiens, amour, mon ame fugitive;
Je reconnois la voix de mon vainqueur.
L'espérance est morte en mon cœur,
Et cependant tu vis, et tu veux que je vive.
Tu dis que mon amant me suivroit au tombeau,
Que je dois de mes jours conserver le flambeau
Pour sauver ce que j'aime....
Hémon, vois le pouvoir que l'amour a sur moi;
Je ne vivrois pas pour moi-même,
Et je veux bien vivre pour toi.

Si jamais tu doutas de ma flamme fidelle....
Mais voici du combat la funeste nouvelle....

SCENE II.

OLYMPE, ANTIGONE.

ANTIGONE.

EH! bien, ma chere Olympe, as-tu vu ce forfait?

OLYMPE.

J'y suis courue en vain, c'en étoit déja fait.
Du haut de nos remparts j'ai vu descendre en larmes
Le peuple qui couroit et qui crioit aux armes;
Et, pour vous dire enfin d'où venoit sa terreur,

Le Roi n'est plus, Madame, et son frere est vainqueur.
On parle aussi d'Hémon; l'on dit que son courage
S'est efforcé long-tems de suspendre leur rage,
Mais que tous ses efforts ont été superflus.
C'est ce que j'ai compris de mille bruits confus.

ANTIGONE.

Ah! je n'en doute pas, Hémon est magnanime;
Son grand cœur eut toujours trop d'horreur pour le crime:
Je l'avois conjuré d'empêcher ce forfait,
Et s'il l'avoit pu faire, Olympe, il l'auroit fait.
Mais, hélas! leur fureur ne pouvoit se contraindre:
Dans des ruisseaux de sang elle vouloit s'éteindre....
Princes dénaturés, vous voilà satisfaits:
La mort seule entre vous pouvoit mettre la paix.
Le trône pour vous deux avoit trop peu de place:
Il falloit entre vous mettre un plus grand espace,
Et que le Ciel vous mît, pour finir vos discords,
L'un parmi les vivans, l'autre parmi les morts!
Infortunés tous deux, dignes qu'on vous déplore!
Moins malheureux pourtant que je ne suis encore,
Puisque de tous les maux qui sont tombés sur vous
Vous n'en sentez aucun et que je les sens tous.

OLYMPE.

Mais pour vous ce malheur est un moindre supplice
Que si la mort vous eût enlevé Polynice.
Ce Prince étoit l'objet qui faisoit tous vos soins,
Les intérêts du Roi vous touchoient beaucoup moins.

ANTIGONE.

Il est vrai, je l'aimois d'une amitié sincere:

Je l'aimois beaucoup plus que je n'aimois son frere;
Et ce qui lui donnoit tant de part dans mes vœux,
Il étoit vertueux, Olympe, et malheureux.
Mais, hélas! ce n'est plus ce cœur si magnanime,
Et c'est un criminel qu'a couronné son crime.
Son frere, plus que lui, commence à me toucher:
Devenant malheureux, il m'est devenu cher.

OLYMPE.

Créon vient.

ANTIGONE.

Il est triste, et j'en connois la cause.
Au courroux du vainqueur la mort du Roi l'expose.
C'est de tous nos malheurs l'auteur pernicieux.

SCENE III.

CRÉON, ATTALE, GARDES, ANTIGONE, OLYMPE.

CRÉON.

MADAME, qu'ai-je appris en entrant dans ces lieux?
Est-il vrai que la Reine....

ANTIGONE.

Oui, Créon, elle est morte.

CRÉON.

O Dieux! puis-je savoir de quelle étrange sorte
Ses jours infortunés ont éteint leur flambeau?



OLYMPE.

Elle-même, Seigneur, s'est ouvert le tombeau;
Et s'étant d'un poignard en un moment saisie
Elle en a terminé ses malheurs et sa vie.

ANTIGONE.

Elle a su prévenir la perte de son fils.

CRÉON.

Ah! Madame, il est vrai que les Dieux ennemis....

ANTIGONE.

N'imputez qu'à vous seul la mort du Roi mon frere,
Et n'en accusez point la céleste colere.
A ce combat fatal vous seul l'avez conduit:
Il a cru vos conseils, sa mort en est le fruit.
Ainsi de leurs flatteurs les Rois sont les victimes;
Vous avancez leur perte en approuvant leurs crimes:
De la chûte des Rois vous êtes les auteurs;
Mais les Rois en tombant entraînent leurs flatteurs.
Vous le voyez, Créon, sa disgrace mortelle
Vous est funeste autant qu'elle nous est cruelle:
Le Ciel en le perdant, s'en est vengé sur vous,
Et vous avez peut-être à pleurer comme nous.

CRÉON.

Madame, je l'avoue; et les destins contraires
Me font pleurer deux fils, si vous pleurez deux freres.

ANTIGONE.

Mes freres et vos fils! Dieux! que veut ce discours?
Quelqu'autre qu'Étéocle a-t-il fini ses jours?

CRÉON.

Mais ne savez-vous pas cette sanglante histoire?

ANTIGONE.

J'ai su que Polynice a gagné la victoire,
Et qu'Hémon a voulu les séparer en vain.

CRÉON.

Madame, ce combat est bien plus inhumain.
Vous ignorez encor mes pertes et les vôtres;
Mais, hélas! apprenez les unes et les autres.

ANTIGONE.

Rigoureuse fortune! acheve ton courroux!
Ah! sans doute, voici le dernier de tes coups.

CRÉON.

Vous avez vu, Madame, avec quelle furie
Les deux Princes sortoient pour s'arracher la vie;
Que d'une ardeur égale ils fuyoient de ces lieux,
Et que jamais leurs cœurs ne s'accorderent mieux.
La soif de se baigner dans le sang de leur frere
Faisoit ce que jamais le sang n'avoit su faire.
Par l'excès de leur haine ils sembloient réunis,
Et prêts à s'égorger ils paroissoient amis.
Ils ont choisi d'abord pour leur champ de bataille
Un lieu près des deux camps, au pied de la muraille.
C'est là que, reprenant leur premiere fureur,
Ils commencent enfin ce combat plein d'horreur.
D'un geste menaçant, d'un œil brûlant de rage,
Dans le sein l'un de l'autre ils cherchent un passage;
Et la seule fureur précipitant leurs bras
Tous deux semblent courir au-devant du trépas.
Mon fils, qui de douleur en soupiroit dans l'ame,
Et qui se souvenoit de vos ordres, Madame,
Se jette au milieu d'eux, et méprise pour vous

Leurs ordres absolus qui nous arrêtoient tous.
Il leur retient le bras, les repousse, les prie,
Et pour les séparer, s'expose à leur furie;
Mais il s'efforce en vain d'en arrêter le cours,
Et ces deux furieux se rapprochent toujours.
Il tient ferme pourtant, et ne perd point courage:
De mille coups mortels il détourne l'orage,
Jusqu'à ce que du Roi le fer trop rigoureux,
Soit qu'il cherchât son frere, ou ce fils malheureux,
Le renverse à ses pieds prêt à rendre la vie.

ANTIGONE.

Et la douleur encor ne me l'a pas ravie?

CRÉON.

J'y cours, je le releve et le prends dans mes bras;
Et me reconnoissant: « Je meurs, dit-il tout bas,
» Trop heureux d'expirer pour ma belle Princesse,
» En vain à mon secours votre amitié s'empresse;
» C'est à ces furieux que vous devez courir:
» Séparez-les, mon pere, et me laissez mourir. »
Il expire à ces mots. Ce barbare spectacle
A leur noire fureur n'apporte point d'obstacle;
Seulement Polynice en paroît affligé:
« Attends, Hémon, dit-il, tu vas être vengé. »
En effet, sa douleur renouvelle sa rage,
Et bientôt le combat tourne à son avantage.
Le Roi, frappé d'un coup qui lui perce le flanc,
Lui cede la victoire, et tombe dans son sang.
Les deux camps aussi-tôt s'abandonnent en proie,
Le nôtre à la douleur, et les Grecs à la joie,
Et le peuple alarmé du trépas de son Roi,

Sur le haut de ses tours témoigne son effroi.
Polynice, tout fier du succès de son crime,
Regarde avec plaisir expirer sa victime;
Dans le sang de son frere il semble se baigner:
« Et tu meurs, lui dit-il, et moi je vais régner.
» Regarde dans mes mains l'Empire et la victoire:
» Va rougir aux enfers de l'excès de ma gloire;
» Et, pour mourir encore avec plus de regret,
» Traître! songe en mourant que tu meurs mon sujet »
En achevant ces mots, d'une démarche fiere,
Il s'approche du Roi couché sur la poussiere,
Et pour le désarmer il avance le bras.
Le Roi, qui semble mort, observe tous ses pas;
Il le voit, il l'attend, et son ame irritée
Pour quelque grand dessein semble s'être arrêtée.
L'ardeur de se venger flatte encor ses desirs
Et retarde le cours de ses derniers soupirs.
Prêt à rendre la vie, il en cache le reste,
Et sa mort au vainqueur est un piége funeste;
Et dans l'instant fatal que ce frere inhumain
Lui veut ôter le fer qu'il tenoit à la main,
Il lui perce le cœur, et son ame ravie,
En achevant ce coup, abandonne la vie.
Polynice frappé pousse un cri dans les airs,
Et son ame en courroux s'enfuit dans les enfers.
Tout mort qu'il est, Madame, il garde sa colere,
Et l'on diroit qu'encore il menace son frere.
Son visage, où la mort a répandu ses traits,
Demeure plus terrible et plus fier que jamais.

ANTIGONE.

Fatale ambition ! aveuglement funeste !
D'un oracle cruel suite trop manifeste !
De tout le sang royal il ne reste que nous ;
Et plût aux Dieux, Créon, qu'il ne restât que vous,
Et que mon désespoir, prévenant leur colere,
Eût suivi de plus près le trépas de ma mere !

CRÉON.

Il est vrai que des Dieux le courroux embrasé,
Pour nous faire périr semble s'être épuisé ;
Car enfin sa rigueur, vous le voyez, Madame,
Ne m'accable pas moins qu'elle afflige votre ame ;
En m'arrachant mes fils....

ANTIGONE.

Ah ! vous régnez, Créon,
Et le trône aisément vous console d'Hémon.
Mais laissez-moi, de grace, un peu de solitude,
Et ne contraignez point ma triste inquiétude ;
Aussi-bien mes chagrins passeroient jusqu'à vous :
Vous trouverez ailleurs des entretiens plus doux.
Le trône vous attend, le peuple vous appelle ;
Goûtez tout le plaisir d'une grandeur nouvelle.
Adieu. Nous ne faisons tous deux que nous gêner ;
Je veux pleurer, Créon, et vous voulez régner.

CRÉON, *arrêtant Antigone.*

Ah ! Madame, régnez et montez sur le trône ;
Ce haut rang n'appartient qu'à l'illustre Antigone.

ANTIGONE.

Il me tarde déja que vous ne l'occupiez.
La couronne est à vous.

CRÉON.

Je la mets à vos pieds.

ANTIGONE.

Je la refuserois de la main des Dieux même;
Et vous osez, Créon, m'offrir le diadême!

CRÉON.

Je sais que ce haut rang n'a rien de glorieux
Qui ne cede à l'honneur de l'offrir à vos yeux.
D'un si noble destin je me connois indigne;
Mais si l'on peut prétendre à cette gloire insigne,
Si par d'illustres faits on la peut mériter,
Que faut-il faire enfin, Madame?

ANTIGONE.

M'imiter.

CRÉON.

Que ne ferois-je point pour une telle grace!
Ordonnez seulement ce qu'il faut que je fasse,
Je suis prêt....

ANTIGONE, *en s'en allant.*

Nous verrons.

CRÉON, *la suivant.*

J'attends vos loix ici.

ANTIGONE, *en sortant.*

Attendez.

SCENE IV.

CRÉON, ATTALE, GARDES.

ATTALE.

Son courroux seroit-il adouci?
Croyez-vous la fléchir?

CRÉON.

Oui, oui, mon cher Attale:
Il n'est point de fortune à mon bonheur égale;
Et tu vas voir en moi, dans ce jour fortuné,
L'ambitieux au trône et l'amant couronné.
Je demandois au Ciel la Princesse et le trône,
Il me donne le sceptre et m'accorde Antigone.
Pour couronner ma tête et ma flamme en ce jour
Il arme en ma faveur et la haine et l'amour.
Il allume pour moi deux passions contraires,
Il attendrit la sœur, il endurcit les freres,
Il aigrit leur courroux, il fléchit sa rigueur
Et m'ouvre en même-tems et leur trône et son cœur.

ATTALE.

Il est vrai, vous avez toute chose prospere,
Et vous seriez heureux si vous n'étiez point pere.
L'ambition, l'amour n'ont rien à desirer;
Mais, Seigneur, la nature a beaucoup à pleurer.
En perdant vos deux fils....

CRÉON.

Oui, leur perte m'afflige;

Je sais ce que de moi le rang de pere exige :
Je l'étois ; mais sur-tout j'étois né pour régner,
Et je perds beaucoup moins que je ne crois gagner.
Le nom de pere, Attale, est un titre vulgaire ;
C'est un don que le Ciel ne nous refuse guere.
Un bonheur si commun n'a pour moi rien de doux :
Ce n'est pas un bonheur s'il ne fait des jaloux ;
Mais le trône est un bien dont le Ciel est avare :
Du reste des mortels ce haut rang nous sépare.
Bien peu sont honorés d'un don si précieux :
La terre a moins de Rois que le Ciel n'a de Dieux.
D'ailleurs, tu sais qu'Hemon adoroit la Princesse,
Et qu'elle eut pour ce Prince une extrême tendresse.
S'il vivoit, son amour au mien seroit fatal ;
En me privant d'un fils le Ciel m'ôte un rival.
Ne me parle donc plus que de sujets de joie :
Souffre qu'à mes transports je m'abandonne en proie ;
Et, sans me rappeler des ombres des enfers,
Dis-moi ce que je gagne, et non ce que je perds.
Parle-moi de régner, parle-moi d'Antigone ;
J'aurai bientôt son cœur, et j'ai déja le trône.
Tout ce qui s'est passé n'est qu'un songe pour moi :
J'étois pere et sujet, je suis amant et Roi.
La Princesse et le trône ont pour moi tant de charmes
Que.... Mais Olympe vient.

ATTALE.

Dieux, elle ést toute en larmes !

SCENE V.

OLYMPE, CRÉON, ATTALE, GARDES.

OLYMPE.

Qu'attendez-vous, Seigneur, la Princesse n'est plus.

CRÉON.

Elle n'est plus, Olympe ?

OLYMPE.

Ah ! regrets superflus !
Elle n'a fait qu'entrer dans la chambre prochaine ;
Et du même poignard dont est morte la Reine,
Sans que je pusse voir son funeste dessein,
Cette fiere Princesse a percé son beau sein.
Elle s'en est, Seigneur, mortellement frappée,
Et dans son sang, hélas ! elle est soudain tombée.
Jugez à cet objet ce que j'ai dû sentir !
Mais sa belle ame enfin toute prête à sortir :
» Cher Hémon, c'est à toi que je me sacrifie ! »
Dit-elle, et ce moment a terminé sa vie.
J'ai senti son beau corps tout froid entre mes bras ;
Et j'ai cru que mon ame alloit suivre ses pas.
Heureuse mille fois si ma douleur mortelle
Dans la nuit du tombeau m'eût plongée avec elle !

(*Elle sort.*)

SCENE VI et derniere.

CRÉON, ATTALE, GARDES.

CRÉON.

AINSI donc vous fuyez un amant odieux,
Et vous-même cruelle ! éteignez vos beaux yeux.
Vous fermez pour jamais ces beaux yeux que j'adore;
Et pour ne me point voir vous les fermez encore !
Quoiqu'Hémon vous fût cher vous courez au trépas,
Bien plus pour m'éviter que pour suivre ses pas.
Mais dussiez-vous encor m'être aussi rigoureuse,
Ma présence aux enfers vous fût-elle odieuse,
Dût après le trépas vivre votre courroux,
Inhumaine! je vais y descendre après vous.
Vous y verrez toujours l'objet de votre haine,
Et toujours mes soupirs vous rediront ma peine,
Ou pour vous adoucir, ou pour vous tourmenter,
Et vous ne pourrez plus mourir pour m'éviter...
Mourrons donc....

ATTALE, *lui arrachant son épée.*

Ah! Seigneur! quelle cruelle envie !...

CRÉON.

Ah ! c'est m'assassiner que me sauver la vie !...
Amour, rage, transports, venez à mon secours;
Venez, et terminez mes détestables jours.
De ces cruels amis trompez tous les obstacles...
Toi, justifie, ô Ciel ! la foi de tes oracles.

Je suis le dernier sang du malheureux Laïus!
Perdez moi, Dieux cruels! ou vous serez déçus.
Reprenez, reprenez cet Empire funeste:
Vous m'ôtez Antigone, ôtez-moi tout le reste.
Le trône et vos présens excitent mon courroux:
Un coup de foudre est tout ce que je veux de vous.
Ne le refusez pas à mes vœux, à mes crimes:
Ajoutez mon supplice à tant d'autres victimes...
Mais en vain je vous presse, et mes propres forfaits
Me font déja sentir tous les maux que j'ai faits...
Jocaste, Polynice, Étéocle, Antigone,
Mes fils, que j'ai perdus pour m'élever au trône,
Tant d'autres malheureux, dont j'ai causé les maux,
Font déja dans mon cœur l'office des bourreaux.
Arrêtez... Mon trépas va venger votre perte:
La foudre va tomber, la terre est entr'ouverte:
Je ressens à la fois mille tourmens divers;
Et je m'en vais chercher du repos aux enfers.
(*Il tombe entre les mains des Gardes.*)

FIN.

ALEXANDRE
LE GRAND,

TRAGÉDIE

Jean Baptiste

DE RACINE.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXVI.

C.H.

AU ROI.

SIRE,

Voici une seconde entreprise, qui n'est pas moins hardie que la premiere. Je ne me contente pas d'avoir mis à la tête de mon Ouvrage le nom d'Alexandre, j'y ajoute encore celui de VOTRE MAJESTÉ; *c'est-à-*

dire, que j'assemble tout ce que le siecle présent et les siecles passés nous peuvent fournir de plus grand. Mais, SIRE, j'espere que VOTRE MAJESTÉ ne condamnera pas cette seconde hardiesse, comme Elle n'a pas désapprouvé la premiere. Quelques efforts que l'on eût faits pour lui défigurer mon Héros, il n'a pas plutôt paru devant Elle, qu'Elle l'a reconnu pour Alexandre. Et à qui s'en rapportera-t-on qu'à un Roi, dont la gloire est répandue aussi loin que celle de ce Conquérant, et devant qui l'on peut dire que tous les peuples du monde se taisent, comme l'Ecriture l'a dit d'Alexandre? Je sais bien que ce silence est un silence d'étonnement et d'admiration, que jusques ici la force de vos armes ne leur a pas tant imposé que celle de vos vertus. Mais, SIRE, votre réputation n'en est pas moins éclatante, pour n'être pas établie sur les embrâsemens et sur les ruines; et déja VOTRE MAJESLÉ est arrivée au comble de la gloire par un chemin plus nouveau et plus difficile que celui par où Alexan-

dre y est monté. Il n'est pas extraordinaire de voir un jeune homme gagner des batailles, de le voir mettre le feu par toute la terre; il n'est pas impossible que la jeunesse et la fortune l'emportent victorieux jusqu'au fond des Indes : l'histoire est pleine de jeunes Conquérans, et l'on sait avec quelle ardeur VOTRE MAJESTÉ, *Elle-même, a cherché les occasions de se signaler dans un âge où Alexandre ne faisoit encore que pleurer pour les victoires de son pere; mais elle me permettra de lui dire que devant Elle on n'a point vu de Roi qui à l'âge d'Alexandre ait fait paroître la conduite d'Auguste; qui, sans s'éloigner presque du centre de son Royaume, ait répandu sa lumiere jusqu'au bout du monde, et qui ait commencé sa carriere par où les plus grands Princes ont tâché d'achever la leur. On a disputé chez les Anciens si la fortune n'avoit point eu plus de part que la vertu dans les conquêtes d'Alexandre; mais quelle part la fortune peut-elle prétendre anx actions d'un Roi qui ne doit qu'à*

ses seuls conseils l'état florissant de son Royaume, et qui n'a besoin que de lui-même pour se rendre redoutable à toute l'Europe? Mais, SIRE, je ne songe pas qu'en voulant louer VOTRE MAJESTÉ, *je m'engage dans une carriere trop vaste et trop difficile. Il faut auparavant m'essayer encore sur quelques autres Héros de l'Antiquité; et je prévois qu'à mesure que je prendrai de nouvelles forces* VOTRE MAJESTÉ *se couvrira Elle-même d'une gloire toute nouvelle, que nous la verrons peut-être, à la tête d'une armée, achever la comparaison qu'on peut faire d'Elle et d'Alexandre, et ajouter le titre de Conquérant à celui du plus sage Roi de la terre. Ce sera alors que vos sujets devront consacrer toutes leurs veilles au récit de tant de grandes actions, et ne pas souffrir que* VOTRE MAJESTÉ *ait lieu de se plaindre, comme Alexandre, qu'Elle n'a eu personne de son tems qui pût laisser à la postérité la mémoire de ses vertus. Je n'espere pas être assez heureux pour me distinguer par le mé-*

rite de mes Ouvrages ; mais je sais bien que je me signalerai, au moins, par le zele et la profonde vénération avec laquelle je suis,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-obéissant et fidele serviteur et sujet,
RACINE.

PRÉFACE.

IL n'y a gueres de Tragédie où l'Histoire soit plus fidélement suivie que dans celle-ci. Le sujet en est tiré de plusieurs Auteurs ; mais sur-tout du huitieme Livre de Quinte-Curce. C'est-là qu'on peut voir tout ce qu'Alexandre fit lorsqu'il entra dans les Indes, les Ambassades qu'il envoya aux Rois de ces pays-là, les différentes réceptions qu'ils firent à ses Envoyés, l'alliance que Taxile fit avec lui, la fierté avec laquelle Porus refusa les conditions qu'on lui présentoit, l'inimitié qui étoit entre Porus et Taxile, et enfin la victoire qu'Alexandre remporta sur Porus ; la réponse généreuse que ce brave Indien fit au vainqueur, qui lui demandoit comment il vouloit qu'on le traitât, et la générosité avec laquelle Alexandre lui rendit tous ses Etats, et en ajouta beaucoup d'autres.

Cette action d'Alexandre a passé pour une des plus belles que ce Prince ait faites en sa vie, et

le danger que Porus lui fit courir dans la bataille lui parut le plus grand où il se fût jamais trouvé. Il le confessa lui-même, en disant qu'il avoit trouvé enfin un péril digne de son courage ; et ce fut en cette même occasion qu'il s'écria : « O Athéniens, combien de travaux j'endure » pour me faire louer de vous ! » J'ai tâché de représenter en Porus un ennemi digne d'Alexandre, et je puis dire que son caractere a plu extrêmement sur notre Théatre, jusques-là que des personnes m'ont reproché que je faisois ce Prince plus grand qu'Alexandre ; mais ces personnes ne considerent pas que dans la bataille et dans la victoire Alexandre est en effet plus grand que Porus, qu'il n'y a pas un vers dans la Tragédie qui ne soit à la louange d'Alexandre, que les invectives même de Porus et d'Axiane sont autant d'éloges de la valeur de ce Conquérant. Porus a peut être quelque chose qui intéresse davantage, parce qu'il est dans le malheur ; « car, comme dit Séneque, nous sommes de » telle nature, qu'il n'y a rien au monde qui se » fasse tant admirer qu'un homme qui sait être » malheureux avec courage. » *Ita affecti sumus*,

ut nihil æquè magnam apud nos admirationem occupet, quàm homo fortiter miser.

Les amours d'Alexandre et de Cléofile ne sont pas de mon invention : Justin en parle aussi-bien que Quinte-Curce. Ces deux Historiens rapportent qu'une Reine dans les Indes, nommée Cléofile, se rendit à ce Prince avec la ville où il la tenoit assiégée, et qu'il la rétablit dans son Royaume, en considération de sa beauté. Elle en eut un fils, et elle l'appella Alexandre. Voici les paroles de Justin : *Regna Cleofilis reginæ petit, quæ cùm se dedisset ei, regnum ab Alexandro recepit, illecebris consecuta quod virtute non potuerat; filiumque ab eo genitum, Alexandrum nominavit, qui posteà regnum Indorum potitus est.*

NOTE

DES RÉDACTEURS.

Nous ne donnerons point ici le sujet de la Tragédie d'*Alexandre le Grand* ; car, outre qu'il est connu de tout le monde, la Préface de Racine le rappelle dans tous ses détails.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR ALEXANDRE LE GRAND.

« VOICI un exemple unique, observent les freres Parfaict ; une même Piece jouée, dans sa nouveauté sur deux Théatres, le même jour, à Paris. Ce fait, attesté formellement dans les *Lettres en vers*, de Robinet, Auteur contemporain de l'événement, et qui marquoit exactement toutes les semaines ce qui arrivoit de plus curieux à Paris, se trouve contesté dans le *Boloeana* et dans le *Fureteriana.* »

« *Alexandre* de Racine fut joué d'abord par la Troupe de Moliere ; mais ses Acteurs jouant trop lâchement la Piece, l'Auteur se rendit aux avis de ses amis, qui lui conseillerent de la retirer et de la donner aux grands Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne, dit le *Boloeana.* Elle eut

en

en effet chez eux tout le succès qu'elle méritoit ; ce qui déplut fort à Moliere, outre que Racine lui avoit débauché la Demoiselle du Parc, qui étoit la plus fameuse de ses Actrices, et qui, depuis, joua à ravir dans le rôle d'*Andromaque*. De-là vint la brouillerie de Moliere et de Racine, qui s'étudioient tous les deux à soutenir leur Théâtre avec une pareille émulation. »

« Vous ne savez pas ce qui arriva à Racine au sujet de sa Piece d'*Alexandre*, qui est un Ouvrage achevé, dit le *Furetériana ?* Ses amis l'avoient tous assuré de la bonté de sa Piece : ils avoient raison. Lui, sur cette confiance, la mit dans les mains de la Troupe de Moliere. Qu'arriva-t-il ? Cette Piece si belle tomba. Racine au désespoir d'un si mauvais succès, s'en prit à ses amis qui lui en avoient donné si bonne opinion. A cela les amis répondirent : Votre Piece est excellente, mais vous l'avez donnée à jouer à une Troupe qui ne sait jouer que le Comique ; c'est pour cela seulement qu'elle n'a pas réussi, mais donnez-là à l'Hôtel de Bourgogne, vous verrez quel succès elle aura. Ce conseil fut

suivi par Racine, et cette Piece lui donna une grande réputation. »

Robinet nous apprend aussi que les Acteurs de la Troupe de Moliere qui remplirent les rôles de cette Tragédie, furent la Grange, celui d'Alexandre ; Madame Moliere, celui de Cléofile ; la Thorilliere, celui de Porus ; Mademoiselle du Parc, celui d'Axiane ; Hubert, celui de Taxile, et du Croissy, celui d'Ephestion Dans la Troupe de l'Hôtel de Bourgogne, ce furent Floridor, Mademoiselle d'Ennebaut, Montfleury, Mademoiselle des Œillets, Brécourt et Hauteroche.

Racine fit imprimer en *1666* sa Tragédie d'*Alexandre* pour la premiere fois, avec une Préface, qui ne parut que dans cette seule édition, et dans laquelle il répond ainsi aux critiques que l'on faisoit alors de sa Piece.

« Je ne rapporterai point ici ce que l'Histoire dit de Porus ; il faudroit copier tout le huitieme Livre de Quinte-Curce, et je m'engagerai moins encore à faire une exacte apologie de tous les endroits qu'on a voulu combattre dans ma Piece.

Je n'ai pas prétendu donner au Public un Ouvrage parfait : je me fais trop justice pour avoir osé me flatter de cette espérance. Avec quelque succès qu'on ait représenté mon *Alexandre*, et quoique les premieres personnes de la terre, et les Alexandres de notre siecle se soient hautement déclarés pour lui, je ne me laisse point éblouir par ces illustres approbations. Je veux croire qu'ils ont voulu encourager un jeune homme, et m'exciter à faire encore mieux dans la suite ; mais j'avoue que, quelque défiance que j'eusse de moi-même, je n'ai pu m'empêcher de concevoir quelqu'opinion de ma Tragédie, quand j'ai vu la peine que se sont donnée certaines gens pour la décrier. On ne fait point tant de brigues contre un Ouvrage qu'on n'estime pas : on se contente de ne plus le voir, quand on l'a vu une fois, et on le laisse tomber de lui-même, sans daigner seulement contribuer à sa chûte. Cependant j'ai eu le plaisir de voir plus de six fois de suite à ma Piece le visage de ses censeurs. Ils n'ont pas craint de s'exposer si souvent à entendre une chose qui leur déplaisoit : ils ont prodigué libéralement leur tems et leurs peines

pour la venir critiquer, sans compter les chagrins que leur ont peut-être coûtés les applaudissemens que leur présence n'a pas empêché le Public de me donner. »

« Je ne représente point à ces critiques le goût de l'antiquité : je vois bien qu'ils le connoissent médiocrement ; mais de quoi se plaignent-ils, si toutes mes scenes sont bien remplies, si elles sont bien liées nécessairement les unes aux autres, si tous mes Acteurs ne viennent point sur le Théatre que l'on ne sache la raison qui les y fait venir, et si, avec peu d'incidens et peu de matiere, j'ai été assez heureux pour faire une Piece qui les a peut-être attachés, malgré eux, depuis le commencement jusqu'à la fin ? Mais ce qui me console, c'est de voir mes censeurs s'accorder si mal ensemble. Les uns disent que Taxile n'est pas assez honnête homme ; les autres qu'ils ne mérite point sa perte : les uns soutiennent qu'Alexandre n'est pas assez amoureux ; les autres qu'il ne vient sur le Théatre que pour parler d'amour. Ainsi je n'ai pas besoin que mes amis se mettent en peine de me justifier ; je n'ai qu'à renvoyer mes ennemis à mes ennemis, et

je me repose sur eux de la défense d'une Piece qu'ils attaquent en si mauvaise intelligence, avec des sentimens si opposés. »

M. de Valincour, dit à l'Abbé d'Olivet, dans sa *Lettre sur Racine*, et que l'Abbé d'Olivet a placée dans son *Histoire de l'Académie Françoise* : « Un fait que je tiens de Racine, c'est qu'étant allé lire au grand Corneille la seconde de ses Tragédies, qui est *Alexandre*, Corneille lui donna beaucoup de louanges ; mais en même-tems lui conseilla de s'appliquer à tout autre genre de Poésie qu'au Dramatique, l'assurant qu'il n'y étoit pas propre. Corneille étoit incapable d'une basse jalousie : s'il parloit ainsi à Racine, c'est qu'il pensoit ainsi ; mais vous savez qu'il préféroit Lucain à Virgile, d'où il faut conclure que le talent de faire excellemment des vers et l'art de juger excellemment des Poëtes et de la Poésie peuvent quelquefois ne pas se rencontrer dans la même tête. »

« Alexandre parut à peine qu'il sembla produire sur la scene Françoise les mêmes mouvemens que ce Héros avoit excités autrefois dans l'Inde, remarque l'Auteur du *Dictionnaire Dra-*

matique. On l'admiroit et on le combattoit en même-tems. On trouvoit Porus plus grand que son vainqueur. Voilà le grand reproche : il a été généralement adopté. Cependant, à examiner la chose de près, la victoire remportée par ce Prince, et l'idée qu'Ephestion, Taxile et Porus lui-même donnent d'Alexandre, le rendent plus grand que son ennemi. »

« Boileau vantoit le portrait d'Alexandre fait par Racine (*) : *Il est*, disoit-il, *de la main d'un Poëte heroïque, et celui que j'ai fait* (**) *est de la main d'un Poëte satyrique.* » *Anecdotes Dramatiques*, de l'Abbé de la Porte.

« Racine disoit à Boileau, en lui parlant de cette Tragédie, qu'il avoit une facilité surprenante à faire des vers. *Je veux vous apprendre*, lui répondit Boileau, *à composer avec peine des vers faciles ; et vous avez assez de talent pour le savoir bientôt.* Racine convenoit que Boileau lui

---

(*) Dans la seconde scene du second acte de sa Tragédie. Il est dans la bouche de Porus.

(**) Satyre huitieme, adressée à M. Morel, Docteur de Sorbonne, et intitulée : *Satyre de l'Homme.*

avoit tenu parole, et il avouoit hautement qu'il ne se croyoit pas plus redevable du succès de la plupart de ses Ouvrages aux préceptes d'Horace et d'Aristote qu'aux sages et judicieux conseils d'un ami si éclairé. » *Idem.*

L'Abbé de la Porte, de l'opinion du *Bolæana* et du *Fureteriana*, malgré celle de Robinet, sur l'époque et l'effet de la premiere représentation d'*Alexandre*, raconte encore qu'un Ecclésiastique qui assistoit un jour à un Sermon, « faisoit des contorsions épouvantables et des grimaces de désespéré, en répétant, sans cesse, ces mots : *O Racine, Racine !* Après le Sermon, quelqu'un curieux de savoir ce qui agitoit si fort cet Ecclésiastique, le lui demanda, avec l'air de l'intérêt. *Eh ! quoi*, répondit-il, *vous ne savez donc pas ce qui arriva à Racine au sujet de sa Tragédie d'Alexandre ? Il la donna d'abord à la Troupe de Moliere, et elle n'eut pas de succès ; mais l'ayant fait jouer ensuite à l'Hôtel de Bourgogne, par d'excellens Acteurs, elle enleva tous les suffrages. Voilà, Monsieur, une partie de ce qui m'arrive à moi-même. C'est moi qui ai composé le Sermon que vous venez d'entendre : il est, au dire des*

connoisseurs, un discours parfait. Je l'ai donné à débiter à ce bourreau : voyez quel effet cela produit dans sa bouche ! Mais je ferai comme Racine ; je lui ôterai mon Sermon, et je le ferai prêcher par quelqu'un qui s'en acquittera mieux que lui. »

Alexandre est le Héros de plusieurs Tragédies Françoises ; mais tous les Auteurs qui l'ont mis au Théatre ne l'y ont pas placé à la même époque de son Histoire. Les uns, comme Jacques de la Taille, en 1573, ainsi que nous l'avons fait voir dans le second volume de nos *Essais historiques sur l'origine et les progrès de l'Art dramatique en France*, ont choisi l'époque de la victoire d'Alexandre sur Darius. De ce nombre est encore un M. Goyseau, dont la Piece, portant le titre d'*Alexandre et Darius*, n'a point été représentée, mais a été imprimée, à Paris, en 1723.

M. de Fénélon, Capitaine de Cavalerie, a traité, à-peu-près, le même sujet. Sa Tragédie, intitulée, *Alexandre*, fut jouée à Tours, en 1753, et imprimée l'année suivante. Il l'a retouchée et fait réimprimer, avec les changemens, en 1761.

Jacques de la Taille, en 1573, avoit aussi

traité *La Mort d'Alexandre*. Hardy, en 1621, Louvet, ou Louvart, en 1684, mirent encore ce sujet sur la scene.

L'Abbé Boyer, en 1647, avoit fait jouer et imprimer une mauvaise Tragédie, intitulée, *Porus*, ou *La générosité d'Alexandre*, dont le sujet est à quelque chose près le même qu'a traité Racine, et que M. Morel a mis au Théatre de l'Opéra, sous le titre d'*Alexandre aux Indes*, Tragédie Lyrique, en trois actes, musique de M. Méreaux, et qui a été représentée, avec succès, pour la premiere fois, le 26 Août 1783.

Voici l'extrait que les freres Parfaict donnent de l'*Alexandre* de l'Abbé Boyer.

« Argie, femme de Porus, Oraxène et Clairance, ses filles, sont prisonnieres d'Alexandre. Perdicas, favori d'Alexandre, aime Clairance, et Arsacide, Prince Indien, est amant d'Oraxène. Porus, qui s'est imaginé qu'Alexandre est amoureux d'Argie, vient, sous le nom de son Ambassadeur, offrir une rançon pour cette Reine. Le prétendu Ambassadeur est reconnu pour Porus ; mais Alexandre, loin de profiter

de cet avantage, fait conduire Porus dans son camp. La bataille se donne ; Porus est défait, blessé et pris prisonnier. Son vainqueur lui rend sa femme, ses filles et ses Etats. Perdicas épouse Clairance, et Arsacide est uni à Oraxène. Nulles beautés dans cette Tragédie, ajoutent ſes freres Parfaict. Il semble que l'Auteur n'en ait choisi le sujet que pour en dégrader les personnages. Aucuns ne ressemblent à l'idée que les Historiens nous en ont laissé. »

ALEXANDRE LE GRAND,

TRAGÉDIE DE RACINE;

Représentée, pour la premiere fois, au Théatre du Palais-Royal, et à celui de l'Hôtel de Bourgogne, le 12 Décembre 1665.

PERSONNAGES.

ALEXANDRE, Roi de Macédoine.

PORUS, } Rois dans les Indes.
TAXILE,

AXIANE, Reine d'une autre partie des Indes.

CLÉOFILE, sœur de Taxile.

ÉPHESTION, Général Macédonien.

SUITE D'ALEXANDRE.

La Scene est sur le bord de l'Hydaspe, dans le camp de Taxile.

ALEXANDRE LE GRAND, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

TAXILE, CLÉOPILE.

CLÉOFILE.

Quoi ! vous allez combattre un Roi dont la puissance
Semble forcer le Ciel à prendre sa défense,
Sous qui toute l'Asie a vu tomber ses Rois,
Et qui tient la fortune attachée à ses loix ?
Mon frere, ouvrez les yeux pour connoître Alexandre :
Voyez de toutes parts les trônes mis en cendre,
Les peuples asservis, et les Rois enchaînés,
Et prévenez les maux qui les ont entraînés.

TAXILE.

Voulez-vous que, frappé d'une crainte si basse,
Je présente la tête au joug qui nous menace,

Et que j'entende dire aux peuples Indiens
Que j'ai forgé moi-même et leurs fers et les miens ?
Quitterai-je Porus ? trahirai-je ces Princes
Que rassemble le soin d'affranchir nos provinces,
Et qui, sans balancer sur un si noble choix,
Sauront également vivre ou mourir en Rois ?
En voyez-vous un seul, qui, sans rien entreprendre,
Se laisse terrasser au seul nom d'Alexandre,
Et, le croyant déja maître de l'univers,
Aille, esclave empressé, lui demander des fers ?
Loin de s'épouvanter à l'aspect de sa gloire,
Ils l'attaqueront même au sein de la victoire;
Et vous voulez, ma sœur, que Taxile aujourd'hui
Tout prêt à le combattre, implore son appui ?

CLÉOFILE.

Aussi n'est-ce qu'à vous que ce Prince s'adresse;
Pour votre amitié seule Alexandre s'empresse :
Quand la foudre s'allume et s'apprête à partir
Il s'efforce en secret de vous en garantir.

TAXILE.

Pourquoi suis-je le seul que son courroux ménage ?
De tous ceux que l'Hydaspe oppose à son courage
Ai-je mérité seul son indigne pitié ?
Ne peut-il à Porus offrir son amitié ?
Ah ! sans doute il lui croit l'ame trop généreuse
Pour écouter jamais une offre si honteuse :
Il cherche une vertu qui lui résiste moins,
Et peut-être il me croit plus digne de ses soins.

CLÉOFILE.

Dites, sans l'accuser de chercher un esclave,

Que de ces ennemis il vous croit le plus brave,
Et qu'en vous arrachant les armes de la main
Il se promet du reste un triomphe certain.
Son choix à votre nom n'imprime point de taches:
Son amitié n'est point le partage des lâches.
Quoiqu'il brûle de voir tout l'univers soumis,
On ne voit point d'esclave au rang de ses amis.
Ah! si son amitié peut souiller votre gloire
Que ne m'épargnez-vous une tache si noire?
Vous connoissez les soins qu'il me rend tous les jours:
Il ne tenoit qu'à vous d'en arrêter le cours.
Vous me voyez ici maîtresse de son ame;
Cent messages secrets m'assurent de sa flamme.
Pour venir jusqu'à moi ses soupirs embrasés
Se font jour à travers de deux camps opposés.
Au lieu de le haïr, au lieu de m'y contraindre,
De mon trop de rigueur je vous ai vu vous plaindre;
Vous m'avez engagée à souffrir son amour,
Et peut-être, mon frere, à l'aimer à mon tour.

TAXILE.

Vous pouvez, sans rougir du pouvoir de vos charmes,
Forcer ce grand guerrier à vous rendre les armes;
Et, sans que votre cœur doive s'en alarmer,
Le vainqueur de l'Euphrate a pu vous désarmer.
Mais l'Etat aujourd'hui suivra ma destinée:
Je tiens avec mon sort sa fortune enchaînée;
Et, quoique vos conseils tâchent de me fléchir,
Je dois demeurer libre afin de l'affranchir.
Je sais l'inquiétude où ce dessein vous livre;
Mais comme vous, ma sœur, j'ai mon amour à suivre.

Les beaux yeux d'Axiane, ennemis de la paix,
Contre votre Alexandre arment tous leurs attraits.
Reine de tous les cœurs, elle met tout en armes
Pour cette liberté que détruisent ses charmes;
Elle rougit des fers qu'on apporte en ces lieux,
Et n'y sauroit souffrir de tyran que ses yeux.
Il faut servir, ma sœur, son illustre colere.
Il faut aller....

CLÉOFILE.

Eh! bien, perdez-vous pour lui plaire:
De ces tyrans si chers suivez l'arrêt fatal;
Servez-les, ou plutôt servez votre rival.
De vos propres lauriers souffrez qu'on le couronne:
Combattez pour Porus, Axiane l'ordonne;
Et, par de beaux exploits appuyant sa rigueur,
Assurez à Porus l'empire de son cœur.

TAXILE.

Ah! ma sœur, croyez-vous que Porus...

CLÉOFILE.

Mais, vous-même,
Doutez-vous en effet qu'Axiane ne l'aime?
Quoi! ne voyez-vous pas avec quelle chaleur
L'ingrate, à vos yeux même, étale sa valeur!
Quelque brave qu'on soit, si nous la voulons croire,
Ce n'est qu'autour de lui que vole la victoire:
Vous formeriez sans lui d'inutiles desseins;
La liberté de l'Inde est toute entre ses mains.
Sans lui déja nos murs seroient réduits en cendre;
Lui seul peut arrêter les progrès d'Alexandre:

Elle se fait un Dieu de ce Prince charmant,
Et vous doutez encor qu'elle en fasse un amant!

TAXILE.

Je tâchois d'en douter, cruelle Cléofile!
Hélas! dans son erreur affermissez Taxile.
Pourquoi lui peignez-vous cet objet odieux?
Aidez-le bien plutôt à démentir ses yeux.
Dites-lui qu'Axiane est une beauté fiere,
Telle à tous les mortels qu'elle est à votre frere.
Flattez de quelque espoir....

CLÉOFILE.

Espérez, j'y consens;
Mais n'espérez plus rien de vos soins impuissans.
Pourquoi dans les combats chercher une conquête
Qu'à vous livrer lui-même Alexandre s'apprête?
Ce n'est pas contre lui qu'il la faut disputer;
Porus est l'ennemi qui prétend vous l'ôter.
Pour ne vanter que lui, l'injuste renommée
Semble oublier les noms du reste de l'armée;
Quoi qu'on fasse, lui seul en ravit tout l'éclat;
Et, comme ses sujets, il vous mene au combat.
Ah! si ce nom vous plaît, si vous cherchez à l'être,
Les Grecs et les Persans vous enseignent un maître.
Vous trouverez cent Rois compagnons de vos fers;
Porus y viendra même avec tout l'univers.
Mais Alexandre enfin ne vous tend point de chaînes:
Il laisse à votre front ces marques souveraines
Qu'un orgueilleux rival ose ici dédaigner.
Porus vous fait servir, il vous fera régner.

Au lieu que de Porus vous êtes la victime,
Vous serez.... Mais voici ce rival magnanime.

TAXILE.

Ah! ma sœur, je me trouble, et mon cœur alarmé
En voyant mon rival me dit qu'il est aimé.

CLÉOFILE.

Le tems vous presse: adieu. C'est à vous de vous rendre
L'esclave de Porus, ou l'ami d'Alexandre.

(*Elle sort.*)

SCENE II.

PORUS, TAXILE.

PORUS.

SEIGNEUR, ou je me trompe, ou nos fiers ennemis
Feront moins de progrès qu'ils ne s'étoient promis.
Nos chefs et nos soldats, brûlans d'impatience,
Font lire sur leur front une mâle assurance;
Ils s'animent l'un l'autre, et nos moindres guerriers
Se promettent déja des moissons de lauriers.
J'ai vu de rang en rang cette ardeur répandue,
Par des cris généreux éclater à ma vue:
Ils se plaignent qu'au lieu d'éprouver leur grand cœur,
L'oisiveté d'un camp consume leur vigueur.
Laisserons-nous languir tant d'illustres courages?
Notre ennemi, Seigneur, cherche ses avantages:
Il se sent foible encore; et, pour nous retenir,

Ephestion demande à nous entretenir,
Et par de vains discours ...

TAXILE.

Seigneur, il faut l'entendre:
Nous ignorons encor ce que veut Alexandre;
Peut-être est-ce la paix qu'il nous veut présenter.

PORUS.

La paix! Ah! de sa main pourriez-vous l'accepter!
Eh! quoi, nous l'aurons vu, par tant d'horribles guerres,
Troubler le calme heureux dont jouissoient nos terres,
Et le fer à la main entrer dans nos Etats
Pour attaquer des Rois qui ne l'offensoient pas!
Nous l'aurons vu piller des Provinces entieres,
Du sang de nos sujets faire enfler nos rivieres,
Et quand le Ciel s'apprête à nous l'abandonner,
J'attendrai qu'un tyran daigne nous pardonner!

TAXILE.

Ne dites point, Seigneur, que le Ciel l'abandonne;
D'un soin toujours égal sa faveur l'environne.
Un Roi qui fait trembler tant d'Etats sous ses loix
N'est pas un ennemi que méprisent les Rois.

PORUS.

Loin de le mépriser, j'admire son courage,
Je rends à sa valeur un légitime hommage;
Mais je veux, à mon tour, mériter les tributs
Que je me sens forcé de rendre à ses vertus.
Oui, je consens qu'au Ciel on éleve Alexandre;
Mais si je puis, Seigneur, je l'en ferai descendre,
Et j'irai l'attaquer jusques sur les autels

Que lui dresse, en tremblant, le reste des mortels.
C'est ainsi qu'Alexandre estima tous ces Princes,
Dont sa valeur pourtant a conquis les provinces;
Si son cœur dans l'Asie eût montré quelque effroi
Darius en mourant l'auroit-il vu son Roi?

TAXILE.

Seigneur, si Darius avoit su se connoître
Il régneroit encore où regne un autre maître.
Cependant cet orgueil, qui causa son trépas,
Avoit un fondement que vos mépris n'ont pas.
La valeur d'Alexandre à peine étoit connue;
Ce foudre étoit encore enfermé dans la nue.
Dans un calme profond Darius endormi
Ignoroit jusqu'au nom d'un si foible ennemi:
Il le connut bientôt; et son ame étonnée
De tout ce grand pouvoir se vit abandonnée.
Il se vit terrassé d'un bras victorieux,
Et la foudre en tombant lui fit ouvrir les yeux.

PORUS

Mais encore à quel prix croyez-vous qu'Alexandre
Mette l'indigne paix dont il veut vous surprendre?
Demandez-le, Seigneur, à cent peuples divers
Que cette paix trompeuse a jettés dans les fers.
Non, ne nous flattons point, sa douceur nous outrage:
Toujours son amitié traîne un long esclavage.
En vain on prétendroit n'obéir qu'à demi;
Si l'on n'est son esclave on est son ennemi.

TAXILE.

Seigneur, sans se montrer lâche, ni téméraire,
Par quelque vain hommage on peut le satisfaire.

Flattons par des respects ce Prince ambitieux,
Que son bouillant orgueil appelle en d'autres lieux.
C'est un torrent qui passe, et dont la violence
Sur tout ce qui l'arrête exerce sa puissance;
Qui, grossi du débris de cent peuples divers,
Veut du bruit de son cours remplir tout l'univers.
Que sert de l'irriter par un orgueil sauvage?
D'un favorable accueil honorons son passage;
Et lui cédant des droits que nous reprendrons bien,
Rendons-lui des devoirs qui ne nous coûtent rien.

PORUS.

Qui ne nous coûtent rien! Seigneur, l'osez-vous croire?
Compterai-je pour rien la perte de ma gloire?
Votre Empire et le mien seroient trop achetés,
S'ils coûtoient à Porus les moindres lâchetés.
Mais croyez-vous qu'un Prince enflé de tant d'audace
De son passage ici ne laissât point de trace?
Combien de Rois brisés à ce funeste écueil,
Ne regnent plus qu'autant qu'il plaît à son orgueil?
Nos couronnes, d'abord devenant ses conquêtes,
Tant que nous régnerions flotteroient sur nos têtes;
Et nos sceptres, en proie à ses moindres dédains,
Dès qu'il auroit parlé tomberoient de nos mains.
Ne dites point qu'il court de province en province:
Jamais de ses liens il ne dégage un Prince,
Et pour mieux asservir les peuples sous ses loix,
Souvent dans la poussiere il leur cherche des Rois.
Mais ces indignes soins touchent peu mon courage;
Votre seul intérêt m'inspire ce langage:

Porus n'a point de part dans tout cet entretien,
Et quand la gloire parle il n'écoute plus rien.

TAXILE.

J'écoute comme vous ce que l'honneur m'inspire,
Seigneur; mais il m'engage à sauver mon Empire.

PORUS.

Si vous voulez sauver l'un ou l'autre aujourd'hui
Prévenons Alexandre, et marchons contre lui.

TAXILE.

L'audace et le mépris sont d'infideles guides.

PORUS.

La honte suit de près les courages timides.

TAXILE.

Le peuple aime les Rois qui savent l'épargner.

PORUS.

Il estime encor plus ceux qui savent régner.

TAXILE.

Ces conseils ne plairont qu'à des ames hautaines.

PORUS.

Ils plairont à des Rois, et peut-être à des Reines.

TAXILE.

La Reine, à vous ouïr, n'a des yeux que pour vous.

PORUS.

Un esclave est pour elle un objet de courroux.

TAXILE.

Mais, croyez-vous, Seigneur, que l'amour vous ordonne
D'exposer avec vous son peuple et sa personne?
Non, non, sans vous flatter, avouez qu'en ce jour
Vous suivez votre haine, et non pas votre amour.

PORUS.



PORUS.

Eh ! bien, je l'avoûrai que ma juste colere
Aime la guerre autant que la paix vous est chere.
J'avoûrai que, brûlant d'une noble chaleur,
Je vais contre Alexandre éprouver ma valeur.
Du bruit de ses exploits mon ame importunée
Attend depuis long-tems cette heureuse journée.
Avant qu'il me cherchât un orgueil inquiet
M'avoit déja rendu son ennemi secret.
Dans le noble transport de cette jalousie
Je le trouvois trop lent à traverser l'Asie.
Je l'attirois ici par des vœux si puissans
Que je portois envie au bonheur des Persans;
Et maintenant encor, s'il trompoit mon courage,
Pour sortir de ces lieux s'il cherchoit un passage,
Vous me verriez moi-même armé pour l'arrêter,
Lui refuser la paix qu'il nous veut présenter.

TAXILE.

Oui, sans doute, une ardeur si haute et si constante
Vous promet dans l'Histoire une place éclatante;
Et sous ce grand dessein dussiez-vous succomber,
Au moins c'est avec bruit qu'on vous verra tomber...
La Reine vient: adieu. Vantez-lui votre zele,
Découvrez cet orgueil qui vous rend digne d'elle.
Pour moi je troublerois un si noble entretien,
Et vos cœurs rougiroient des foiblesses du mien.

(*Il sort.*)

SCENE III.

AXIANE, PORUS.

AXIANE.

Quoi ! Taxile me fuit ? Quelle cause inconnue...

PORUS.

Il fait bien de cacher sa honte à votre vue ;
Et, puisqu'il n'ose plus s'exposer aux hasards,
De quel front pourroit-il soutenir vos regards ?
Mais laissons-le, Madame ; et, puisqu'il veut se rendre,
Qu'il aille, avec sa sœur, adorer Alexandre.
Retirons-nous d'un camp où, l'encens à la main,
Le fidele Taxile attend son souverain.

AXIANE.

Mais, Seigneur, que dit-il ?

PORUS.

Il en fait trop paroître ;
Cet esclave déja m'ose vanter son Maître :
Il veut que je le serve...

AXIANE.

Ah ! sans vous emporter,
Souffrez que mes efforts tâchent de l'arrêter.
Ses soupirs, malgré moi, m'assurent qu'il m'adore ;
Quoi qu'il en soit, souffrez que je lui parle encore,
Et ne le forçons point, par ce cruel mépris,
D'achever un dessein qu'il peut n'avoir pas pris.

PORUS.

Eh ! quoi, vous en doutez ? et votre ame s'assure
Sur la foi d'un amant infidele et parjure,
Qui veut à son tyran vous livrer aujourd'hui,
Et croit, en vous donnant, vous obtenir de lui ?
Eh ! bien, aidez-le donc à vous trahir vous-même :
Il vous peut arracher à mon amour extrême !
Mais il ne peut m'ôter, par ses efforts jaloux,
La gloire de combattre et de mourir pour vous.

AXIANE.

Et vous croyez qu'après une telle insolence
Mon amitié, Seigneur, seroit sa récompense ?
Vous croyez que, mon cœur s'engageant sous sa loi,
Je souscrirois au don qu'on lui feroit de moi ?
Pouvez-vous, sans rougir, m'accuser d'un tel crime ?
Ai-je fait pour ce Prince éclater tant d'estime ?
Entre Taxile et vous s'il falloit prononcer,
Seigneur, le croyez-vous qu'on me vît balancer ?
Sais-je pas que Taxile est une ame incertaine ?
Que l'amour le retient, quand la crainte l'entraîne ?
Sais-je pas que sans moi sa timide valeur
Succomberoit bientôt aux ruses de sa sœur ?
Vous savez qu'Alexandre en fit sa prisonniere,
Et qu'enfin cette sœur retourna vers son frere ;
Mais je connus bientôt qu'elle avoit entrepris
De l'arrêter au piége où son cœur étoit pris.

PORUS.

Et vous pouvez encor demeurer auprès d'elle ?
Que n'abandonnez-vous cette sœur criminelle ?

Pourquoi, par tant de soins, voulez-vous épargner
Un Prince....

AXIANE.

C'est pour vous que je le veux gagner.
Vous verrai-je, accablé du soin de nos provinces,
Attaquer seul un Roi vainqueur de tant de Princes ?
Je vous veux dans Taxile offrir un défenseur,
Qui combatte Alexandre en dépit de sa sœur.
Que n'avez-vous pour moi cette ardeur empressée !
Mais d'un soin si commun votre ame est peu blessée :
Pourvu que ce grand cœur périsse noblement,
Ce qui suivra sa mort le touche foiblement.
Vous me voulez livrer sans secours, sans asyle,
Au courroux d'Alexandre, à l'amour de Taxile,
Qui, me traitant bientôt en superbe vainqueur,
Pour prix de votre mort demandera mon cœur.
Eh ! bien, Seigneur, allez ; contentez votre envie :
Combattez, oubliez le soin de votre vie ;
Oubliez que le Ciel, favorable à vos vœux,
Vous préparoit peut-être un sort assez heureux.
Peut-être qu'à son tour Axiane charmée,
Alloit... Mais non, Seigneur, courez vers votre armée.
Un si long entretien vous seroit ennuyeux,
Et c'est vous retenir trop long-tems en ces lieux.

PORUS.

Ah ! Madame, arrêtez, et connoissez ma flamme :
Ordonnez de mes jours, disposez de mon ame.
La gloire y peut beaucoup, je ne m'en cache pas ;
Mais que n'y peuvent point tant de divins appas !
Je ne vous dirai point que pour vaincre Alexandre

Vos soldats et les miens alloient tout entreprendre ;
Que c'étoit pour Porus un bonheur sans égal
De triompher tout seul aux yeux de son rival.
Je ne vous dis plus rien : parlez en Souveraine ;
Mon cœur met à vos pieds et sa gloire et sa haine.

AXIANE.

Ne craignez rien : ce cœur, qui veut bien m'obéir,
N'est pas entre des mains qui le puissent trahir.
Non, je ne prétends pas, jalouse de sa gloire,
Arrêter un Héros qui court à la victoire.
Contre un fier ennemi précipitez vos pas ;
Mais de vos alliés ne vous séparez pas :
Ménagez-les, Seigneur, et, d'une ame tranquille,
Laissez agir mes soins sur l'esprit de Taxile ;
Montrez en sa faveur des sentimens plus doux :
Je le vais engager à combattre pour vous.

PORUS.

Eh ! bien, Madame, allez, j'y consens avec joie.
Voyons Ephestion, puisqu'il faut qu'on le voie ;
Mais, sans perdre l'espoir de le suivre de près,
J'attends Ephestion, et le combat après.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLÉOFILE, ÉPHESTION.

ÉPHESTION.

Oui, tandis que vos Rois déliberent ensemble,
Et que tout se prépare au conseil qui s'assemble,
Madame, permettez que je vous parle aussi
Des secretes raisons qui m'amenent ici.
Fidele confident du beau feu de mon maître,
Souffrez que je l'explique aux yeux qui l'ont fait naître,
Et que, pour ce Héros, j'ose vous demander
Le repos qu'à vos Rois il veut bien accorder.
Après tant de soupirs, que faut-il qu'il espere ?
Attendez-vous encore après l'aveu d'un frere ?
Voulez-vous que son cœur, incertain et confus,
Ne se donne jamais sans craindre vos refus ?
Faut-il mettre à vos pieds le reste de la terre ?
Faut-il donner la paix, faut-il faire la guerre ?
Prononcez. Alexandre est tout prêt d'y courir,
Ou pour vous mériter, ou pour vous conquérir.

CLÉOFILE.

Puis-je croire qu'un Prince, au comble de la gloire,

De mes foibles attraits garde encor la mémoire ?
Que, traînant après lui la victoire et l'effroi,
Il se puisse abaisser à soupirer pour moi ?
Des captifs comme lui brisent bientôt leur chaîne :
A de plus hauts desseins la gloire les entraîne ;
Et l'amour dans leurs cœurs interrompu, troublé,
Sous le faix des lauriers est bientôt accablé..
Tandis que ce Héros me tint sa prisonniere,
J'ai pu toucher son cœur d'une atteinte légere ;
Mais je pense, Seigneur, qu'en rompant mes liens
Alexandre, à son tour, brisa bientôt les siens.

ÉPHESTION.

Ah ! si vous l'aviez vu brûlant d'impatience,
Compter les tristes jours d'une si longue absence,
Vous sauriez que l'amour précipitant ses pas,
Il ne cherchoit que vous en courant aux combats.
C'est pour vous qu'on l'a vu, vainqueur de tant de Princes,
D'un cours impétueux traverser vos provinces,
Et briser, en passant, sous l'effort de ses coups,
Tout ce qui l'empêchoit de s'approcher de vous.
On voit en même champ vos drapeaux et les nôtres :
De ses retranchemens il découvre les vôtres ;
Mais, après tant d'exploits, ce timide vainqueur
Craint qu'il ne soit encor bien loin de votre cœur.
Que lui sert de courir de contrée en contrée,
S'il faut que de ce cœur vous lui fermiez l'entrée ?
Si, pour ne point répondre à de sinceres vœux,
Vous cherchez chaque jour à douter de ses feux ?
Si votre esprit armé de mille défiances....

CLÉOFILE.

Hélas ! de tels soupçons sont de foibles défenses !
Et nos cœurs, se formant mille soins superflus,
Doutent toujours du bien qu'ils souhaitent le plus.
Oui, puisque ce Héros veut que j'ouvre mon ame,
J'écoute avec plaisir le récit de sa flamme;
Je craignois que le tems n'en eût borné le cours :
Je souhaite qu'il m'aime, et qu'il m'aime toujours.
Je dis plus : quand son bras força notre frontiere,
Et dans les murs d'Omphis m'arrêta prisonniere,
Mon cœur, qui le voyoit maître de l'univers,
Se consoloit déja de languir dans ses fers;
Et, loin de murmurer contre un destin si rude,
Il s'en fit, je l'avoue, une douce habitude,
Et de sa liberté perdant le souvenir,
Même, en la demandant, craignoit de l'obtenir.
Jugez si son retour me doit combler de joie !
Mais tout couvert de sang veut-il que je le voie ?
Est-ce comme ennemi qu'il se vient présenter ?
Et ne me cherche-t-il que pour me tourmenter ?

ÉPHESTION.

Non, Madame, vaincu du pouvoir de vos charmes,
Il suspend aujourd'hui la terreur de ses armes;
Il présente la paix à des Rois aveuglés,
Et retire la main qui les eût accablés :
Il craint que la victoire, à ses vœux trop facile,
Ne conduise ses coups dans le sein de Taxile.
Son courage, sensible à vos justes douleurs,
Ne veut point de lauriers arrosés de vos pleurs.

Favorisez les soins où son amour l'engage ;
Exemptez sa valeur d'un si triste avantage,
Et disposez des Rois, qu'épargne son courroux,
A recevoir un bien qu'ils ne doivent qu'à vous.

CLÉOFILE.

N'en doutez point, Seigneur, mon ame inquiétée,
D'une crainte si juste est sans cesse agitée ;
Je tremble pour mon frere, et crains que son trépas
D'un ennemi si cher n'ensanglante le bras.
Mais en vain je m'oppose à l'ardeur qui l'enflamme,
Axiane et Porus tyrannisent son ame.
Les charmes d'une Reine, et l'exemple d'un Roi,
Dès que je veux parler, s'élevent contre moi.
Que n'ai-je point à craindre en ce désordre extrême ?
Je crains pour lui, je crains pour Alexandre même.
Je sais qu'en l'attaquant cent Rois se sont perdus :
Je sais tous ses exploits ; mais je connois Porus.
Nos peuples qu'on a vus, triomphans à sa suite,
Repousser les efforts du Persan et du Scythe,
Et tout fiers des lauriers dont il les a chargés,
Vaincront à son exemple, ou périront vengés ;
Et je crains....

EPHESTION.

Ah ! quittez une crainte si vaine ;
Laissez courir Porus où son malheur l'entraîne.
Que l'Inde en sa faveur arme tous ses Etats,
Et que le seul Taxile en détourne ses pas....
Mais les voici.

CLÉOFILE.

Seigneur, achevez votre ouvrage :

Par vos sages conseils dissipez cet orage ;
Ou, s'il faut qu'il éclate, au moins souvenez-vous
De le faire tomber sur d'autres que sur nous.
(*Elle sort.*)

SCENE II.

PORUS, TAXILE, ÉPHESTION.

(*Ils s'asseient.*)

ÉPHESTION.

AVANT que le combat qui menace vos têtes,
Mette tous vos Etats au rang de nos conquêtes,
Alexandre veut bien différer ses exploits,
Et vous offrir la paix, pour la derniere fois.
Vos peuples, prévenus de l'espoir qui vous flatte,
Prétendoient arrêter le vainqueur de l'Euphrate ;
Mais l'Hydaspe, malgré tant d'escadrons épars,
Voit enfin sur ses bords flotter nos étendards.
Vous les verriez plantés jusques sur vos tranchées,
Et de sang et de morts vos campagnes jonchées
Si ce Héros, couvert de tant d'autres lauriers,
N'eût lui-même arrêté l'ardeur de nos guerriers.
Il ne vient point ici, souillé du sang des Princes,
D'un triomphe barbare effrayer vos provinces,
Et, cherchant à briller d'une triste splendeur,
Sur le tombeau des Rois élever sa grandeur.
Mais, vous-mêmes, trompés d'un vain espoir de gloire,

N'allez point dans ses bras irriter la victoire ;
Et, lorsque son courroux demeure suspendu,
Princes, contentez-vous de l'avoir attendu.
Ne différez point tant à lui rendre l'hommage
Que vos cœurs, malgré vous, rendent à son courage ;
Et, recevant l'appui que vous offre son bras,
D'un si grand défenseur honorez vos Etats.
Voilà ce qu'un grand Roi veut bien vous faire entendre,
Prêt à quitter le fer, et prêt à le reprendre.
Vous savez son dessein : choisissez aujourd'hui
Si vous voulez tout perdre ou tenir tout de lui.

TAXILE.

Seigneur, ne croyez point qu'une fierté barbare
Nous fasse méconnoître une vertu si rare ;
Et que, dans leur orgueil nos peuples affermis,
Prétendent, malgré vous, être vos ennemis.
Nous rendons ce qu'on doit aux illustres exemples ;
Vous adorez des Dieux qui nous doivent leurs temples.
Des Héros, qui chez vous passoient pour des mortels,
En venant parmi nous ont trouvé des autels.
Mais en vain l'on prétend chez des peuples si braves,
Au lieu d'adorateurs, se faire des esclaves.
Croyez-moi, quelque éclat qui les puisse toucher,
Ils refusent l'encens qu'on leur veut arracher...
Assez d'autres Etats, devenus vos conquêtes,
De leurs Rois, sous le joug, ont vu ployer les têtes.
Après tous ces Etats qu'Alexandre a soumis,
N'est-il pas tems, Seigneur, qu'il cherche des amis ?
Tout ce peuple captif qui tremble au nom d'un maître,
Soutient mal un pouvoir qui ne fait que de naître.

Ils ont pour s'affranchir les yeux toujours ouverts :
Votre Empire n'est plein que d'ennemis couverts.
Ils pleurent, en secret, leurs Rois sans diadêmes.
Vos fers trop étendus se relâchent d'eux-mêmes ;
Et déja dans leur cœur les Scythes mutinés
Vont sortir de la chaîne où vous nous destinez.
Essayez, en prenant notre amitié pour gage,
Ce que peut une foi qu'aucun serment n'engage :
Laissez un peuple, au moins, qui puisse quelquefois
Applaudir, sans contrainte, au bruit de vos exploits.
Je reçois à ce prix l'amitié d'Alexandre ;
Et je l'attends déja, comme un Roi doit attendre
Un Héros dont la gloire accompagne les pas,
Qui peut tout sur mon cœur, et rien sur mes Etats.

PORUS.

Je croyois, quand l'Hydaspe, assemblant ses provinces,
Au secours de ses bords fit voler tous ses Princes,
Qu'il n'avoit avec moi, dans des desseins si grands,
Engagé que des Rois ennemis des tyrans ;
Mais puisqu'un Roi, flattant la main qui nous menace,
Parmi ses alliés brigue une indigne place,
C'est à moi de répondre aux vœux de mon pays,
Et de parler pour ceux que Taxile a trahis.
Que vient chercher ici le Roi qui vous envoie ?
Quel est ce grand secours que son bras nous octroie ?
De quel front ose-t-il prendre sous son appui
Des peuples qui n'ont point d'autre ennemi que lui ?
Avant que sa fureur ravageât tout le monde
L'Inde se reposoit dans une paix profonde ;
Et, si quelques voisins en troubloient les douceurs,

Il portoit dans son sein d'assez bons défenseurs.
Pourquoi nous attaquer? Par quelle barbarie
A-t-on de votre maître excité la furie?
Vit-on jamais chez lui nos peuples en courroux
Désoler un pays inconnu parmi nous?
Faut-il que tant d'Etats, de déserts, de rivieres
Soient entre nous et lui d'impuissantes barrieres,
Et ne sauroit-on vivre au bout de l'univers,
Sans connoître son nom et le poids de ses fers?
Quelle étrange valeur qui, ne cherchant qu'à nuire,
Embrase tout, si-tôt qu'elle commence à luire;
Qui n'a que son orgueil pour regle et pour raison;
Qui veut que l'univers ne soit qu'une prison,
Et que, maître absolu de tous tant que nous sommes,
Ses esclaves en nombre égalent tous les hommes!
Plus d'Etats, plus de Rois: ses sacriléges mains
Dessous un même joug rangent tous les humains.
Dans son avide orgueil je sais qu'il nous dévore.
De tant de Souverains nous seuls régnons encore.
Mais, que dis-je, nous seuls? Il ne reste que moi,
Où l'on découvre encor les vestiges d'un Roi.
Mais c'est pour mon courage une illustre matiere.
Je vois d'un œil content trembler la terre entiere,
Afin que par moi seul les mortels secourus,
S'ils sont libres, le soient de la main de Porus;
Et qu'on dise par-tout, dans une paix profonde:
« Alexandre vainqueur eût dompté tout le monde;
» Mais un Roi l'attendoit, au bout de l'univers,
» Par qui le monde entier a vu briser ses fers. »

ÉPHESTION.

Votre projet, du moins, nous marque un grand courage;
Mais, Seigneur, c'est bien tard s'opposer à l'orage.
Si le monde penchant n'a plus que cet appui,
Je le plains, et vous plains vous-même autant que lui.
Je ne vous retiens point : marchez contre mon maître.
Je voudrois seulement qu'on vous l'eût fait connoître,
Et que la Renommée eût voulu, par pitié,
De ses exploits, au moins, vous conter la moitié;
Vous verriez....

PORUS.

Que verrois-je, et que pourrois-je apprendre
Qui m'abaisse si fort au-dessous d'Alexandre?
Seroit-ce sans efforts les Persans subjugués,
Et vos bras tant de fois de meurtres fatigués?
Quelle gloire en effet d'accabler la foiblesse
D'un Roi déja vaincu par sa propre mollesse,
D'un peuple sans vigueur et presque inanimé,
Qui gémissoit sous l'or dont il étoit armé,
Et qui, tombant en foule, au lieu de se défendre,
N'opposoit que des morts au grand cœur d'Alexandre?
Les autres éblouis de ses moindres exploits,
Sont venus, à genoux, lui demander des loix;
Et leur crainte écoutant je ne sais quels oracles,
Ils n'ont pas cru qu'un Dieu pût trouver des obstacles.
Mais nous, qui d'un autre œil jugeons des conquérans,
Nous savons que les Dieux ne sont pas des tyrans;
Et, de quelque façon qu'un esclave le nomme,

Le fils de Jupiter passe ici pour un homme.
Nous n'allons point de fleurs parfumer son chemin:
Il nous trouve par tout les armes à la main.
Il voit, à chaque pas, arrêter ses conquêtes;
Un seul rocher ici lui coûte plus de têtes,
Plus de soins, plus d'assauts et presque plus de tems
Que n'en coûte à son bras l'Empire des Persans.
Ennemis du repos qui perdit ces infâmes,
L'or qui naît sous nos pas ne corrompt point nos ames.
La gloire est le seul bien qui nous puisse tenter,
Et le seul que mon cœur cherche à lui disputer;
C'est elle....

ÉPHESTION, *se levant.*

Et c'est aussi ce que cherche Alexandre.
A de moindres objets son cœur ne peut descendre.
C'est ce qui, l'arrachant du sein de ses Etats,
Au trône de Cyrus lui fit porter ses pas;
Et, du plus ferme Empire ébranlant les colonnes,
Attaquer, conquérir, et donner les couronnes;
Et, puisque votre orgueil ose lui disputer
La gloire du pardon qu'il vous fait présenter,
Vos yeux, dès aujourd'hui, témoins de sa victoire,
Verront de quelle ardeur il combat pour la gloire.
Bientôt le fer en main vous le verrez marcher.

PORUS.

Allez donc; je l'attends, ou je vais le chercher.
(*Ephestion sort.*)

SCENE III.

PORUS, TAXILE.

TAXILE.

Quoi ! vous voulez, au gré de votre impatience ?...

PORUS.

Non, je ne prétends point troubler votre alliance :
Éphestion, aigri seulement contre moi,
De vos soumissions rendra compte à son Roi.
Les troupes d'Axiane, à me suivre engagées,
Attendent le combat sous mes drapeaux rangées ;
De son trône et du mien je soutiendrai l'éclat,
Et vous serez, Seigneur, le juge du combat :
A moins que votre cœur, animé d'un beau zele,
De vos nouveaux amis n'embrasse la querelle.

SCENE IV.

AXIANE, PORUS, TAXILE.

AXIANE, *à Taxile.*

Ah ! que dit-on de vous, Seigneur ? Nos ennemis
Se vantent que Taxile est à moitié soumis,
Qu'il ne marchera point contre un Roi qu'il respecte !

TAXILE.

La foi d'un ennemi doit être un peu suspecte,
Madame; avec le tems ils me connoîtront mieux.

AXIANE.

Démentez-donc, Seigneur, ce bruit injurieux;
De ceux qui l'ont semé confondez l'insolence:
Allez, comme Porus, les forcer au silence,
Et leur faire sentir, par un juste courroux,
Qu'ils n'ont point d'ennemis plus funestes que vous.

TAXILE.

Madame, je m'en vais disposer mon armée.
Ecoutez moins ce bruit qui vous tient alarmée.
Porus fait son devoir, et je ferai le mien.

(*Il sort.*)

SCENE V.

AXIANE, PORUS.

AXIANE, *à part.*

Cette sombre froideur ne m'en dit pourtant rien,
Lâche; et ce n'est point là, pour me le faire croire,
La démarche d'un Roi qui court à la victoire.

(*A Porus.*)

Il n'en faut plus douter, et nous sommes trahis.
Il immole à sa sœur sa gloire et son pays;
Et sa haine, Seigneur, qui cherche à vous abattre,
Attend pour éclater que vous alliez combattre.

PORUS.

Madame, en le perdant, je perds un foible appui:
Je le connoissois trop pour m'assurer sur lui.
Mes yeux sans se troubler ont vu son inconstance:
Je craignois beaucoup plus sa molle résistance.
Un traître en nous quittant, pour complaire à sa sœur,
Nous affoiblit bien moins qu'un lâche défenseur.

AXIANE.

Et cependant, Seigneur, qu'allez-vous entreprendre?
Vous marchez sans compter les forces d'Alexandre;
Et courant, presque seul, au-devant de leurs coups,
Contre tant d'ennemis vous n'opposez que vous.

PORUS.

Eh! quoi, voudriez-vous qu'à l'exemple d'un traître
Ma frayeur conspirât à vous donner un maître?
Que Porus, dans un camp se laissant arrêter,
Refusât le combat qu'il vient de présenter?
Non, non, je n'en crois rien; je connois mieux, Madame,
Le beau feu que la gloire allume dans votre ame.
C'est vous, je m'en souviens, dont les puissans appas,
Excitoient tous nos Rois, les traînoient aux combats,
Et de qui la fierté refusant de se rendre,
Ne vouloit pour amant qu'un vainqueur d'Alexandre.
Il faut vaincre; et j'y cours, bien moins pour éviter
Le titre de captif que pour le mériter.
Oui, Madame, je vais, dans l'ardeur qui m'entraîne,
Victorieux ou mort, mériter votre chaîne;
Et, puisque mes soupirs s'expliquoient vainement
A ce cœur que la gloire occupe seulement

Je m'en vais, par l'éclat qu'une victoire donne,
Attacher de si près la gloire à ma personne
Que je pourrai peut-être amener votre cœur
De l'amour de la gloire à l'amour du vainqueur.

AXIANE.

Eh! bien, Seigneur, allez. Taxile aura peut-être
Des sujets dans son camp plus braves que leur maître.
Je vais les exciter, par un dernier effort:
Après, dans votre camp, j'attendrai votre sort.
Ne vous informez point de l'état de mon ame;
Triomphez et vivez.

PORUS.

Qu'attendez-vous, Madame,
Pourquoi, dès ce moment, ne puis-je pas savoir
Si mes tristes soupirs ont pu vous émouvoir?
Voulez-vous, car le sort, adorable Axiane,
A ne vous plus revoir peut-être me condamne,
Voulez-vous qu'en mourant un Prince infortuné
Ignore à quelle gloire il étoit destiné?
Parlez.

AXIANE.

Que vous dirai-je?

PORUS.

Ah! divine Princesse,
Si vous sentiez pour moi quelque heureuse foiblesse,
Ce cœur, qui me promet tant d'estime en ce jour,
Me pourroit bien encor promettre un peu d'amour.

Contre tant de soupirs peut-il bien se défendre?
Peut-il...

AXIANE.

Allez, Seigneur, marchez contre Alexandre.
La victoire est à vous, si ce fameux vainqueur
Ne se défend pas mieux contre vous que mon cœur.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

AXIANE, CLÉOFILE.

AXIANE.

Quoi! Madame, en ces lieux on me tient enfermée?
Je ne puis au combat voir marcher mon armée,
Et, commençant par moi sa noire trahison,
Taxile de son camp me fait une prison!
C'est donc-là cette ardeur qu'il me faisoit paroître?
Cet humble adorateur se déclare mon maître!
Et déja son amour, lassé de ma rigueur,
Captive ma personne au défaut de mon cœur!

CLÉOFILE.

Expliquez mieux les soins et les justes alarmes
D'un Roi qui pour vainqueurs ne connoît que vos
charmes;
Et regardez, Madame, avec plus de bonté
L'ardeur qui l'intéresse à votre sûreté.
Tandis qu'autour de nous deux puissantes armées,
D'une égale chaleur au combat animées,
De leur fureur par-tout font voler les éclats,
De quel autre côté conduiriez-vous vos pas?

Où pourriez-vous ailleurs éviter la tempête?
Un plein calme en ces lieux assure votre tête.
Tout est tranquille....

AXIANE.

Et c'est cette tranquillité
Dont je ne puis souffrir l'indigne sûreté.
Quoi! lorsque mes sujets, mourant dans une plaine,
Sur les pas de Porus combattent pour leur Reine,
Qu'au prix de tout leur sang ils signalent leur foi,
Que le cri des mourans vient presque jusqu'à moi,
On me parle de paix, et le camp de Taxile
Garde, dans ce désordre, une assiette tranquille!
On flatte ma douleur d'un calme injurieux,
Sur des objets de joie on arrête mes yeux!

CLÉOFILE.

Madame, voulez-vous que l'amour de mon frere
Abandonne aux périls une tête si chere?
Il sait trop les hasards....

AXIANE.

Et pour m'en détourner
Ce généreux amant me fait emprisonner?
Et, tandis que pour moi son rival se hasarde,
Sa paisible valeur me sert ici de garde?

CLÉOFILE.

Que Porus est heureux! Le moindre éloignement
A votre impatience est un cruel tourment;
Et, si l'on vous croyoit, le soin qui vous travaille
Vous le feroit chercher jusqu'au champ de bataille.

AXIANE.

Je ferois plus. Madame, un mouvement si beau

Me le feroit chercher jusques dans le tombeau,
Perdre tous mes Etats, et voir, d'un œil tranquille,
Alexandre en payer le cœur de Cléofile.

CLÉOFILE.

Si vous cherchez Porus pourquoi m'abandonner?
Alexandre en ces lieux pourra le ramener.
Permettez que, veillant au soin de votre tête,
A cet heureux amant l'on garde sa conquête.

AXIANE.

Vous triomphez, Madame, et déja votre cœur
Vole vers Alexandre et le nomme vainqueur;
Mais sûr la seule foi d'un amour qui vous flatte,
Peut-être avant le tems ce grand orgueil éclate:
Vous poussez un peu loin vos vœux précipités,
Et vous croyez trop tôt ce que vous souhaitez.
Oui, oui...

CLÉOFILE.

Mon frere vient, et nous allons apprendre
Qui de nous deux, Madame, aura pu se méprendre.

AXIANE.

Ah! je n'en doute plus, et ce front satisfait
Dit assez à mes yeux que Porus est défait.

SCENE II.

TAXILE, AXIANE, CLÉOFILE.

TAXILE, *à Axiane.*

MADAME, si Porus, avec moins de colere,
Eût suivi les conseils d'une amitié sincere,
Il m'auroit, en effet, épargné la douleur
De vous venir moi-même annoncer son malheur.

AXIANE.

Quoi! Porus...

TAXILE.

C'en est fait; et sa valeur trompée
Des maux que j'ai prévus se voit enveloppée.
Ce n'est pas car mon cœur, respectant sa vertu,
N'accable point encore un rival abattu
Ce n'est pas que son bras disputant la victoire
N'en ait aux ennemis ensanglanté la gloire,
Qu'elle même, attachée à ses faits éclatans,
Entre Alexandre et lui n'ait douté quelque tems.
Mais, enfin, contre moi sa vaillance irritée
Avec trop de chaleur s'étoit précipitée.
J'ai vu ses bataillons rompus et renversés,
Vos soldats en désordre, et les siens dispersés;
Et lui-même, à la fin, entraîné dans leur fuite,
Malgré lui du vainqueur éviter la poursuite,
Et, de son vain courroux trop tard désabusé
Souhaiter le secours qu'il avoit refusé.

AXIANE.

AXIANE.

Qu'il avoit refusé ! Quoi donc, pour ta patrie,
Ton indigne courage attend que l'on te prie !
Il faut donc, malgré toi, te traîner aux combats,
Et te forcer toi-même à sauver tes Etats !
L'exemple de Porus, puisqu'il faut qu'on t'y porte,
Dis-moi, n'étoit-ce pas une voix assez forte ?
Ce héros en péril, ta maîtresse en danger,
Tout l'état périssant n'a pu t'encourager ?
Va, tu sers bien le maître à qui ta sœur te donne :
Acheve, et fais de moi ce que sa haine ordonne.
Garde à tous les vaincus un traitement égal ;
Enchaîne ta maîtresse en livrant ton rival.
Aussi-bien, c'en est fait : sa disgrace et ton crime
Ont placé dans mon cœur ce héros magnanime.
Je l'adore, et je veux, avant la fin du jour,
Déclarer à la fois ma haine et mon amour,
Lui vouer à tes yeux une amitié fidelle,
Et te jurer aux siens une haine immortelle.
Adieu. Tu me connois : aime-moi, si tu veux.

TAXILE.

Ah ! n'espérez de moi que de sinceres vœux,
Madame, n'attendez ni menaces, ni chaînes :
Alexandre sait mieux ce qu'on doit à des Reines.
Souffrez que sa douceur vous oblige à garder
Un trône que Porus devoit moins hasarder ;
Et moi-même en aveugle on me verroit combattre
La sacrilége main qui le voudroit abattre !

AXIANE.

Quoi ! par l'un de vous deux mon sceptre raffermi

Deviendroit dans mes mains le don d'un ennemi !
Et sur mon propre trône on me verroit placée
Par le même tyran qui m'en auroit chassée !

TAXILE.

Des Reines et des Rois, vaincus par sa valeur,
Ont laissé, par ses soins, adoucir leur malheur :
Voyez de Darius et la femme et la mere !
L'une le traite en fils, l'autre le traite en frere.

AXIANE.

Non, non, je ne sais point vendre mon amitié,
Caresser un tyran et régner par pitié.
Penses-tu que j'imite une foible Persanne ?
Qu'à la Cour d'Alexandre on retienne Axiane ?
Et qu'avec mon vainqueur, courant tout l'Univers,
J'aille vanter par-tout la douceur de ses fers ?
S'il donne les Etats, qu'il te donne les nôtres.
Qu'il te pare, s'il veut, des dépouilles des autres.
Regne : Porus, ni moi n'en serons point jaloux,
Et tu seras encor plus esclave que nous.
J'espere qu'Alexandre amoureux de sa gloire
Et fâché que ton crime ait souillé sa victoire
S'en lavera bientôt par ton propre trépas.
Des traîtres comme toi font souvent des ingrats ;
Et, de quelques faveurs que sa main t'éblouisse,
Du perfide Bessus regarde le supplice.
Adieu.

(*Elle sort.*)

SCENE III.

CLÉOFILE, TAXILE.

CLÉOFILE.

CÉDEZ, mon frere, à ce bouillant transport :
Alexandre et le tems vous rendront le plus fort ;
Et cet âpre courroux, quoiqu'elle en puisse dire,
Ne s'obstinera point au refus d'un Empire.
Maître de ses destins, vous l'êtes de son cœur.
Mais, dites-moi, vos yeux ont-ils vu le vainqueur ?
Quel traitement, mon frere, en devons-nous attendre?
Qu'a-t-il dit ?

TAXILE.

Oui, ma sœur, j'ai vu votre Alexandre.
D'abord ce jeune éclat qu'on remarque en ses traits,
M'a semblé démentir le nombre de ses faits.
Mon cœur, plein de son nom, n'osoit, je le confesse,
Accorder tant de gloire avec tant de jeunesse ;
Mais de ce même front l'héroïque fierté,
Le feu de ses regards, sa haute majesté
Font connoître Alexandre. Et certes son visage
Porte de sa grandeur l'infaillible présage;
Et sa présence auguste, appuyant ses projets,
Ses yeux, comme son bras, font par-tout des sujets.
Il sortoit du combat. Ébloui de sa gloire,
Je croyois dans ses yeux voir briller la victoire.
Toutefois, à ma vue, oubliant sa fierté,

Il a fait, à son tour, éclater sa bonté.
Ses transports ne m'ont point déguisé sa tendresse :
« Retournez, m'a-t-il dit, auprès de la Princesse;
» Disposez ses beaux yeux à revoir un vainqueur
» Qui va mettre à ses pieds sa victoire et son cœur. »
Il marche sur mes pas. Je n'ai rien à vous dire,
Ma sœur; de votre sort je vous laisse l'empire.
Je vous confie encor la conduite du mien.

CLÉOFILE.

Vous aurez tout pouvoir, ou je ne pourrai rien.
Tout va vous obéir, si le vainqueur m'écoute.

TAXILE.

Je vais donc.... Mais on vient. C'est lui-même, sans doute.

SCENE IV.

ALEXANDRE, ÉPHESTION, Suite d'Alexandre TAXILE, CLÉOFILE.

ALEXANDRE.

Allez, Éphestion. Que l'on cherche Porus,
Qu'on épargne sa vie, et le sang des vaincus.
(Ephestion et la Suite sortent.)

SCENE V.

ALEXANDRE, TAXILE, CLÉOFILE.

ALEXANDRE, *à Taxile.*

Seigneur, est-il donc vrai qu'une Reine aveuglée
Vous préfere d'un Roi la valeur déréglée?
Mais ne le craignez point : son Empire est à vous.
D'une ingrate, à ce prix, fléchissez le courroux.
Maître de deux Etats, arbitre des siens mêmes,
Allez, avec vos vœux, offrir trois diadêmes.

TAXILE.

Ah! c'en est trop, Seigneur: prodiguez un peu moins...

ALEXANDRE.

Vous pourrez, à loisir, reconnoître mes soins.
Ne tardez point; allez où l'amour vous appelle,
Et couronnez vos feux d'une palme si belle.

(*Taxile sort.*)

SCENE VI.

ALEXANDRE, CLÉOFILE.

ALEXANDRE.

Madame, à son amour je promets mon appui :
Ne puis je rien pour moi, quand je puis tout pour lui?
Si prodigue envers lui des fruits de la victoire,
N'en aurai-je pour moi qu'une stérile gloire?
Les sceptres devant vous ou rendus, ou donnés,
De mes propres lauriers mes amis couronnés,
Les biens que j'ai conquis répandus sur leurs têtes,
Font voir que je soupire après d'autres conquêtes.
Je vous avois promis que l'effort de mon bras
M'approcheroit bientôt de vos divins appas;
Mais, dans ce même tems, souvenez-vous, Madame,
Que vous me promettiez quelque place en votre ame.
Je suis venu : l'amour a combattu pour moi;
La victoire elle-même a dégagé ma foi.
Tout cede autour de vous; c'est à vous de vous rendre,
Votre cœur l'a promis, voudra-t-il s'en défendre?
Et lui seul pourroit-il échapper aujourd'hui
A l'ardeur d'un vainqueur qui ne cherche que lui?

CLÉOFILE.

Non, je ne prétends pas que ce cœur inflexible
Garde seul contre vous le titre d'invincible.
Je rends ce que je dois à l'éclat des vertus
Qui tiennent sous vos pieds cent peuples abattus.

Les Indiens domptés sont vos moindres ouvrages ;
Vous inspirez la crainte aux plus fermes courages,
Et, quand vous le voudrez, vos bontés, à leur tour,
Dans les cœurs les plus durs inspireront l'amour.
Mais, Seigneur, cet éclat, ces victoires, ces charmes
Me troublent bien souvent par de justes alarmes :
Je crains que, satisfait d'avoir conquis un cœur,
Vous ne l'abandonniez à sa triste langueur ;
Qu'insensible à l'ardeur que vous aurez causée
Votre ame ne dédaigne une conquête aisée.
On attend peu d'amour d'un Héros tel que vous :
La gloire fit toujours vos transports les plus doux ;
Et peut-être au moment que ce grand cœur soupire
La gloire de me vaincre est tout ce qu'il desire.

ALEXANDRE.

Que vous connoissez mal les violens desirs
D'un amour qui vers vous porte tous mes soupirs !
J'avoûrai qu'autrefois, au milieu d'une armée,
Mon cœur ne soupiroit que pour la renommée.
Les peuples et les Rois, devenus mes sujets,
Étoient seuls à mes vœux d'assez dignes objets.
Les beautés de la Perse à mes yeux présentées,
Aussi-bien que ses Rois, ont paru surmontées.
Mon cœur, d'un fier mépris armé contre leurs traits,
N'a pas du moindre hommage honoré leurs attraits.
Amoureux de la gloire, et par-tout invincible,
Il mettoit son bonheur à paroître insensible ;
Mais, hélas ! que vos yeux, ces aimables tyrans,
Ont produit sur mon cœur des effets différens !

Ce grand nom de vainqueur n'est plus ce qu'il souhaite;
Il vient, avec plaisir, avouer sa défaite.
Heureux si votre cœur, se laissant émouvoir,
Vos beaux yeux, à leur tour, avouoient leur pouvoir!
Voulez-vous donc toujours douter de leur victoire,
Toujours de mes exploits me reprocher la gloire?
Comme si les beaux nœuds où vous me tenez pris
Ne devoient arrêter que de foibles esprits!
Par des faits tous nouveaux je m'en vais vous apprendre
Tout ce que peut l'amour sur le cœur d'Alexandre.
Maintenant que mon bras, engagé sous vos loix,
Doit soutenir mon nom et le vôtre à la fois,
J'irai rendre fameux, par l'éclat de la guerre,
Des peuples inconnus au reste de la terre,
Et vous faire dresser des autels en des lieux
Où leurs sauvages mains en refusent aux Dieux.

CLÉOFILE.

Oui, vous y traînerez la victoire captive;
Mais je doute, Seigneur, que l'amour vous y suive.
Tant d'Etats, tant de mers, qui vont nous désunir,
M'effaceront bientôt de votre souvenir.
Quand l'Océan troublé vous verra sur son onde
Achever quelque jour la conquête du monde,
Quand vous verrez les Rois tomber à vos genoux,
Et la terre, en tremblant, se taire devant vous,
Songerez-vous, Seigneur, qu'une jeune Princesse
Au fond de ses Etats vous regrette sans cesse,

Et rappelle en son cœur les momens bienheureux
Où ce grand conquérant l'assuroit de ses feux?

ALEXANDRE.

Eh! quoi, vous croyez donc qu'à moi-même barbare
J'abandonne en ces lieux une beauté si rare?
Mais vous-même plutôt voulez-vous renoncer
Au trône de l'Asie où je veux vous placer?

CLÉOFILE.

Seigneur, vous le savez, je dépends de mon frere.

ALEXANDRE.

Ah! s'il disposoit seul du bonheur que j'espere,
Tout l'Empire de l'Inde asservi sous ses loix
Bientôt en ma faveur iroit briguer son choix!

CLÉOFILE.

Mon amitié pour lui n'est point intéressée,
Apaisez seulement une Reine offensée,
Et ne permettez pas qu'un rival aujourd'hui,
Pour vous avoir bravé, soit plus heureux que lui.

ALEXANDRE.

Porus étoit, sans doute, un rival magnanime;
Jamais tant de valeur n'attira mon estime.
Dans l'ardeur du combat je l'ai vu, je l'ai joint;
Et je puis dire encor qu'il ne m'évitoit point.
Nous nous cherchions l'un l'autre. Une fierté si belle
Alloit, entre nous deux, finir notre querelle,
Lorsqu'un gros de soldats se jetant entre nous,
Nous a fait dans la foule ensévelir nos coups.

SCENE VII.

ÉPHESTION, CLÉOFILE, ALEXANDRE.

ALEXANDRE, *à Ephestion.*

Eh ! bien, ramene-t-on ce Prince téméraire ?

ÉPHESTION.

On le cherche par-tout; mais, quoi qu'on puisse faire,
Seigneur, jusques ici sa fuite, ou son trépas
Dérobent ce captif aux soins de vos soldats.
Mais un reste des siens, entourés dans leur fuite,
Et du soldat vainqueur arrêtant la poursuite,
A nous vendre leur mort semblent se préparer.

ALEXANDRE.

Désarmez les vaincus sans les désespérer.
(*A Cléofile.*)
Madame, allons fléchir une fiere Princesse,
Afin qu'à mon amour Taxile s'intéresse;
Et, puisque mon repos doit dépendre du sien,
Achevons son bonheur pour établir le mien.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

AXIANE, *seule.*

N'ENTENDRONS-NOUS jamais que des cris de victoire,
Qui de mes ennemis me reprochent la gloire?
Et ne pourrai-je au moins, en de si grands malheurs,
M'entretenir moi seule avecque mes douleurs!
D'un odieux amant sans cesse poursuivie
On prétend, malgré moi, m'attacher à la vie.
On m'observe, on me suit.... Mais, Porus, ne crois pas
Qu'on me puisse empêcher de courir sur tes pas.
Sans doute, à nos malheurs ton cœur n'a pu survivre:
En vain tant de soldats s'arment pour te poursuivre;
On te découvriroit au bruit de tes efforts,
Et s'il te faut chercher ce n'est qu'entre les morts.
Hélas! en me quittant ton ardeur redoublée
Sembloit prévoir les maux dont je suis accablée,
Lorsque tes yeux aux miens découvrant ta langueur
Me demandoient quel rang tu tenois dans mon cœur,
Que, sans t'inquiéter du succès de tes armes,
Le soin de ton amour te causoit tant d'alarmes.

Et pourquoi te cachois-je, avec tant de détours,
Un secret si fatal au repos de tes jours!
Combien de fois, tes yeux forçant ma résistance,
Mon cœur s'est-il vu près de rompre le silence!
Combien de fois, sensible à tes ardens desirs,
M'est-il en ta présence échappé des soupirs!
Mais je voulois encor douter de ta victoire:
J'expliquois mes soupirs en faveur de la gloire;
Je croyois n'aimer qu'elle. Ah! pardonne, grand Roi!
Je sens bien aujourd'hui que je n'aimois que toi.
J'avoûrai que la gloire eut sur moi quelque empire:
Je te l'ai dit cent fois; mais je devois te dire
Que toi seul en effet m'engageas sous ses loix.
J'appris à la connoître en voyant tes exploits;
Et, de quelque beau feu qu'elle m'eût enflammée,
En un autre que toi je l'aurois moins aimée.
Mais que sert de pousser des soupirs superflus,
Qui se perdent en l'air, et que tu n'entends plus?
Il est tems que mon ame, au tombeau descendue,
Te jure une amitié si long-tems attendue.
Il est tems que mon cœur, pour gage de sa foi,
Montre qu'il n'a pu vivre un moment après toi.
Aussi bien penses-tu que je voulusse vivre
Sous les loix d'un vainqueur à qui ta mort nous livre?
Je sais qu'il se dispose à me venir parler;
Qu'en me rendant mon sceptre, il veut me consoler.
Il croit peut-être, il croit que ma haine étouffée,
A sa fausse douceur servira de trophée.
Qu'il vienne: il me verra toujours digne de toi,
Mourir en Reine, ainsi que tu mourus en Roi.

SCENE II

SCENE II.

ALEXANDRE, AXIANE.

AXIANE.

Eh ! bien, Seigneur, eh ! bien, trouvez-vous quelques charmes
A voir couler des pleurs que font verser vos armes ?
Ou si vous m'enviez, en l'état où je suis,
La triste liberté de pleurer mes ennuis ?

ALEXANDRE.

Votre douleur est libre autant que légitime.
Vous regrettez, Madame, un Prince magnanime :
Je fus son ennemi ; mais je ne l'étois pas
Jusqu'à blâmer les pleurs qu'on donne à son trépas.
Avant que sur ses bords l'Inde me vît paroître
L'éclat de sa vertu me l'avoit fait connoître :
Entre les plus grands Rois il se fit remarquer ;
Je savois....

AXIANE.

Pourquoi donc le venir attaquer ?
Par quelle loi faut-il qu'aux deux bouts de la terre
Vous cherchiez la vertu pour lui faire la guerre ?
Le mérite à vos yeux ne peut-il éclater
Sans pousser votre orgueil à le persécuter ?

ALEXANDRE.

Oui, j'ai cherché Porus ; mais quoi qu'on puisse dire,
Je ne le cherchois pas afin de le détruire.

J'avoûrai que, brûlant de signaler mon bras,
Je me laissai conduire au bruit de ses combats;
Et qu'au seul nom d'un Roi jusqu'alors invincible
A de nouveaux exploits mon cœur devint sensible.
Tandis que je croyois par mes combats divers
Attacher sur moi seul les yeux de l'Univers,
J'ai vu de ce guerrier la valeur répandue
Tenir la Renommée entre nous suspendue;
Et, voyant de son bras voler par-tout l'effroi,
L'Inde sembla m'ouvrir un champ digne de moi.
Lassé de voir des Rois vaincus sans résistance,
J'appris avec plaisir le bruit de sa vaillance.
Un ennemi si noble a su m'encourager;
Je suis venu chercher la gloire et le danger.
Son courage, Madame, a passé mon attente.
La victoire, à me suivre autrefois si constante,
M'a presqu'abandonné pour suivre vos guerriers.
Porus m'a disputé jusqu'aux moindres lauriers;
Et j'ose dire encor qu'en perdant la victoire
Mon ennemi lui-même a vu croître sa gloire,
Qu'une chûte si belle éleve sa vertu
Et qu'il ne voudroit pas n'avoir point combattu.

AXIANE.

Hélas! il falloit bien qu'une si noble envie
Lui fît abandonner tout le soin de sa vie,
Puisque, de toutes parts, trahi, persécuté,
Contre tant d'ennemis il s'est précipité.
Mais vous, s'il étoit vrai que son ardeur guerriere
Eût ouvert à la vôtre une illustre carriere,
Que n'avez-vous, Seigneur, dignement combattu?

alloit-il par la ruse attaquer sa vertu?
Et, loin de remporter une gloire parfaite,
D'un autre que de vous attendre sa défaite?
Triomphez; mais sachez que Taxile, en son cœur,
Vous dispute déja ce beau nom de vainqueur,
Que le traître se flatte, avec quelque justice,
Que vous n'avez vaincu que par son artifice;
Et c'est à ma douleur un spectacle assez doux
De le voir partager cette gloire avec vous.

ALEXANDRE.

En vain votre douleur s'arme contre ma gloire.
Jamais on ne m'a vu dérober la victoire;
Et par ces lâches soins, qu'on ne peut m'imputer,
Tromper mes ennemis au lieu de les dompter.
Quoique par-tout, ce semble, accablé sous le nombre,
Je n'ai pu me résoudre à me cacher dans l'ombre:
Ils n'ont de leur défaite accusé que mon bras;
Et le jour a par-tout éclairé mes combats.
Il est vrai que je plains le sort de vos provinces.
J'ai voulu prévenir la perte de vos Princes;
Mais s'ils avoient suivi mes conseils et mes vœux
Je les aurois sauvés, ou combattus tous deux.
Oui, croyez....

AXIANE.

Je crois tout. Je vous crois invincible;
Mais, Seigneur, suffit-il que tout vous soit possible?
Ne tient-il qu'à jeter tant de Rois dans les fers?
Qu'à faire impunément gémir tout l'Univers?
Et que vous avoient fait tant de villes captives,
Tant de morts dont l'Hydaspe a vu couvrir ses rives?

Qu'ai-je fait, pour venir accabler en ces lieux
Un Héros sur qui seul j'ai pu tourner les yeux?
A-t-il de votre Grece inondé les frontieres?
Avons-nous soulevé des nations entieres,
Et contre votre gloire excité leur courroux?
Hélas! nous l'admirions sans en être jaloux.
Contens de nos États, et charmés l'un de l'autre,
Nous attendions un sort plus heureux que le vôtre.
Porus bornoit ses vœux à conquérir un cœur,
Qui, peut-être aujourd'hui, l'eût nommé son vainqueur.
Ah! n'eussiez-vous versé qu'un sang si magnanime,
Quand on ne vous pourroit reprocher que ce crime,
Ne vous sentez-vous pas, Seigneur, bien malheureux
D'être venu si loin rompre de si beaux nœuds?
Non, de quelque douceur que se flatte votre ame,
Vous n'êtes qu'un tyran.

ALEXANDRE.

Je le vois bien, Madame;
Vous voulez que, saisi d'un indigne courroux,
En reproches honteux j'éclate contre vous.
Peut-être espérez-vous que ma douceur lassée
Donnera quelque atteinte à sa gloire passée;
Mais, quand votre vertu ne m'auroit point charmé,
Vous attaquez, Madame, un vainqueur désarmé.
Mon ame, malgré vous, à vous plaindre engagée,
Respecte le malheur où vous êtes plongée.
C'est ce trouble fatal qui vous ferme les yeux
Qui ne regarde en moi qu'un tyran odieux.
Sans lui vous avoûriez que le sang et les larmes

N'ont pas toujours souillé la gloire de mes armes ;
Vous verriez....

AXIANE.

Ah ! Seigneur, puis-je ne les point voir
Ces vertus, dont l'éclat aigrit mon désespoir ?
N'ai-je pas vu par-tout la victoire modeste
Perdre avec vous l'orgueil qui la rend si funeste ?
Ne vois-je pas le Scythe et le Perse abattus,
Se plaire sous le joug, et vanter vos vertus,
Et disputer enfin, par une aveugle envie,
A vos propres sujets le soin de votre vie ?
Mais que sert à ce cœur, que vous persécutez,
De voir par-tout ailleurs adorer vos bontés ?
Pensez-vous que ma haine en soit moins violente
Pour voir baiser par-tout la main qui me tourmente ?
Tant de Rois, par vos soins, vengés ou secourus,
Tant de peuples contens me rendent-ils Porus ?
Non, Seigneur, je vous hais d'autant plus qu'on vous aime,
D'autant plus qu'il me faut vous admirer moi-même,
Que l'Univers entier m'en impose la loi,
Et que personne enfin ne vous hait avec moi.

ALEXANDRE.

J'excuse les transports d'une amitié si tendre ;
Mais, Madame, après tout, ils doivent me surprendre.
Si la commune voix ne m'a point abusé,
Porus d'aucun regard ne fut favorisé.
Entre Taxile et lui votre cœur en balance,
Tant qu'ont duré ses jours, a gardé le silence ;

Et lorsqu'il ne peut plus vous entendre aujourd'hui
Vous commencez, Madame, à prononcer pour lui.
Pensez-vous que, sensible à cette ardeur nouvelle,
Sa cendre exige encor que vous brûliez pour elle?
Ne vous accablez point d'inutiles douleurs;
Des soins plus importans vous appellent ailleurs:
Vos larmes ont assez honoré sa mémoire.
Régnez, et de ce rang soutenez mieux la gloire;
Et redonnant le calme à vos sens désolés,
Rassurez vos États par sa chûte ébranlés.
Parmi tant de grands Rois choisissez-leur un maître.
Plus ardent que jamais, Taxile....

AXIANE.

Quoi! le traître....

ALEXANDRE.

Eh! de grace, prenez des sentimens plus doux;
Aucune trahison ne le souille envers vous.
Maître de ses États, il a pu se résoudre
A se mettre avec eux à couvert de la foudre.
Ni serment, ni devoir ne l'avoient engagé
A courir dans l'abîme où Porus s'est plongé.
Enfin souvenez-vous qu'Alexandre lui-même
S'intéresse au bonheur d'un Prince qui vous aime.
Songez que, réunis par un si juste choix,
L'Inde et l'Hydaspe entiers couleront sous vos loix;
Que pour vos intérêts tout me sera facile,
Quand je les verrai joints avec ceux de Taxile....
Il vient, je ne veux point contraindre ses soupirs;
Je le laisse lui-même expliquer ses desirs.

Ma présence à vos yeux n'est déja que trop rude.
L'entretien des amans cherche la solitude ;
Je ne vous trouble point.

(*Il sort.*)

SCENE III.

TAXILE, AXIANE.

AXIANE.

APPROCHE, puissant Roi,
Grand Monarque de l'Inde, on parle ici de toi.
On veut, en ta faveur, combattre ma colere.
On dit que tes desirs n'aspirent qu'à me plaire;
Que mes rigueurs ne font qu'affermir ton amour.
On fait plus, et l'on veut que je t'aime à mon tour.
Mais sais-tu l'entreprise où s'engage ta flamme?
Sais-tu par quels secrets on peut toucher mon ame ?
Es-tu prêt....

TAXILE.

Ah ! Madame, éprouvez seulement
Ce que peut sur mon cœur un espoir si charmant.
Que faut-il faire ?

AXIANE.

Il faut, s'il est vrai que l'on m'aime,
Aimer la gloire autant que je l'aime moi-même ;
Ne m'expliquer ses vœux que par mille beaux faits,
Et haïr Alexandre autant que je le hais.

Il faut marcher sans crainte au milieu des alarmes ;
Il faut combattre, vaincre, ou périr sous les armes.
Jette, jette les yeux sur Porus et sur toi,
Et juge qui des deux étoit digne de moi.
Oui, Taxile, mon cœur, douteux en apparence,
D'un esclave et d'un Roi faisoit la différence.
Je l'aimai, je l'adore ; et, puisqu'un sort jaloux
Lui défend de jouir d'un spectacle si doux,
C'est toi que je choisis pour témoin de sa gloire :
Mes pleurs feront toujours revivre sa mémoire ;
Toujours tu me verras, au fort de mon ennui,
Mettre tout mon plaisir à te parler de lui.

TAXILE.

Ainsi, je brûle en vain pour une ame glacée ?
L'image de Porus n'en peut être effacée ?
Quand j'irois, pour vous plaire, affronter le trépas,
Je me perdrois, Madame, et ne vous plairois pas ?
Je ne puis donc....

AXIANE.

Tu peux recouvrer mon estime :
Dans le sang ennemi tu peux laver ton crime.
L'occasion te rit : Porus dans le tombeau
Rassemble ses soldats autour de son drapeau ;
Son ombre seule encor semble arrêter leur fuite.
Les tiens même, les tiens, honteux de ta conduite,
Font lire sur leurs fronts, justement courroucés,
Le repentir du crime où tu les as forcés.
Va seconder l'ardeur du feu qui les dévore ;
Venge nos libertés qui respirent encore :
De mon trône et du tien deviens le défenseur ;

Cours, et donne à Porus un digne successeur...
Tu ne me réponds rien ! Je vois sur ton visage
Qu'un si noble dessein étonne ton courage.
Je te propose en vain l'exemple d'un héros :
Tu veux servir.... Va, sers, et me laisse en repos.

TAXILE.

Madame, c'en est trop : vous oubliez, peut-être,
Que, si vous m'y forcez, je puis parler en maître ;
Que je puis me lasser de souffrir vos dédains ;
Que, vous et vos Etats, tout est entre mes mains ;
Qu'après tant de respects, qui vous rendent si fiere,
Je pourrai...

AXIANE.

Je t'entends. Je suis ta prisonniere :
Tu veux peut-être encor captiver mes desirs,
Que mon cœur, en tremblant, réponde à tes soupirs.
Eh ! bien, dépouille enfin cette douceur contrainte,
Appelle à ton secours la terreur et la crainte,
Parle en tyran, tout prêt à me persécuter :
Ma haine ne peut croître, et tu peux tout tenter.
Sur-tout ne me fais point d'inutiles menaces...
Ta sœur vient t'inspirer ce qu'il faut que tu fasses :
Adieu. Si ses conseils et mes vœux en sont crus,
Tu m'aideras bientôt à rejoindre Porus.

TAXILE.

Ah ! plutôt...

(*Axiane sort.*)

SCENE IV.

CLÉOFILE, TAXILE.

CLÉOFILE.

AH ! quittez cette ingrate Princesse,
Dont la haine a juré de nous troubler sans cesse;
Qui met tout son plaisir à vous désespérer.
Oubliez...

TAXILE.

Non, ma sœur, je la veux adorer :
Je l'aime; et quand les vœux que je pousse pour elle,
N'en obtiendroient jamais qu'une haine immortelle,
Malgré tous ses mépris, malgré tous vos discours,
Malgré moi-même, il faut que je l'aime toujours.
Sa colere, après tout, n'a rien qui me surprenne :
C'est à vous, c'est à moi qu'il faut que je m'en prenne.
Sans vous, sans vos conseils, ma sœur, qui m'ont trahi,
Si je n'étois aimé, je serois moins haï.
Je la verrois, sans vous, par mes soins défendue,
Entre Porus et moi demeurer suspendue;
Et ne seroit-ce pas un bonheur trop charmant
Que de l'avoir réduite à douter un moment ?
Non, je ne puis plus vivre accablé de sa haine;
Il faut que je me jette aux pieds de l'inhumaine
J'y cours : je vais m'offrir à servir son courroux,
Même contre Alexandre, et même contre vous.

Je sais de quelle ardeur vous brûlez l'un pour l'autre;
Mais c'est trop oublier mon repos pour le vôtre,
Et, sans m'inquiéter du succès de vos feux,
Il faut que tout périsse, ou que je sois heureux.

CLÉOFILE.

Allez donc: retournez sur le champ de bataille;
Ne laissez point languir l'ardeur qui vous travaille.
A quoi s'arrête ici ce courage inconstant?
Courez, on est aux mains, et Porus vous attend.

TAXILE.

Quoi! Porus n'est point mort? Porus vient de paroître?

CLÉOFILE.

C'est lui: de si grands coups le font trop reconnoître;
Il l'avoit bien prévu. Le bruit de son trépas,
D'un vainqueur trop crédule a retenu le bras.
Il vient surprendre ici leur valeur endormie,
Troubler une victoire encor mal affermie:
Il vient, n'en doutez point, en amant furieux,
Enlever sa maîtresse, ou périr à ses yeux.
Que dis je? votre camp, séduit par cette ingrate,
Prêt à suivre Porus, en murmures éclate.
Allez vous-même, allez, en généreux amant,
Au secours d'un rival aimé si tendrement.
Adieu.

(*Elle sort.*)

SCENE V.

TAXILE, *seul.*

Quoi! la fortune obstinée à me nuire,
Ressuscite un rival armé pour me détruire!
Cet amant reverra les yeux qui l'ont pleuré,
Qui, tout mort qu'il étoit, me l'avoient préféré!
Ah! c'en est trop : voyons ce que le sort m'apprête;
A qui doit demeurer cette noble conquête.
Allons: n'attendons pas, dans un lâche courroux,
Qu'un si grand différent se termine sans nous.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ALEXANDRE, CLÉOFILE.

ALEXANDRE.

Quoi ! vous craignez Porus, même après sa défaite ?
Ma victoire, à vos yeux, sembloit-elle imparfaite?
Non, non, c'est un captif qui n'a pu m'échapper,
Que mes ordres, par-tout, ont fait envelopper.
Loin de le craindre encor, ne songez qu'à le plaindre.

CLÉOFILE.

Et c'est en cet état que Porus est à craindre.
Quelque brave qu'il fût, le bruit de sa valeur
M'inquiétoit bien moins que ne fait son malheur.
Tant qu'on l'a vu suivi d'une puissante armée,
Ses forces, ses exploits ne m'ont point alarmée;
Mais, Seigneur, c'est un Roi malheureux et soumis,
Et dès-lors je le compte au rang de vos amis.

ALEXANDRE.

C'est un rang où Porus n'a plus droit de prétendre;
Il a trop recherché la haine d'Alexandre.
Il sait bien qu'à regret je m'y suis résolu;
Mais enfin je le hais autant qu'il l'a voulu.

Je dois même un exemple au reste de la terre :
Je dois venger sur lui tous les maux de la guerre,
Le punir des malheurs qu'il a pu prévenir,
Et de m'avoir forcé moi-même à le punir.
Vaincu deux fois, haï de ma belle Princesse....

CLÉOFILE.

Je ne hais point Porus, Seigneur, je le confesse ;
Et s'il m'étoit permis d'écouter aujourd'hui
La voix de ses malheurs qui me parle pour lui,
Je vous dirois qu'il fut le plus grand de nos Princes,
Que son bras fut long-tems l'appui de nos provinces,
Qu'il a voulu, peut-être, en marchant contre vous,
Qu'on le crût digne au moins de tomber sous vos coups,
Et qu'un même combat signalant l'un et l'autre
Son nom volât par-tout à la suite du vôtre ;
Mais, si je le défends, des soins si généreux
Retombent sur mon frere, et détruisent ses vœux.
Tant que Porus vivra, que faut-il qu'il devienne ?
Sa perte est infaillible, et peut-être la mienne.
Oui, oui, si son amour ne peut rien obtenir
Il m'en rendra coupable, et m'en voudra punir ;
Et maintenant encor, que votre cœur s'apprête
A voler de nouveau de conquête en conquête,
Quand je verrai le Gange entre mon frere et vous,
Qui retiendra, Seigneur, son injuste courroux ?
Mon ame, loin de vous, languira solitaire.
Hélas ! s'il condamnoit mes soupirs à se taire,
Que deviendroit alors ce cœur infortuné ?
Où sera le vainqueur à qui je l'ai donné ?

ALEXANDRE.

Ah ! c'en est trop, Madame, et si ce cœur se donne,
Je saurai le garder, quoi que Taxile ordonne,
Bien mieux que tant d'États qu'on m'a vu conquérir,
Et que je n'ai gardés que pour vous les offrir.
Encore une victoire, et je reviens, Madame,
Borner toute ma gloire à régner sur votre ame,
Vous obéir moi-même, et mettre entre vos mains
Le destin d'Alexandre et celui des humains.
Le Mallien m'attend prêt à me rendre hommage.
Si près de l'Océan que faut-il davantage
Que d'aller me montrer à ce fier élément,
Comme vainqueur du monde, et comme votre amant?
Alors....

CLÉOFILE.

Mais quoi ! Seigneur, toujours guerre sur guerre ?
Cherchez-vous des sujets au-delà de la terre ?
Voulez-vous pour témoins de vos faits éclatans
Des pays inconnus même à leurs habitans ?
Qu'espérez-vous combattre en des climats si rudes ?
Ils vous opposeront de vastes solitudes,
Des déserts que le Ciel refuse d'éclairer,
Où la nature semble elle-même expirer;
Et peut-être le sort, dont la secrete envie
N'a pu cacher le cours d'une si belle vie,
Vous attend dans ces lieux, et veut que dans l'oubli
Votre tombeau, du moins, demeure enséveli.
Pensez-vous y traîner les restes d'une armée,
Vingt fois renouvelée, et vingt fois consumée ?
Vos soldats, dont la vue excite la pitié,

D'eux-mêmes, en cent lieux, ont laissé la moitié;
Et leurs gémissemens vous font assez connoître....

ALEXANDRE.

Ils marcheront, Madame, et je n'ai qu'à paroître.
Ces cœurs, qui dans un camp, d'un vain loisir déçus,
Comptent en murmurant les coups qu'ils ont reçus,
Revivront pour me suivre, et blâmant leurs murmures,
Brigueront à mes yeux de nouvelles blessures.
Cependant de Taxile appuyons les soupirs.
Son rival ne peut plus traverser ses desirs,
Je vous l'ai dit, Madame; et j'ose encor vous dire....

CLÉOFILE.

Seigneur, voici la Reine.

SCENE II.

AXIANE, ALEXANDRE, CLÉOFILE.

ALEXANDRE, *à Axiane.*

Eh! bien, Porus respire.
Le Ciel semble, Madame, écouter vos souhaits;
Il vous le rend....

AXIANE.

Hélas! il me l'ôte à jamais;
Aucun reste d'espoir ne peut flatter ma peine.
Sa mort étoit douteuse, elle devient certaine:
Il y court, et peut-être il ne s'y vient offrir

Que pour me voir encore et pour me secourir.
Mais que feroit-il seul contre toute une armée?
En vain ses grands efforts l'ont d'abord alarmée.
En vain quelques guerriers qu'anime son grand cœur,
Ont ramené l'effroi dans le camp du vainqueur.
Il faut bien qu'il succombe, et qu'enfin son courage
Tombe sur tant de morts qui ferment son passage.
Encor si je pouvois, en sortant de ces lieux,
Lui montrer Axiane, et mourir à ses yeux!
Mais Taxile m'enferme; et cependant le traître,
Du sang de ce Héros est allé se repaître;
Dans les bras de la mort il le va regarder,
Si toutefois encore il ose l'aborder.

ALEXANDRE.

Non, Madame, mes soins ont assuré sa vie,
Son retour va bientôt contenter votre envie:
Vous le verrez.

AXIANE.

Vos soins s'étendroient jusqu'à lui!
Le bras qui l'accabloit deviendroit son appui!
J'attendrois son salut de la main d'Alexandre!...
Mais quel miracle enfin n'en dois-je point attendre?
Je m'en souviens, Seigneur, vous me l'avez promis
Qu'Alexandre vainqueur n'avoit plus d'ennemis;
Ou plutôt ce guerrier ne fut jamais le vôtre.
La gloire également vous arma l'un et l'autre.
Contre un si grand courage il voulut s'éprouver,
Et vous ne l'attaquiez qu'afin de le sauver.

ALEXANDRE.

Ses mépris redoublés, qui bravent ma colere,

[illegible] plus sévere :
[illegible] affermi ;
[illegible] ennemi :
[illegible] le titre.
[illegible]
[illegible] épargner ;
[illegible]

[illegible] !
[illegible] !
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] courroux,
[illegible]
[illegible] cruelle ;
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] -même :
[illegible] extrême.

SÇENE III et derniere.

PORUS, ÉPHESTION, *Gardes de la suite d'Alexandre* ALEXANDRE, CLÉOFILE.

ALEXANDRE.

EH ! bien, de votre orgueil, Porus, voilà le fruit.
Où sont ces beaux succès qui vous avoient séduit ?
Cette fierté si haute est enfin abaissée.
Je dois une victime à ma gloire offensée.
Rien ne vous peut sauver. Je veux bien toutefois
Vous offrir un pardon refusé tant de fois.

(*En lui montrant Axiane.*)

Cette Reine, elle seule à mes bontés rebelle,
Aux dépens de vos jours veut vous être fidelle ;
Et que, sans balancer, vous mourriez seulement
Pour porter au tombeau le nom de son amant.
N'achetez point si cher une gloire inutile,
Vivez ; mais consentez au bonheur de Taxile.

PORUS.

Taxile ?

ALEXANDRE.

Oui.

PORUS.

Tu fais bien, et j'approuve tes soins.
Ce qu'il a fait pour toi ne mérite pas moins.
C'est lui qui m'a des mains arraché la victoire.
Il t'a donné sa sœur, il t'a vendu sa gloire,
Il t'a livré Porus. Que feras-tu jamais . . . .

Qui te puisse acquitter d'un seul de ses bienfaits ?
Mais j'ai su prévenir le soin qui te travaille:
Va le voir expirer sur le champ de bataille.

ALEXANDRE.

Quoi ! Taxile....

CLÉOFILE.

Qu'entends je ?

ÉPHESTION.

Oui, Seigneur, il est mort ;
Il s'est livré lui-même aux rigueurs de son sort.
Porus étoit vaincu ; mais, au lieu de se rendre,
Il sembloit attaquer, et non pas se défendre.
Ses soldats, à ses pieds étendus et mourans,
Le mettoient à l'abri de leurs corps expirans.
Là, comme dans un fort, son audace enfermée
Se soutenoit encor contre toute une armée;
Et d'un bras, qui portoit la terreur et la mort,
Aux plus hardis guerriers en défendoit l'abord.
Je l'épargnois toujours. Sa vigueur affoiblie
Bientôt en mon pouvoir auroit laissé sa vie;
Quand, sur ce champ fatal Taxile descendu:
« Arrêtez, c'est à moi que ce captif est dû...
» C'en est fait, a-t-il dit, et ta perte est certaine:
» Porus, il faut périr, ou me céder la Reine. »
Porus, à cette voix, ranimant son courroux,
A relevé ce bras lassé de tant de coups;
Et cherchant son rival d'un œil fier et tranquille :
« N'entends-je pas, dit-il, l'infidèle Taxile ?
» Ce traître à sa patrie, à sa maîtresse, à moi ?
» Viens, lâche, poursuit-il, Axiane est à toi,

» Je veux bien te céder cette illustre conquête ;
» Mais il faut que ton bras l'emporte avec ma tête.
» Approche. » A ce discours, ces rivaux irrités
L'un sur l'autre, à la fois, se sont précipités.
Nous nous sommes en foule opposés à leur rage ;
Mais Porus parmi nous court et s'ouvre un passage,
Joint Taxile, le frappe, et lui perçant le cœur,
Content de sa victoire, il se rend au vainqueur.

CLÉOFILE, *à Alexandre.*

Seigneur, c'est donc à moi de répandre des larmes ?
C'est sur moi qu'est tombé tout le faix de vos armes.
Mon frere a vainement recherché votre appui ;
Et votre gloire, hélas ! n'est funeste qu'à lui.
Que lui sert au tombeau l'amitié d'Alexandre ?
Sans le venger, Seigneur, l'y verrez-vous descendre ?
Souffrirez-vous qu'après l'avoir percé de coups
On en triomphe aux yeux de sa sœur et de vous ?

AXIANE, *à Alexandre.*

Oui, Seigneur, écoutez les pleurs de Cléofile.
Je la plains ; elle a droit de regretter Taxile :
Tous ses efforts en vain l'ont voulu conserver ;
Elle en a fait un lâche, et ne l'a pu sauver.
Ce n'est point que Porus ait attaqué son frere :
Il s'est offert lui-même à sa juste colere.
Au milieu du combat que venoit-il chercher ?
Au courroux du vainqueur venoit-il l'arracher ?
Il venoit accabler, dans son malheur extrême,
Un Roi que respectoit la victoire elle-même.
Mais pourquoi vous ôter un prétexte si beau ?
Que voulez-vous de plus ? Taxile est au tombeau.

Immolez-lui, Seigneur, cette grande victime.
Vengez-vous; mais songez que j'ai part à son crime.

(A Porus.)

Oui, oui, Porus, mon cœur n'aime point à demi;
Alexandre le sait, Taxile en a gémi.
Vous seul, vous l'ignoriez; mais ma joie est extrême,
De pouvoir, en mourant, vous le dire à vous-même.

PORUS.

Alexandre, il est tems que tu sois satisfait.
Tout vaincu que j'étois, tu vois ce que j'ai fait.
Crains Porus; crains encor cette main désarmée,
Qui venge sa défaite au milieu d'une armée.
Mon nom peut soulever de nouveaux ennemis,
Et réveiller cent Rois dans leurs fers endormis.
Étouffe dans mon sang ces semences de guerre;
Va vaincre en sûreté le reste de la terre.
Aussi-bien n'attends pas qu'un cœur comme le mien
Reconnoisse un vainqueur, et te demande rien.
Parle, et, sans espérer que je blesse ma gloire,
Voyons comme tu sais user de la victoire.

ALEXANDRE.

Votre fierté, Porus, ne se peut abaisser:
Jusqu'au dernier soupir vous m'osez menacer.
En effet, ma victoire en doit être alarmée;
Votre nom peut encor plus que toute une armée.
Je m'en dois garantir. Parlez donc, dites-moi
Comment prétendez-vous que je vous traite?

PORUS.

En Roi.

ALEXANDRE.

Eh ! bien, c'est donc en Roi qu'il faut que je vous traite :
Je ne laisserai point ma victoire imparfaite.
Vous l'avez souhaité vous ne vous plaindrez pas.
Régnez toujours, Porus ; je vous rends vos États :
Avec mon amitié, recevez Axiane.
A des liens si doux tous deux je vous condamne.
Vivez, régnez tous deux ; et seuls de tant de Rois,
Jusques aux bords du Gange allez donner vos loix.

(*A Cléofile.*)

Ce traitement, Madame, a droit de vous surprendre ;
Mais, enfin, c'est ainsi que se venge Alexandre.
Je vous aime, et mon cœur, touché de vos soupirs,
Voudroit par mille morts venger vos déplaisirs ;
Mais vous-même pourriez prendre pour une offense
La mort d'un ennemi qui n'est plus en défense :
Il en triompheroit, et, bravant ma rigueur,
Porus dans le tombeau descendroit en vainqueur.
Souffrez que jusqu'au bout, achevant ma carriere,
J'apporte à vos beaux yeux ma vertu toute entiere.
Laissez régner Porus couronné par mes mains,
Et commandez vous-même au reste des humains.
Prenez les sentimens que ce rang vous inspire ;
Faites, dans sa naissance, admirer votre Empire ;
Et, regardant l'éclat qui se répand sur vous,
De la sœur de Taxile oubliez le courroux.

AXIANE, *à Cléofile.*

Oui, Madame, régnez, et souffrez que moi-même
J'admire le grand cœur d'un Héros qui vous aime.

Aimez, et possédez l'avantage charmant
De voir toute la terre adorer votre amant.

PORUS, *à Alexandre.*

Seigneur, jusqu'à ce jour, l'univers en alarmes
Me forçoit d'admirer le bonheur de vos armes.
Mais rien ne me forçoit, en ce commun effroi,
De reconnoître en vous plus de vertu qu'en moi.
Je me rends, je vous cede une pleine victoire.
Vos vertus, je l'avoue, égalent votre gloire.
Allez, Seigneur, rangez l'univers sous vos loix:
Il me verra moi-même appuyer vos exploits.
Je vous suis; et je crois devoir tout entreprendre,
Pour lui donner un maître aussi grand qu'Alexandre.

CLÉOFILE, *à Alexandre.*

Seigneur, que vous peut dire un cœur triste, abattu:
Je ne murmure point contre votre vertu.
Vous rendez à Porus la vie et la couronne.
Je veux croire qu'ainsi votre gloire l'ordonne;
Mais ne me pressez point: en l'état où je suis
Je ne puis que me taire et pleurer mes ennuis.

ALEXANDRE.

Oui, Madame, pleurons un ami si fidele:
Faisons, en soupirant, éclater notre zele;
Et qu'un tombeau superbe instruise l'avenir
Et de votre douleur et de mon souvenir.

FIN.

ANDROMAQUE,

TRAGÉDIE

Jean Baptiste

DE RACINE.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXVI.

C. H.

A MADAME.

MADAME,

Ce n'est pas sans sujet que je mets votre illustre nom à la tête de cet Ouvrage ; et de quel autre nom pourrois-je éblouir les yeux de mes Lecteurs que de celui dont mes Spectateurs ont été si heureusement éblouis ? On savoit que VOTRE ALTESSE ROYALE *avoit daigné prendre soin de la conduite de ma Tragédie ; on savoit que vous m'aviez prêté quelques-unes de vos lumieres, pour y ajouter de nouveaux ornemens, on savoit enfin que*

vous l'aviez honorée de quelques larmes, dès la premiere lecture que je vous en fis. Pardonnez-moi, MADAME, si j'ose me vanter de cet heureux commencement de sa destinée. Il me console bien glorieusement de la dureté de ceux qui ne voudroient pas s'en laisser toucher. Je leur permets de condamner l'Andromaque tant qu'ils voudront, pourvu qu'il me soit permis d'appeller de toutes les subtilités de leur esprit au cœur de VOTRE ALTESSE ROYALE.

Mais, MADAME, ce n'est pas seulement du cœur que vous jugez de la bonté d'un Ouvrage, c'est avec une intelligence qu'aucune fausse lueur ne sauroit tromper. Pouvons-nous mettre sur la scene une histoire que vous ne possédiez aussi-bien que nous? pouvons-nous faire jouer une intrigue dont vous ne pénétriez tous les ressorts? et pouvons-nous concevoir des sentimens si nobles et si délicats qui ne soient infiniment au-dessous de la noblesse et de la délicatesse de vos pensées?

On sait, MADAME, et VOTRE ALTESSE ROYALE *a beau s'en cacher, que, dans ce haut degré de gloire où la nature et la fortune ont pris plaisir de vous élever, vous ne dédaignez pas cette gloire obscure que les gens de Lettres s'étoient réservée; et il semble que vous ayiez voulu avoir autant d'avantage sur notre sexe par les connoissances et par la solidité de votre esprit que vous excellez dans le vôtre par toutes les graces qui vous environnent. La Cour vous regarde comme l'arbitre de tout ce qui se fait d'agréable; et nous, qui travaillons pour plaire au Public, nous n'avons plus que faire de demander aux Savans si nous travaillons selon les regles. La regle souveraine est de plaire à* VOTRE ALTESSE ROYALE.

Voilà, sans doute, la moindre de vos excellentes qualités. Mais, MADAME, c'est la seule dont j'ai pu parler avec quelque connoissance; les autres sont trop élevées au-dessus de moi. Je n'en puis parler sans

les rabaisser par la foiblesse de mes pensées ; et sans sortir de la profonde vénération avec laquelle je suis ,

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

Le très-humble , très-obéissant
et très-fidele Serviteur ,
RACINE.

PRÉFACE.

VIRGILE, au troisieme Livre de l'Énéïde.

C'est Énée qui parle.

LITTORAQUE Epiri legimus, portuque subimus
Chaonio, et celsam Buthroti ascendimus urbem....
Solemnes tum fortè dapes, et tristia dona...
Libabat cineri Andromache, manesque vocabat
Hectoreum ad tumulum, viridi quem cespite inanem,
Et geminas, causam lacrymis, sacraverat aras....
Dejecit vultum, et demissâ voce locuta est:
O felix una ante alias Priameïa virgo,
Hostilem ad tumulum, Trojæ sub mœnibus altis,
Jussa mori, quæ sortitus non pertulit ullos,
Nec victoris heri tetigit captiva cubile!
Nos, patriâ incensâ, diversa per æquora vectæ,
Stirpis Achileæ fastus, juvenemque superbum
Servitio enixæ tulimus, qui deinde secutus
Ledæam Hermionem, Lacedemoniosque hymenæos....
Ast illum, ereptæ magno inflammatus amore
Conjugis, et scelerum furiis agitatus Orestes,
Excipit incautum, patriasque obtruncat ad aras.

Voilà en peu de vers tout le sujet de cette Tragédie : voilà le lieu de la scene, l'action qui

s'y passe, les quatre principaux Acteurs, et même leurs caracteres, excepté celui d'Hermione, dont la jalousie et les emportemens sont assez marqués dans l'*Andromaque* d'Euripide.

C'est presque la seule chose que j'emprunte ici de cet Auteur; car, quoique ma Tragédie porte le même nom que la sienne, le sujet en est pourtant très-différent. Andromaque, dans Euripide, craint pour la vie de Molossus, qui est un fils qu'elle a eu de Pyrrhus, et qu'Hermione veut faire mourir avec sa mere; mais ici il ne s'agit point de Molossus: Andromaque ne connoît point d'autre mari qu'Hector, ni d'autre fils qu'Astyanax. J'ai cru en cela me conformer à l'idée que nous avons maintenant de cette Princesse. La plupart de ceux qui ont entendu parler d'Andromaque ne la connoissent gueres que pour la veuve d'Hector et pour la mere d'Astyanax. On ne croit point qu'elle doive aimer un autre mari, ni un autre fils; et je doute que les larmes d'Andromaque eussent fait sur l'esprit de mes spectateurs l'impression qu'elles y ont faite si elles avoient coulé pour un autre fils que celui qu'elle avoit d'Hector.

Il est vrai que j'ai été obligé de faire vivre Astyanax un peu plus qu'il n'a vécu ; mais j'écris dans un pays où cette liberté ne pouvoit pas être mal reçue, car, sans parler de Ronsard, qui a choisi ce même Astyanax pour le Héros de sa *Franciade*, qui ne sait que l'on fait descendre nos anciens Rois de ce fils d'Hector, et que nos vieilles chroniques sauvent la vie à ce jeune Prince, après la désolation de son pays, pour en faire le fondateur de notre Monarchie ?

Combien Euripide a-t-il été plus hardi dans sa Tragédie d'*Hélene ?* Il y choque ouvertement la créance commune de toute la Grece. Il suppose qu'Hélene n'a jamais mis les pieds dans Troie, et qu'après l'embrâsement de cette ville Ménélas trouve sa femme en Egypte, dont elle n'étoit point partie ; tout cela fondé sur une opinion qui n'étoit reçue que parmi les Egyptiens ; comme on le peut voir dans Hérodote.

Je ne crois pas que j'eusse besoin de cet exemple d'Euripide pour justifier le peu de liberté que j'ai prise ; car il y a bien de la différence entre détruire le principal fondement d'une Fable et en altérer quelques incidens, qui changent

presque de face dans toutes les mains qui les traitent. Ainsi, Achille, selon la plupart des Poëtes, ne peut être blessé qu'au talon, quoiqu'Homere le fasse blesser au bras, et ne le croie pas invulnérable en aucune partie de son corps. Ainsi Sophocle fait mourir Jocaste aussi-tôt après la reconnoissance d'Œdipe, tout au contraire d'Euripide qui la fait vivre jusqu'au combat et à la mort de ses deux fils; et c'est à propos de quelque contrariété de cette nature qu'un ancien Commentateur de Sophocle (*) remarque fort bien : « Qu'il ne faut » point s'amuser à chicaner les Poëtes pour quel» ques changemens qu'ils ont pu faire dans la » Fable; mais qu'il faut s'attacher à considérer » l'excellent usage qu'ils ont fait de ces change» mens, et la maniere ingénieuse dont ils ont su » accommoder la Fable à leur sujet. »

(*) *Sophoclis Electra.*

SUJET D'ANDROMAQUE.

PYRRHUS, fils d'Achille, après la prise de Troie, étant allé en Epire se fonder un Royaume, a emmené Andromaque, veuve d'Hector, laquelle avec son fils Astyanax, lui est échue en partage dans le butin fait sur les Troyens. Il est devenu amoureux d'elle, et veut la contraindre à l'épouser, quoiqu'il ait d'autres engagemens avec Hermione, fille d'Hélene. Andromaque ne peut se résoudre à violer la fidélité qu'elle a vouée aux cendres d'Hector; mais les Grecs, ayant appris que son fils est échappé à la destruction de la famille de Priam, et que cet enfant est à la Cour de Pyrrhus, envoient Oreste, fils d'Agamemnon, avec son ami Pylade, réclamer Astyanax, afin de le réunir à sa malheureuse famille. Andromaque, tremblant pour son fils, implore la protection de Pyrrhus, qui consent à le

défendre, si elle consent à donner la main au défenseur. Après les plus rudes combats, elle se voit forcée à acheter à ce prix les jours d'Astyanax, bien déterminée à trancher les siens, dès que, par ce fatal hyménée, elle se sera assurée d'avoir conservé son fils. Cependant Hermione, qui aime Pyrrhus, ne peut, sans la plus cruelle jalousie, le voir épouser Andromaque, et elle exige d'Oreste, dont elle est aimée depuis long-tems, de sacrifier Pyrrhus à sa vengeance, avant qu'il ait pu serrer ses nouveaux nœuds, promettant de se donner enfin à Oreste pour s'acquitter de ce service. Oreste, aveuglé par son amour et par l'espérance de posséder Hermione, se met, avec Pylade, à la tête des Grecs qui les ont accompagnés à cette ambassade, et pénetre dans le Temple où se célebre l'odieux hymen du meurtrier de Priam et de la déplorable veuve du plus grand des fils de ce malheureux Roi de Troie. Les Grecs fondent sur Pyrrhus et l'immolent aux pieds de l'autel. Andromaque, devenue une seconde fois veuve, rend les derniers devoirs à son nouvel époux, et s'efforce à venger sa mort et à empêcher celle d'Astyanax,

d'Astyanax, en poursuivant les Grecs; mais Hermione apprenant de la bouche même d'Oreste le succès de l'attentat qu'elle lui a ordonné, et voyant qu'elle n'a plus d'espoir d'être jamais à Pyrrhus, désavoue tout ce qu'a fait Oreste, l'accable de reproches et se tue sur le corps de Pyrrhus. Oreste, dont un tel prix de sa coupable obéissance trouble l'esprit et les sens, devient furieux et tombe dans les bras de Pylade, qui l'emmene, prend soin de ses jours, et tâche de le rappeller à la raison en même-tems qu'à la vie.

JUGEMENS ET ANECDOTES
SUR
ANDROMAQUE.

LE commentateur Brossette dit, dans ses *Notes sur l'Epître de Boileau à Racine*, qu'en voyant *Andromaque* « on jugea que son Auteur, qui étoit encore fort jeune, puisqu'il n'avoit que vingt-sept ans, égaleroit un jour, et peut-être surpasseroit le grand Corneille. Néanmoins l'*Andromaque* trouva des censeurs. On condamna sur-tout le caractere de Pyrrhus, qu'on trouvoit trop violent, trop emporté, trop farouche. Ce fut le jugement qu'en porterent quelques personnes judicieuses, particuliérement le grand Prince de Condé. »

« On fit alors une critique de l'*Andromaque*, en forme de Comédie, intitulée *La Folle querelle*, ou *La Critique d'Andromaque*, par le sieur



de Subligny, dans laquelle on accusoit encore Pyrrhus de brutalité, et même d'être un malhonnête homme, parce qu'il manquoit de parole à Hermione, » ajoute Brossette.

Cette Piece, en trois actes, en prose, fut représentée au Théatre du Palais-Royal, le 18 Mai 1668, et eut beaucoup de succès. Quoique l'Auteur s'en fût fait connoître d'abord, plusieurs personnes l'attribuerent à Moliere. Racine fut de ce nombre; ce qui alimenta encore la mésintelligence qui régnoit entre lui et Moliére, depuis les premieres représentations de la Tragédie d'*Alexandre*.

Subligny fit imprimer sa Piece, qu'il dédia à la Maréchale de l'Hôpital, avec une longue Préface, dans laquelle il combat l'opinion que l'on a qu'il n'étoit pour cette Piece que le prête-nom de Moliere. Au reste, on la regarde comme la premiere Critique dialoguée, et la premiere Parodie qui aient été faites des Ouvrages Dramatiques.

« L'*Andromaque* de Racine est la premiere Tragédie sur laquelle on ait fait une Comédie critique, et même une espece de Parodie, re-

marquent les freres Parfaict. Voilà deux nouveaux genres en un que présente la *Folle querelle*. C'est une obligation que les Auteurs qui ont travaillé depuis dans le même goût ne croient pas avoir à Subligny ; et il est à présumer qu'ils ont lieu de penser ainsi, car cette Comédie est assez ignorée. Le sujet en est petit et foiblement imaginé. »

« Hortense, prête à épouser Éraste, qu'elle n'aime point, mais que sa mere l'oblige d'accepter, se brouille avec lui, sous prétexte qu'il est le partisan déclaré de la Tragédie d'*Andromaque*, qu'elle trouve pleine de défauts, tant dans la conduite que dans la versification. »

« Voilà ce qui donne lieu au titre de la Piece, et à la Critique qui y est répandue. Subligny rapporte beaucoup de vers d'*Andromaque*, qu'il critique quelquefois assez bien, mais plus souvent mal-à-propos. Cependant Racine profita de quelques-unes de ces corrections ; mais il eut bien tort d'attribuer cette Piece à Moliere, car rien ne ressemble moins au style et au talent de cet inimitable Auteur. »

Dans la premiere édition que Racine donna

d'*Andromaque*, cette même année 1668, il mit cette Préface qui ne se trouve pas dans les éditions suivantes, et qui répond aux Critiques du personnage de Pyrrhus.

« Mes personnages sont si fameux dans l'antiquité, que, pour peu qu'on la connoisse, on verra fort bien que je les ai rendus tels que les anciens Poëtes nous les ont donnés : aussi n'ai-je pas pensé qu'il me fût permis de rien changer à leurs mœurs. Toute la liberté que j'ai prise, ça été d'adoucir un peu la férocité de Pyrrhus, que Séneque, dans *La Troade*, et Virgile, dans le second Livre de l'*Enéïde*, ont poussée beaucoup plus loin que je n'ai cru le devoir faire : encore s'est-il trouvé des gens qui se sont plaints qu'il s'emportât contre Andromaque, et qu'il voulût épouser une captive à quelque prix que ce fût ; et j'avoue qu'il n'est pas assez résigné à la volonté de sa maîtresse, et que Céladon a mieux connu que lui le parfait amour. Mais que faire ? Pyrrhus n'avoit pas lu nos Romans : il étoit violent de son naturel ; et tous les Héros ne sont pas faits pour être des Céladons. »

« Quoi qu'il en soit, le Public m'a été trop

favorable pour m'embarrasser du chagrin particulier de deux ou trois personnes qui voudroient qu'on réformât tous les Héros de l'antiquité pour en faire des Héros parfaits. Je trouve leur intention fort bonne de vouloir qu'on ne mette sur la scene que des hommes impécables ; mais je les prie de se souvenir que ce n'est point à moi à changer les regles du Théatre. Horace nous recommande de peindre Achille farouche, inexorable, violent, tel qu'il étoit, et tel qu'on dépeint son fils. Aristote, bien éloigné de nous demander des Héros parfaits, veut, au contraire, que les personnages tragiques, c'est-à-dire, ceux dont le malheur fait la catastrophe de la Tragédie, ne soient ni tout-à-fait bons, ni tout-à-fait méchans. Il ne veut pas qu'ils soient extrêmement bons, parce que la punition d'un homme de bien exciteroit plus l'indignation que la pitié du spectateur ; ni qu'ils soient méchans avec excès, parce qu'on n'a point pitié d'un scélérat. Il faut donc qu'ils aient une bonté médiocre, c'est-à-dire, une vertu capable de foiblesse, et qu'ils tombent dans le malheur par quelque faute qui les fasse plaindre, sans les faire détester. »

« Lorsque l'*Andromaque* fut jouée, les plus grands Seigneurs de la Cour en disoient hautement leur sentiment, selon l'étendue, ou selon les bornes de leur goût et de leurs lumieres. Il revint à Racine que sa Piece avoit été frondée par deux de ces Seigneurs, à propos de quoi il fit l'épigramme suivante, qu'il s'adressoit à lui-même :

« La vraisemblance est choquée en ta Piece,
» Si l'on en croit et d'Olonne et Créqui.
» Créqui dit que Pyrrhus aime trop sa maîtresse,
» D'Olonne qu'Andromaque aime trop son mari. »

« Pour sentir toute la finesse de cette épigramme, il faut savoir que le Maréchal de Créqui n'avoit pas la réputation d'aimer trop les femmes ; et quant à M. d'Olonne, il n'avoit pas lieu de se plaindre d'être trop aimé de la sienne. » *Bolæana*.

On sait qu'en 1673, six ans après la premiere représentation d'*Andromaque*, Racine changea le dénouement de cette Tragédie. A la troisieme scene du cinquieme acte, Oreste, après avoir immolé Pyrrhus, s'emparoit d'Andromaque, et l'amenoit, chargée de chaînes, à Hermione,

qui la délivroit, et se réunissoit à elle pour rendre les derniers honneurs à Pyrrhus et le venger. Par ce changement, Racine a soulagé le spectateur, en cessant d'offrir à ses yeux la veuve d'Hector, la mere d'Astyanax, le modele des épouses et des meres, traînée en esclave aux pieds de sa rivale et de son ennemie.

« Y eut-il jamais un sujet mieux choisi, mieux traité et aussi généralement applaudi que celui-ci, observe l'Auteur du *Dictionnaire Dramatique*. Cependant quelle Piece a jamais été attaquée, critiquée, déchirée avec plus d'archarnement et de fureur? Malgré l'envie, la malignité et la cabale, *Andromaque* a prévalu. Elle arrachoit les larmes à ceux mêmes qui faisoient le plus d'efforts pour les retenir; et, au milieu de ces pleurs, les critiques plaisantes qui parurent contre cette Tragédie, faisoient rire, malgré eux, les plus sérieux et les plus zélés défenseurs de Racine et d'*Andromaque*. Avec quel art le Poëte fait desirer de revoir et d'entendre une Princesse toujours sensible à ses malheurs, une veuve toujours en pleurs, une mere toujours occupée de son fils, toujours en proie à sa douleur? On s'atten-

drit, on pleure avec elle ; on partage ses alarmes, on s'intéresse à son sort, on voudroit sauver, à la fois, Andromaque et son fils. »

« Lorsqu'*Andromaque* fut jouée, disent les Auteurs des *Annales Poétiques*, *Andromaque* que l'on peut regarder comme la premiere Tragédie où le talent Poétique de l'Auteur parut dans tout son éclat, on n'avoit aucun modele dans notre langue de ces délicatesses de bienséance, de ces tours heureux, de ce charme et de cette perfection qui caractérise encore, après plus d'un siecle, le style de Racine. Il paroît même que ce ne furent point ces qualités qui frapperent le plus dans la nouveauté. Peut-être le goût du siecle n'étoit-il pas encore assez formé pour les apprécier. On avoit la fureur de comparer tout aux Ouvrages de Corneille. *Andromaque* réussit comme une Piece dont le mérite pouvoit balancer celui du *Cid*, selon Perrault, dans ses *Hommes illustres*. *Elle a bien l'air des belles choses*, écrivoit Saint-Évremont à M. de Lionne ; *il ne s'en faut presque rien qu'il n'y ait du grand*. Il s'agissoit bien de grandeur ! c'étoit du naturel et de la vérité des sentimens dont il falloit parler. Il

falloit louer avec franchise et enthousiasme la douleur si vraie, si noble, si décente de la veuve d'Hector; les fureurs sublimes de l'amour dans le rôle d'Hermione; la maniere dont les diverses passions des personnages sont mises en opposition, et les situations intéressantes qui en résultent. L'effet en fut vivement senti; et ce fut alors que Racine prit véritablement sa place parmi les premiers Écrivains de la Nation. »

Les Lettres en vers de Robinet nous apprennent que le rôle d'*Andromaque* fut joué, dans la nouveauté, par Mademoiselle du Parc; celui de Pyrrhus par Floridor; celui d'Oreste par Montfleury, qui fit de si grands efforts dans la scene des fureurs, la derniere du cinquieme acte, qu'il tomba malade et en mourut : ce qui fit dire à l'Auteur du *Parnasse Réformé* « que dorénavant il n'y auroit plus de Poëte qui ne voulût avoir l'honneur de faire crever un Comédien. » Le rôle d'Hermione fut joué d'abord par Mademoiselle des Œillets, et ensuite par Madame Champmêlé. Nous avons dit, dans la Vie du mari de cette derniere, (sixieme volume des Comédies du Théatre François) avec quel

succès elle remplissoit ce rôle. Nous ajouterons d'après les *Anecdotes Dramatiques* de l'Abbé de la Porte, que « Madame Champmêlé ne rendit que très-foiblement les deux premiers actes; mais qu'elle se releva avec tant de force dans les trois derniers, qu'elle y répandit tant de chaleur et de ce véritable enthousiasme que donnent les passions, qu'elle fut applaudie avec fureur, et que Mademoiselle des Œillets, qui avoit si bien réussi dans ce rôle, étant témoin du succès de Madame Champmêlé, s'écria : *Il n'y a plus de des Œillets.* Madame Champmêlé ne parvint point cependant à l'égaler tout-à-fait, continue l'Abbé de la Porte ; ce qui fit dire à Louis XIV *qu'il auroit fallu que la des Œillets jouât dans cette Piece les deux premiers actes, et la Champmêlé les trois autres*; voulant faire sentir que celle-ci avoit plus de feu pour rendre les emportemens du personnage dans les derniers actes, et l'autre plus de délicatesse et de finesse, convenables aux premiers. »

L'Abbé de la Porte veut aussi nous faire croire, malgré l'opinion de Robinet, que ce fut le célebre Baron qui joua le premier le rôle de Pyr-

rhus, et que Racine lui dit aux répétitions d'*Andromaque : Pour vous, je n'ai point d'instruction à vous donner ; votre cœur vous en dira plus que mes leçons n'en pourroient faire entendre.* Cette favorable prévention de Racine pour le talent du Roscius François, a été depuis bien honorablement exprimée dans ces quatre vers du grand Rousseau, placés au bas du portrait de Baron :

« Du vrai, du pathétique il a fixé le ton.
» De son art enchanteur l'illusion divine
» Prêtoit un nouveau lustre aux beautés de Racine,
» Un voile aux défauts de Pradon. »

« Dans ce vers de Pyrrhus à Andromaque, en lui parlant de son fils, à la fin du premier acte,

» Madame, en l'embrassant, songez à le sauver,

Baron employoit, au lieu de la menace, l'expression pathétique de l'intérêt et de la pitié. Il sembloit même, par le geste touchant avec lequel il accompagnoit ces mots, *en l'embrassant*, tenir Astyanax entre ses mains, et le présenter à sa mere. » *Anecdotes Dramatiques.*

« Le Tragique le plus élevé est quelquefois très-

très-bien rendu par le ton le plus simple et le plus naïf. Quinault du Fresne en a donné un exemple, hasardeux pour quiconque voudroit l'imiter, sans avoir à la fois tous les dons naturels de ce grand Acteur. Du Fresne représentant Pyrrhus, et (à la scène cinquieme du second acte) rapportant les paroles d'Andromaque à son fils, imitoit la voix flutée d'une femme, en prononçant ces mots :

« . . . .
» C'est Hector, disoit-elle, en l'embrassant toujours ;
» Voilà ses yeux, sa bouche, et déja son audace :
» C'est lui-même, c'est toi, cher époux que j'embrasse !.... »

Et reprenant ensuite la voix la plus mâle, il continuoit avec fierté :

« Eh ! quelle est sa pensée ? attend-elle en ce jour
» Que je lui laisse un fils pour nourrir son amour ! »

Ce contraste hardi, mais naturel et soutenu par le talent de l'Acteur, produisoit le plus grand effet. » *Ibidem.*

« Une débutante au Théâtre François, dont les talens étoient médiocres et la figure dé-

sagréable, remplissoit un jour le rôle d'Andromaque, et le remplissoit mal. Sa physionomie ne portoit point les spectateurs à l'indulgence. Un d'eux murmuroit tout bas d'entendre estropier les vers du tendre Racine, dont il étoit l'admirateur zélé. Cependant, quelqu'envie qu'il eût d'éclater, il se contraignoit; mais ce ne fut pas pour long-tems, car à la quatrieme scene du premier acte, où Andromaque dit à Pyrrhus :

« Seigneur, que faites-vous ? et que dira la Grece ? »

cet homme ne pouvant plus se contenir, enfonça son chapeau, se haussa sur ses pieds, et lui répondit vivement et intelligiblement, sur une rime très-riche,

« Que vous êtes, Madame, une laide B . . . »

Il sortit aussi-tôt, laissa le Parterre applaudir à ce vers impromptu, et l'Actrice fort embarrassée de sa figure. » *Ibidem.*

« Un grave Magistrat, qui n'avoit jamais été à la Comédie s'y laissa entraîner par l'assurance qu'on lui donna qu'il seroit très-content de la Tragédie d'*Andromaque*. Il fut fort attentif au

spectacle, qui finit par *Les Plaideurs.* En sortant il rencontra l'Auteur; et croyant lui devoir un compliment, il lui dit : *Je suis très satisfait, Monsieur, de votre Andromaque ; c'est une jolie Piece : je suis seulement étonné qu'elle finisse si gaiement. J'avois d'abord eu quelqu'envie de pleurer ; mais la vue des petits chiens m'a fait rire.* » *Ibidem.*

Une note manuscrite, donnée par Riccoboni pere aux freres Parfaict, qui l'ont insérée dans leur *Dictionnaire des Théatres de Paris*, porte que « l'*Andromaque* de Racine fut traduite en vers Italiens, non rimés, par des Seigneurs de la ville de Modene, qui la représenterent dans le tems que les troupes du Roi de France étoient en ce pays, vers 1700. Ce qu'il y a de particulier à la traduction de cette Piece, c'est que chaque Acteur traduisit son rôle, et la scene entiere où il se trouvoit avec Andromaque, ou Hermione. Le Baron de Rangoni, Envoyé du Duc de Modene en France, étoit un des Acteurs de cette Piece, et jouoit le rôle d'Oreste. »

Le *Mercure de France*, Mars 1725, parle ainsi de la représentation de cette Traduction d'*Andromaque* au Théatre Italien.

« Le 15 Mars 1725, les Comédiens Italiens donnerent la premiere représentation d'*Andromaque*; c'est une Traduction, très-littérale, en vers non rimés, de la Tragédie de Racine. Les principaux rôles d'Andromaque, d'Hermione, de Pyrrhus, d'Oreste et de Pylade, étoient remplis par les Demoiselles Silvia et Flaminia, et par Mario, Lélio et Dominique. La Piece fut fort bien représentée, et cette nouveauté singuliere a été goûtée de plusieurs personnes qui entendent parfaitement la Poésie Italienne, et qui sont à portée d'en sentir les beautés. »

Cette Piece a été imprimée la même année, sous le titre de l'*Andromaca Tragedia del Sig. Racine, transportata dal Franceso in versi Italiani*, et dédiée à Mylord Péterborough, *in*-8°. Paris, de Lormel.

On apprend dans l'Épître dédicatoire, que « plusieurs Académiciens d'Italie ont concouru à faire cette Traduction », que le Censeur, M. Fraguier, dit, dans son approbation, « avoir trouvée digne de l'original. »

« Dès 1675, dit l'Abbé du Bos, dans ses *Réflexions sur la Poésie et sur la Peinture*, les

Anglois avoient une Traduction en prose de l'*Andromaque* de Racine, retouchée et mise au Théatre par M, Crown. En 1712, M. Philips fit représenter et puis représenter une nouvelle Traduction en vers de cette Tragédie, à laquelle il ajouta, à la fin du cinquieme acte, trois scenes qui sont propres à faire connoître le goût de sa Nation. Dans la premiere de ces scenes ajoutées, Phénix paroît avec une nombreuse suite, à laquelle il ordonne de poursuivre Oreste. Dans la seconde, Andromaque rentre sur le Théatre, non pas comme Racine l'y fait revenir dans la premiere édition de sa Tragédie, c'est-à-dire, comme captive d'Oreste qui va l'emmener à Sparte; mais elle revient pour promettre au corps de Pyrrhus, qu'on a apporté sur le Théatre, tous les soins d'une femme tendre et affligée de la mort de son mari. Dans la troisieme de ces scenes, Andromaque, qui entend un bruit de guerre qui annonce la proclamation de son fils Astyanax, se livre aux sentimens convenables à son caractere. »

En 1584, Roland Brisset, sieur du Sauvage, Gentilhomme Tourangeau, et Avocat au Par-

lement de Paris, avoit traduit l'*Andromaque* d'Euripide, sous le titre d'*Andromaché*; mais qui ne fut ni représentée, ni imprimée.

On attribue aussi une autre Traduction de la même Tragédie d'Euripide à Sallebray, faite vers 1640.

On ne trouve qu'un extrait de l'*Andromaque* d'Euripide dans le *Théatre des Grecs*, publié par le Pere Brumoy, en 1730; mais on trouve la Piece entiere dans la *Traduction des Tragédies d'Euripide*, publiée par M. Prévôt, à Paris, chez Pissot, en 1782, et dans la nouvelle édition du *Théatre des Grecs du Pere Brumoy*, par une Société de Gens-de-Lettres, à Paris, chez Cussac, 1786.

ANDROMAQUE,

TRAGÉDIE

DE RACINE,

Représentée au Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, le 10 Novembre 1667.

A

PERSONNAGES.

ANDROMAQUE, veuve d'Hector et captive de Pyrrhus.

PYRRHUS, fils d'Achille, Roi d'Épire.

ORESTE, fils d'Agamemnon.

HERMIONE, fille d'Hélene, et accordée avec Pyrrhus.

PYLADE, ami d'Oreste.

CLÉONE, Confidente d'Hermione.

CÉPHISE, Confidente d'Andromaque.

PHŒNIX, Gouverneur d'Achille, et ensuite de Pyrrhus.

Suite d'Oreste.

La Scene est à Buthrote, ville d'Epire, dans une Salle du Palais de Pyrrhus.

ANDROMAQUE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

Oui, puisque je retrouve un ami si fidele,
Ma fortune va prendre une face nouvelle ;
Et déja son courroux semble s'être adouci
Depuis qu'elle a pris soin de nous rejoindre ici.
Qui l'eût dit qu'un rivage à mes vœux si funeste
Présenteroit d'abord Pylade aux yeux d'Oreste ?
Qu'après plus de six mois que je t'avois perdu
A la Cour de Pyrrhus tu me serois rendu ?

PYLADE.

J'en rends graces au Ciel, qui, m'arrêtant sans cesse,
Sembloit m'avoir fermé le chemin de la Grece.
Depuis le jour fatal que la fureur des eaux,
Presqu'aux yeux de l'Épire, écarta nos vaisseaux
Combien dans cet exil ai-je souffert d'alarmes ?

Combien à vos malheurs ai-je donné de larmes?
Craignant toujours pour vous quelque nouveau danger
Que ma triste amitié ne pouvoit partager;
Sur-tout je redoutois cette mélancolie
Où j'ai vu si long-tems votre ame ensévelie.
Je craignois que le Ciel, par un cruel secours,
Ne vous offrît la mort que vous cherchiez toujours;
Mais je vous vois, Seigneur, et, si j'ose le dire,
Un destin plus heureux vous conduit en Épire.
Le pompeux appareil qui suit ici vos pas
N'est point d'un malheureux qui cherche le trépas.

ORESTE.

Hélas! qui peut savoir le destin qui m'amene!
L'amour me fait ici chercher une inhumaine;
Mais qui sait ce qu'il doit ordonner de mon sort,
Et si je viens chercher ou la vie, ou la mort?

PYLADE.

Quoi! votre ame à l'amour en esclave asservie
Se repose sur lui du soin de votre vie?
Par quel charme, oubliant tant de tourmens soufferts,
Pouvez-vous consentir à rentrer dans ses fers?
Pensez-vous qu'Hermione à Sparte inéxorable
Vous prépare en Épire un sort plus favorable?
Honteux d'avoir poussé tant de vœux superflus,
Vous l'abhorriez; enfin vous ne m'en parliez plus.
Vous me trompiez, Seigneur?

ORESTE.

Je me trompois moi-même.
Ami, n'accable point un malheureux qui t'aime.
T'ai-je jamais caché mon cœur et mes desirs?

Tu vis naître ma flamme et mes premiers soupirs.
Enfin quand Ménélas disposa de sa fille
En faveur de Pyrrhus, vengeur de sa famille,
Tu vis mon désespoir; et tu m'as vu depuis
Traîner de mers en mers ma chaîne et mes ennuis.
Je te vis à regret, en cet état funeste,
Prêt à suivre par-tout le déplorable Oreste;
Toujours de ma fureur interrompre le cours,
Et de moi-même, enfin, me sauver tous les jours.
Mais quand je me souvins que, parmi tant d'alarmes,
Hermione à Pyrrhus prodiguoit tous ses charmes
Tu sais de quel courroux mon cœur alors épris
Voulut, en l'oubliant, punir tous ses mépris.
Je fis croire, et je crus ma victoire certaine.
Je pris tous mes transports pour des transports de haine;
Détestant ses rigueurs, rabaissant ses attraits,
Je défiois ses yeux de me troubler jamais:
Voilà comme je crus étouffer ma tendresse.
En ce calme trompeur j'arrivai dans la Grece;
Et je trouvai d'abord ses Princes rassemblés,
Qu'un péril assez grand sembloit avoir troublés.
J'y courus: je pensai que la guerre et la gloire
De soins plus importans rempliroient ma mémoire,
Que mes sens reprenant leur premiere vigueur
L'amour acheveroit de sortir de mon cœur.
Mais admire avec moi le sort dont la poursuite
Me fait courir alors au piége que j'évite.
J'entends de tous côtés qu'on menace Pyrrhus;
Toute la Grece éclate en murmures confus:
On se plaint qu'oubliant son sang et sa promesse

Il éleve en sa Cour l'ennemi de la Grece,
Astyanax, d'Hector jeune et malheureux fils,
Reste de tant de Rois sous Troye ensévelis.
J'apprends que, pour ravir son enfance au supplice,
Andromaque trompa l'ingénieux Ulysse,
Tandis qu'un autre enfant, arraché de ses bras,
Sous le nom de son fils, fut conduit au trépas.
On dit que, peu sensible aux charmes d'Hermione,
Mon rival porte ailleurs son cœur et sa couronne.
Ménélas, sans le croire, en paroît affligé,
Et se plaint d'un hymen si long-tems négligé.
Parmi les déplaisirs où son ame se noie
Il s'éleve en la mienne une secrete joie.
Je triomphe, et pourtant je me flatte d'abord
Que la seule vengeance excite ce transport.
Mais l'ingrate en mon cœur reprit bientôt sa place;
De mes feux mal éteints je reconnus la trace :
Je sentis que ma haine alloit finir son cours,
Ou plutôt je sentis que je l'aimois toujours.
Ainsi de tous les Grecs je brigue le suffrage :
On m'envoie à Pyrrhus; j'entreprends ce voyage,
Je viens voir si l'on peut arracher de ses bras
Cet enfant, dont la vie alarme tant d'Etats :
Heureux si je pouvois dans l'ardeur qui me presse,
Au lieu d'Astyanax, lui ravir ma Princesse!
Car, enfin, n'attends pas que mes feux redoublés
Des périls les plus grands puissent être troublés.
Puisqu'après tant d'efforts ma résistance est vaine,
Je me livre en aveugle au transport qui m'entraîne.
J'aime, je viens chercher Hermione en ces lieux,

La fléchir, l'enlever, ou mourir à ses yeux.
Toi qui connois Pyrrhus, que penses-tu qu'il fasse ?
Dans sa Cour, dans son cœur, dis-moi ce qui se passe.
Mon Hermione encor le tient-elle asservi ?
Me rendra-t-il, Pylade, un bien qu'il m'a ravi ?

PYLADE.

Je vous abuserois si j'osois vous promettre
Qu'entre vos mains, Seigneur, il voulût la remettre.
Non que de sa conquête il paroisse flatté ;
Pour la veuve d'Hector ses feux ont éclaté :
Il l'aime ; mais enfin, cette veuve inhumaine
N'a payé jusqu'ici son amour que de haine,
Et chaque jour encore on lui voit tout tenter
Pour fléchir sa captive, ou pour l'épouvanter.
De son fils qu'il lui cache il menace la tête,
Et fait couler des pleurs qu'aussi-tôt il arrête.
Hermione elle-même a vu, plus de cent fois,
Cet amant irrité revenir sous ses loix ;
Et, de ses vœux troublés lui rappportant l'hommage,
Soupirer à ses pieds, moins d'amour que de rage.
Ainsi n'attendez pas que l'on puisse aujourd'hui
Vous répondre d'un cœur si peu maître de lui.
Il peut, Seigneur, il peut, dans ce désordre extrême,
Épouser ce qu'il hait, et perdre ce qu'il aime.

ORESTE.

Mais dis-moi de quel œil Hermione peut voir
Son hymen différé, ses charmes sans pouvoir ?

PYLADE.

Hermione, Seigneur, au moins en apparence,
Semble de son amant dédaigner l'inconstance,

Et croit que, trop heureux de fléchir sa rigueur,
Il la viendra presser de reprendre son cœur.
Mais je l'ai vue enfin me confier ses larmes :
Elle pleure en secret le mépris de ses charmes.
Toujours prête à partir, et demeurant toujours,
Quelquefois elle appelle Oreste à son secours.

ORESTE.

Ah ! si je le croyois, j'irois bientôt, Pylade,
Me jeter....

PYLADE.

Achevez, Seigneur, votre ambassade.
Vous attendez le Roi : parlez, et lui montrez
Contre le fils d'Hector tous les Grecs conjurés.
Loin de leur accorder ce fils de sa maîtresse,
Leur haine ne fera qu'irriter sa tendresse.
Plus on les veut brouiller, plus on va les unir.
Pressez ; demandez tout, pour ne rien obtenir.....
Il vient.

ORESTE.

Eh ! bien, va donc disposer la cruelle
A revoir un amant qui ne vient que pour elle.

(Pylade sort.)

SCENE II.

PYRRHUS, PHŒNIX, ORESTE.

ORESTE, *à Pyrrhus.*

AVANT que tous les Grecs vous parlent par ma voix,
Souffrez que j'ose ici me flatter de leur choix,
Et qu'à vos yeux, Seigneur, je montre quelque joie
De voir le fils d'Achille, et le vainqueur de Troie.
Oui, comme ses exploits nous admirons vos coups.
Hector tomba sous lui, Troie expira sous vous;
Et vous avez montré, par une heureuse audace,
Que le fils seul d'Achille a pu remplir sa place.
Mais, ce qu'il n'eût point fait, la Grece, avec douleur,
Vous voit du sang Troyen relever le malheur;
Et, vous laissant toucher d'une pitié funeste,
D'une guerre si longue entretenir le reste.
Ne vous souvient-il plus, Seigneur, quel fut Hector?
Nos peuples affoiblis s'en souviennent encor:
Son nom seul fait frémir nos veuves et nos filles;
Et, dans toute la Grece il n'est point de familles
Qui ne demandent compte à ce malheureux fils
D'un pere, ou d'un époux qu'Hector leur a ravis.
Et qui sait ce qu'un jour ce fils peut entreprendre?
Peut-être dans nos ports nous le verrons descendre,
Tel qu'on a vu son pere, embraser nos vaisseaux;
Et, la flamme à la main, les suivre sur les eaux.
Oserai-je, Seigneur, dire ce que je pense?

Vous-même de vos soins craignez la récompense;
Et que, dans votre sein, ce serpent élevé,
Ne vous punisse un jour de l'avoir conservé.
Enfin de tous les Grecs satisfaites l'envie,
Assurez leur vengeance, assurez votre vie.
Perdez un ennemi d'autant plus dangereux
Qu'il s'essaîra, sur vous, à combattre contr'eux.

PYRRHUS.

La Grece en ma faveur est trop inquiétée:
De soins plus importans je l'ai crue agitée,
Seigneur; et sur le nom de son Ambassadeur,
J'avois dans ses projets conçu plus de grandeur.
Qui croiroit, en effet, qu'une telle entreprise
Du fils d'Agamemnon méritât l'entremise?
Qu'un peuple tout entier, tant de fois triomphant,
N'eût daigné conspirer que la mort d'un enfant?
Mais à qui prétend-on que je le sacrifie?
La Grece a-t-elle encor quelque droit sur sa vie?
Et, seul de tous les Grecs, ne m'est-il pas permis
D'ordonner d'un captif que le sort m'a soumis?
Oui, Seigneur, lorsqu'au pied des murs fumans de Troie,
Les vainqueurs, tout sanglans, partagerent leur proie,
Le sort, dont les arrêts furent alors suivis,
Fit tomber en mes mains Andromaque et son fils.
Hécube, près d'Ulysse, acheva sa misere;
Cassandre dans Argos a suivi votre pere.
Sur eux, sur leurs captifs, ai-je étendu mes droits?
Ai-je enfin disposé du fruit de leurs exploits?
On craint qu'avec Hector Troie un jour ne renaisse;

Son fils peut me ravir le jour que je lui laisse.
Seigneur, tant de prudence entraîne trop de soin:
Je ne sais point prévoir les malheurs de si loin.
Je songe quelle étoit autrefois cette ville,
Si superbe en ramparts, en Héros si fertile,
Maîtresse de l'Asie; et je regarde, enfin,
Quel fut le sort de Troie, et quel est son destin.
Je ne vois que des tours, que la cendre a couvertes,
Un fleuve teint de sang, des campagnes désertes,
Un enfant dans les fers; et je ne puis songer
Que Troie, en cet état, aspire à se venger.
Ah! si du fils d'Hector la perte étoit jurée,
Pourquoi d'un an entier l'avons-nous différée?
Dans le sein de Priam n'a-t-on pu l'immoler;
Sous tant de morts, sous Troie, il falloit l'accabler:
Tout étoit juste alors. La vieillesse et l'enfance
En vain sur leur foiblesse appuyoient leur défense;
La victoire et la nuit, plus cruelles que nous,
Nous excitoient au meurtre et confondoient nos coups.
Mon courroux aux vaincus ne fut que trop sévere;
Mais que ma cruauté survive à ma colere,
Que malgré la pitié dont je me sens saisir,
Dans le sang d'un enfant je me baigne à loisir!
Non, Seigneur, que les Grecs cherchent quelque autre proie,
Qu'ils poursuivent ailleurs ce qui reste de Troie:
De mes inimitiés le cours est achevé;
L'Épire sauvera ce que Troie a sauvé.

ORESTE.

Seigneur, vous savez trop, avec quel artifice

Un faux Astyanax fut offert au supplice
Où le seul fils d'Hector devoit être conduit :
Ce n'est pas les Troyens, c'est Hector qu'on poursuit.
Oui, les Grecs sur le fils persécutent le pere :
Il a, par trop de sang, acheté leur colere ;
Ce n'est que dans le sien qu'elle peut expirer,
Et jusques dans l'Épire il les peut attirer.
Prévenez-les.

PYRRHUS.

Non, non : j'y consens avec joie,
Qu'ils cherchent dans l'Épire une seconde Troie ;
Qu'ils confondent leur haine et ne distinguent plus
Le sang qui les fit vaincre, et celui des vaincus.
Aussi bien ce n'est pas la premiere injustice
Dont la Grece d'Achille a payé le service.
Hector en profita, Seigneur ; et quelque jour
Son fils en pourroit bien profiter à son tour.

ORESTE.

Ainsi la Grece en vous trouve un enfant rebelle ?

PYRRHUS.

Et je n'ai donc vaincu que pour dépendre d'elle ?

ORESTE.

Hermione, Seigneur, arrêtera vos coups ;
Ses yeux s'opposeront entre son pere et vous.

PYRRHUS.

Hermione, Seigneur, peut m'être toujours chere,
Je puis l'aimer sans être esclave de son pere ;
Et je saurai peut-être accorder quelque jour
Les soins de ma grandeur, et ceux de mon amour.

Vous

Vous pouvez cependant voir la fille d'Hélene ;
Du sang qui vous unit je sais l'étroite chaîne :
Après cela, Seigneur, je ne vous retiens plus,
Et vous pourrez aux Grecs annoncer mon refus.
(*Oreste sort.*)

SCENE III.

PYRRHUS, PHŒNIX.

PHŒNIX.

AINSI vous l'envoyez aux pieds de sa maîtresse ?

PYRRHUS.

On dit qu'il a long-tems brûlé pour la Princesse.

PHŒNIX.

Mais si ce feu, Seigneur, vient à se rallumer,
S'il lui rendoit son cœur, s'il s'en faisoit aimer ?

PYRRHUS.

Ah! qu'ils s'aiment, Phœnix, j'y consens; qu'elle parte,
Que, charmés l'un de l'autre, ils retournent à Sparte:
Tous nos ports sont ouverts et pour elle et pour lui.
Qu'elle m'épargneroit de contrainte et d'ennui !

PHŒNIX.

Seigneur....

PYRRHUS.

Une autre fois je t'ouvrirai mon ame....
Andromaque paroît.

SCENE IV.

ANDROMAQUE, CÉPHISE, PYRRHUS, PHŒNIX.

PYRRHUS, *à Andromaque.*

Me cherchiez-vous, Madame?
Un espoir si charmant me seroit-il permis?

ANDROMAQUE.

Je passois jusqu'aux lieux où l'on garde mon fils.
Puisqu'une fois le jour vous souffrez que je voie
Le seul bien qui me reste et d'Hector et de Troie,
J'allois, Seigneur, pleurer un moment avec lui.
Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui.

PYRRHUS.

Ah! Madame, les Grecs, si j'en crois leurs alarmes,
Vous donneront bientôt d'autres sujets de larmes!

ANDROMAQUE.

Et quelle est cette peur dont leur cœur est frappé,
Seigneur? Quelque Troyen vous est-il échappé?

PYRRHUS.

Leur haine pour Hector n'est pas encore éteinte.
Ils redoutent son fils.

ANDROMAQUE.

Digne objet de leur crainte!
Un enfant malheureux, qui ne sait pas encor
Que Pyrrhus est son maître, et qu'il est fils d'Hector?

PYRRHUS.

Tel qu'il est, tous les Grecs demandent qu'il périsse.
Le fils d'Agamemnon vient hâter son supplice.

ANDROMAQUE.

Et vous prononcerez un arrêt si cruel?
Est-ce mon intérêt qui le rend criminel?
Hélas! on ne craint point qu'il venge un jour son pere;
On craint qu'il n'essuyât les larmes de sa mere!
Il m'auroit tenu lieu d'un pere et d'un époux;
Mais il me faut tout perdre, et toujours par vos coups!

PYRRHUS.

Madame, mes refus ont prévenu vos larmes.
Tous les Grecs m'ont déja menacé de leurs armes;
Mais dussent-ils encore, en repassant les eaux,
Demander votre fils avec mille vaisseaux,
Coûtât-il tout le sang qu'Hélene a fait répandre,
Dussai-je, après dix ans, voir mon palais en cendre,
Je ne balance point, je vole à son secours:
Je défendrai sa vie aux dépens de mes jours.
Mais parmi ces périls, où je cours pour vous plaire,
Me refuserez-vous un regard moins sévere?
Haï de tous les Grecs, pressé de tous côtés,
Me faudra-t-il combattre encor vos cruautés?
Je vous offre mon bras: puis-je espérer encore
Que vous accepterez un cœur qui vous adore?
En combattant pour vous me sera-t-il permis
De ne vous point compter parmi mes ennemis?

ANDROMAQUE.

Seigneur, que faites vous? et que dira la Grece?
Faut-il qu'un si grand cœur montre tant de foiblesse?

Voulez-vous qu'un dessein si beau, si généreux
Passe pour le transport d'un esprit amoureux ?
Captive, toujours triste, importune à moi-même,
Pouvez-vous souhaiter qu'Andromaque vous aime ?
Quels charmes ont pour vous des yeux infortunés
Qu'à des pleurs éternels vous avez condamnés ?
Non, non, d'un ennemi respecter la misere,
Sauver des malheureux, rendre un fils à sa mere,
De cent peuples pour lui combattre la rigueur,
Sans me faire payer son salut de mon cœur,
Malgré moi, s'il le faut, lui donner un asyle,
Seigneur, voilà des soins dignes du fils d'Achille.

PYRRHUS.

Eh! quoi, votre courroux n'a-t-il pas eu son cours?
Peut-on haïr sans cesse, et punit-on toujours?
J'ai fait des malheureux, sans doute; et la Phrygie
Cent fois de votre sang a vu ma main rougie;
Mais que vos yeux sur moi se sont bien exercés!
Qu'ils m'ont vendu bien cher les pleurs qu'ils ont versés!
De combien de remords m'ont-ils rendu la proie?
Je souffre tous les maux que j'ai faits devant Troie.
Vaincu, chargé de fers, de regrets consumé,
Brûlé de plus de feux que je n'en allumai;
Tant de soins, tant de pleurs, tant d'ardeurs inquietes..
Hélas! fus-je jamais si cruel que vous l'êtes!
Mais enfin, tour-à-tour, c'est assez nous punir;
Nos ennemis communs devroient nous réunir.
Madame, dites-moi seulement que j'espere,
Je vous rends votre fils, et je lui sers de pere:
Je l'instruirai moi-même à venger les Troyens;

J'irai punir les Grecs de vos maux et des miens.
Animé d'un regard, je puis tout entreprendre.
Votre Ilion encor peut sortir de sa cendre;
Je puis, en moins de tems que les Grecs ne l'ont pris,
Dans ses murs relevés couronner votre fils.

ANDROMAQUE.

Seigneur, tant de grandeurs ne nous touchent plus
guere!
Je les lui promettois tant qu'a vécu son pere....
Non, vous n'espérez plus de nous revoir encor,
Sacrés murs, que n'a pu conserver mon Hector!
A de moindres faveurs des malheureux prétendent....
Seigneur, c'est un exil que mes pleurs vous demandent.
Souffrez que loin des Grecs, et même loin de vous,
J'aille cacher mon fils, et pleurer mon époux!
Votre amour contre nous allume trop de haine:
Retournez, retournez à la fille d'Hélene.

PYRRHUS.

Eh! le puis-je, Madame? Ah! que vous me gênez!
Comment lui rendre un cœur que vous me retenez?
Je sais que de mes vœux on lui promit l'empire.
Je sais que pour régner elle vint dans l'Épire.
Le sort vous y voulut l'une et l'autre amener,
Vous, pour porter des fers, elle pour en donner.
Cependant ai-je pris quelque soin de lui plaire?
Et ne diroit-on pas, en voyant, au contraire,
Vos charmes tout-puissans, et les siens dédaignés,
Qu'elle est ici captive, et que vous y régnez?
Ah! qu'un seul des soupirs que mon cœur vous envoie,
S'il s'échappoit vers elle y porteroit de joie!

ANDROMAQUE.

Eh ! pourquoi vos soupirs seroient-ils repoussés ?
Auroit-elle oublié vos services passés ?
Troie, Hector contre vous révoltent-ils son ame ?
Aux cendres d'un époux doit elle enfin sa flamme ?
Et quel époux encore !... Ah ! souvenir cruel !
Sa mort seule a rendu votre pere immortel.
Il doit au sang d'Hector tout l'éclat de ses armes ;
Et vous n'êtes tous deux connus que par mes larmes !

PYRRHUS.

Eh ! bien, Madame, eh ! bien, il faut vous obéir ;
Il faut vous oublier, ou plutôt vous haïr.
Oui, mes vœux ont trop loin poussé leur violence
Pour ne plus s'arrêter que dans l'indifférence.
Songez-y bien ; il faut désormais que mon cœur,
S'il n'aime avec transport, haïsse avec fureur.
Je n'épargnerai rien dans ma juste colere ;
Le fils me répondra des mépris de la mere.
La Grece le demande, et je ne prétends pas
Mettre toujours ma gloire à sauver des ingrats.

ANDROMAQUE.

Hélas ! il mourra donc ! Il n'a pour sa défense
Que les pleurs de sa mere, et que son innocence ;
Et peut-être, après tout, en l'état où je suis,
Sa mort avancera la fin de mes ennuis.
Je prolongeois pour lui ma vie et ma misere ;
Mais enfin sur ses pas j'irai revoir son pere.
Ainsi tous trois, Seigneur, par vos soins réunis,
Nous vous....

PYRRHUS.

Allez, Madame, allez voir votre fils.
Peut-être, en le voyant, votre amour plus timide
Ne prendra pas toujours sa colere pour guide.
Pour savoir nos destins j'irai vous retrouver :
Madame, en l'embrassant, songez à le sauver.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HERMIONE, CLÉONE.

HERMIONE.

Je fais ce que tu veux, je consens qu'il me voie;
Je lui veux bien encore accorder cette joie:
Pylade va bientôt conduire ici ses pas;
Mais si je m'en croyois, je ne le verrois pas.

CLÉONE.

Et qu'est-ce que sa vue a pour vous de funeste,
Madame? n'est-ce pas toujours le même Oreste
Dont vous avez cent fois souhaité le retour,
Et dont vous regrettiez la constance et l'amour?

HERMIONE.

C'est cet amour, payé de trop d'ingratitude,
Qui me rend en ces lieux sa présence si rude.
Quelle honte pour moi! quel triomphe pour lui
De voir mon infortune égaler son ennui!...
« Est-ce-là, dira-t-il, cette fiere Hermione?
» Elle me dédaignoit; un autre l'abandonne.
» L'ingrate, qui mettoit son cœur à si haut prix,

» Apprend donc à son tour à souffrir des mépris ?... »
Ah ! Dieux !

CLÉONE.

Ah ! dissipez ces indignes alarmes !
Il a trop bien senti le pouvoir de vos charmes.
Vous croyez qu'un amant vienne vous insulter ?
Il vous rapporte un cœur qu'il n'a pu vous ôter....
Mais vous ne dites point ce que vous mande un pere ?

HERMIONE.

Dans ses retardemens si Pyrrhus persévere,
A la mort du Troyen s'il ne veut consentir,
Mon pere, avec les Grecs, m'ordonne de partir.

CLÉONE.

Eh ! bien, Madame, eh ! bien, écoutez donc Oreste.
Pyrrhus a commencé : faites, au moins, le reste.
Pour bien faire, il faudroit que vous le prévinssiez.
Ne m'avez-vous pas dit que vous le haïssiez ?

HERMIONE.

Si je le hais, Cléone !... Il y va de ma gloire !
Après tant de bontés, dont il perd la mémoire,
Lui qui me fut si cher, et qui m'a pu trahir :
Ah ! je l'ai trop aimé pour ne le point haïr !

CLÉONE.

Fuyez le donc, Madame, et puisqu'on vous adore....

HERMIONE.

Ah ! laisse à ma fureur le tems de croître encore !
Contre mon ennemi laisse-moi m'assurer ;
Cléone, avec horreur je m'en veux séparer.
Il n'y travaillera que trop bien l'infidele !

CLÉONE.

Quoi ! vous en attendez quelque injure nouvelle ?
Aimer une captive, et l'aimer à vos yeux,
Tout cela n'a donc pu vous le rendre odieux ?
Après ce qu'il a fait, que sauroit-il donc faire ?
Il vous auroit déplu, s'il pouvoit vous déplaire.

HERMIONE.

Pourquoi veux-tu, cruelle ! irriter mes ennuis ?
Je crains de me connoître en l'état où je suis.
De tout ce que tu vois tâche de ne rien croire !
Crois que je n'aime plus ; vante-moi ma victoire :
Crois que, dans son dépit, mon cœur est endurci,
Hélas ! et s'il se peut, fais-le moi croire aussi !
Tu veux que je le fuie ? eh ! bien, rien ne m'arrête.
Allons, n'envions plus son indigne conquête ;
Que sur lui sa captive étende son pouvoir :
Fuyons.... Mais si l'ingrat rentroit dans son devoir,
Si la foi dans son cœur retrouvoit quelque place,
S'il venoit à mes pieds me demander sa grace....
Si sous mes loix, amour, tu pouvois l'engager,
S'il vouloit.... Mais l'ingrat ne veut que m'outrager....
Demeurons toutefois pour troubler leur fortune :
Prenons quelque plaisir à leur être importune ;
Ou, le forçant de rompre un nœud si solemnel,
Aux yeux de tous les Grecs rendons-le criminel.
J'ai déja sur le fils attiré leur colere :
Je veux qu'on vienne encor lui demander la mere.
Rendons-lui les tourmens qu'elle m'a fait souffrir ;
Qu'elle le perde, ou bien qu'il la fasse périr.

CLÉONE.

Vous pensez que des yeux toujours ouverts aux larmes
Se plaisent à troubler le pouvoir de vos charmes ?
Et qu'un cœur accablé de tant de déplaisirs
De son persécuteur ait brigué les soupirs ?
Voyez si sa douleur en paroît soulagée ?
Pourquoi donc les chagrins où son ame est plongée ?
Contre un amant qui plaît pourquoi tant de fierté ?

HERMIONE.

Hélas ! pour mon malheur, je l'ai trop écouté !
Je n'ai point du silence affecté le mystere :
Je croyois, sans péril, pouvoir être sincere :
Et, sans armer mes yeux d'un moment de rigueur,
Je n'ai, pour lui parler, que consulté mon cœur....
Et qui ne se seroit, comme moi, déclarée
Sur la foi d'un amour si saintement jurée ?
Me voyoit-il de l'œil qu'il me voit aujourd'hui ?
Tu t'en souviens encor, tout conspiroit pour lui :
Ma famille vengée, et les Grecs dans la joie,
Nos vaisseaux tout chargés des dépouilles de Troie,
Les exploits de son pere effacés par les siens,
Ses feux que je croyois plus ardens que les miens,
Mon cœur, toi-même enfin de sa gloire éblouie,
Avant qu'il me trahît, vous m'avez tous trahie....
Mais c'en est trop, Cléone ; et quel que soit Pyrrhus,
Hermione est sensible, Oreste a des vertus :
Il sait aimer du moins, et même sans qu'on l'aime ;
Et peut-être il saura se faire aimer lui-même.
Allons ; qu'il vienne enfin....

CLÉONE.

Madame, le voici.

HERMIONE.

Ah! je ne croyois pas qu'il fût si près d'ici.

SCENE II.

ORESTE, HERMIONE, CLÉONE.

HERMIONE, *à Oreste.*

Le croirai-je, Seigneur, qu'un reste de tendresse
Vous fasse ici chercher une triste Princesse?
Ou ne dois-je imputer qu'à votre seul devoir
L'heureux empressement qui vous porte à me voir?

ORESTE.

Tel est de mon amour l'aveuglement funeste!
Vous le savez, Madame, et le destin d'Oreste
Est de venir sans cesse adorer vos attraits,
Et de jurer toujours qu'il n'y viendra jamais.
Je sais que vos regards vont rouvrir mes blessures,
Que tous mes pas vers vous sont autant de parjures:
Je le sais, j'en rougis; mais j'atteste les Dieux,
Témoins de la fureur de mes derniers adieux,
Que j'ai couru par-tout où ma perte certaine
Dégageoit mes sermens, et finissoit ma peine!
J'ai mendié la mort chez des peuples cruels
Qui n'apaisoient leurs Dieux que du sang des mortels:
Ils m'ont fermé leur Temple; et ces peuples barbares

De

De mon sang prodigué sont devenus avares.
Enfin je viens à vous; et je me vois réduit
A chercher dans vos yeux une mort qui me fuit.
Mon désespoir n'attend que leur indifférence :
Ils n'ont qu'à m'interdire un reste d'espérance;
Ils n'ont, pour avancer cette mort où je cours,
Qu'à me dire une fois ce qu'ils m'ont dit toujours.
Voilà, depuis un an, le seul soin qui m'anime.
Madame, c'est à vous de prendre une victime,
Que les Scythes auroient dérobée à vos coups,
Si j'en avois trouvé d'aussi cruels que vous.

HERMIONE.

Quittez, Seigneur, quittez ce funeste langage:
A des soins plus pressans la Grece vous engage.
Que parlez-vous du Scythe, et de mes cruautés?
Songez à tous ces Rois que vous représentez.
Faut-il que d'un transport leur vengeance dépende?
Est-ce le sang d'Oreste enfin qu'on vous demande?
Dégagez-vous des soins dont vous êtes chargé.

ORESTE.

Les refus de Pyrrhus m'ont assez dégagé,
Madame; il me renvoie, et quelque autre puissance
Lui fait du fils d'Hector embrasser la défense.

HERMIONE, *à part*.

L'infidele!

ORESTE.

Ainsi donc, tout prêt à le quitter,
Sur mon propre destin je viens vous consulter.
Déja même je crois entendre la réponse
Qu'en secret contre moi votre haine prononce.

HERMIONE.

Eh ! quoi, toujours injuste en vos tristes discours,
De mon inimitié vous plaindrez-vous toujours ?
Quelle est cette rigueur tant de fois alléguée ?
J'ai passé dans l'Épire où j'étois reléguée :
Mon pere l'ordonnoit ; mais qui sait si, depuis,
Je n'ai point en secret partagé vos ennuis ?
Pensez-vous avoir seul éprouvé des alarmes ?
Que l'Épire jamais n'ait vu couler mes larmes ?
Enfin qui vous a dit que malgré mon devoir,
Je n'ai pas quelquefois souhaité de vous voir ?

ORESTE.

Souhaité de me voir ? Ah ! divine Princesse !....
Mais, de grace, est-ce à moi que ce discours s'adresse ?
Ouvrez vos yeux, songez qu'Oreste est devant vous,
Oreste si long-tems l'objet de leur courroux.

HERMIONE.

Oui, c'est vous dont l'amour naissant avec leurs charmes
Leur apprit le premier le pouvoir de leurs armes,
Vous, que mille vertus me forçoient d'estimer ;
Vous, que j'ai plaint, enfin, que je voudrois aimer.

ORESTE.

Je vous entends. Tel est mon partage funeste :
Le cœur est pour Pyrrhus, et les vœux pour Oreste ?

HERMIONE.

Ah ! ne souhaitez pas le destin de Pyrrhus,
Je vous haïrois trop !

ORESTE.

Vous m'en aimeriez plus !

Ah ! que vous me verriez d'un regard bien contraire !
Vous me voulez aimer, et je ne puis vous plaire ;
Et l'amour seul alors se faisant obéir
Vous m'aimeriez, Madame, en me voulant haïr.
O Dieux ! tant de respects, une amitié si tendre....
Que de raisons pour moi, si vous pouviez m'entendre !
Vous seule pour Pyrrhus disputez aujourd'hui :
Peut-être malgré vous, sans doute malgré lui ;
Car enfin il vous hait. Son ame, ailleurs éprise,
N'a plus....

HERMIONE.

Qui vous l'a dit, Seigneur, qu'il me méprise ?
Ses regards, ses discours vous l'ont-ils donc appris ?
Jugez-vous que ma vue inspire des mépris ?
Qu'elle allume en un cœur des feux si peu durables ?
Peut-être d'autres yeux me sont plus favorables.

ORESTE.

Poursuivez. Il est beau de m'insulter ainsi !....
Cruelle ! c'est donc moi qui vous méprise ici ?
Vos yeux n'ont pas assez éprouvé ma constance ?
Je suis donc un témoin de leur peu de puissance ?...
Je les ai méprisés !... Ah ! qu'ils voudroient bien voir
Mon rival comme moi mépriser leur pouvoir !

HERMIONE.

Que m'importe, Seigneur, sa haine, ou sa tendresse ?
Allez contre un rebelle armer toute la Grece.
Rapportez-lui le prix de sa rébellion ;
Qu'on fasse de l'Épire un second Ilion :
Allez. Après cela direz-vous que je l'aime ?

ORESTE.

Madame, faites plus, et venez-y vous même.

Voulez-vous demeurer pour ôtage en ces lieux ?
Venez dans tous les cœurs faire parler vos yeux.
Faisons de notre haine une commune attaque.

HERMIONE.

Mais, Seigneur, cependant, s'il épouse Andromaque ?

ORESTE.

Eh ! Madame !....

HERMIONE.

Songez quelle honte pour nous,
Si d'une Phrygienne il devenoit l'époux !

ORESTE.

Et vous le haïssez !.... Avouez-le, Madame,
L'amour n'est pas un feu qu'on renferme en une ame :
Tout nous trahit, la voix, le silence, les yeux ;
Et les feux mal couverts n'en éclatent que mieux.

HERMIONE.

Seigneur, je le vois bien, votre ame prévenue
Répand sur mes discours le venin qui la tue,
Toujours dans mes raisons cherche quelque détour
Et croit qu'en moi la haine est un effort d'amour.
Il faut donc m'expliquer ; vous agirez ensuite.
Vous savez qu'en ces lieux mon devoir m'a conduite :
Mon devoir m'y retient ; et je n'en puis partir
Que mon pere ou Pyrrhus ne m'en fasse sortir.
De la part de mon pere allez lui faire entendre
Que l'ennemi des Grecs ne peut être son gendre.
Du Troyen ou de moi faites-le décider ;
Qu'il songe qui des deux il veut rendre, ou garder.
Enfin, qu'il me renvoie, ou bien qu'il vous le livre.
Adieu : s'il y consent, je suis prête à vous suivre.

(*Elle sort, avec Cléone.*)

SCENE III.

ORESTE, *seul.*

Oui, oui, vous me suivrez ; n'en doutez nullement :
Je vous réponds déja de son consentement !...
Je ne crains pas enfin que Pyrrhus la retienne :
Il n'a devant les yeux que sa chere Troyenne ;
Tout autre objet le blesse, et peut-être aujourd'hui
Il n'attend qu'un prétexte à l'éloigner de lui.
Nous n'avons qu'à parler, ç'en est fait. Quelle joie
D'enlever à l'Epire une si belle proie !....
Sauve tout ce qui reste et de Troie et d'Hector,
Garde son fils, sa veuve et mille autres encor,
Epire, c'est assez qu'Hermione rendue
Perde à jamais tes bords et ton Prince de vue....
Mais un heureux destin le conduit en ces lieux :
Parlons.... A tant d'attraits, Amour, ferme ses yeux.

SCENE IV.

PYRRHUS, PHŒNIX, ORESTE.

PYRRHUS, *à Oreste.*

Je vous cherchois, Seigneur. Un peu de violence
M'a fait de vos raisons combattre la puissance,
Je l'avoue ; et, depuis que je vous ai quitté,

J'en ai senti la force et connu l'équité.
J'ai songé, comme vous, qu'à la Grece, à mon pere,
A moi-même, en un mot, je devenois contraire;
Que je relevois Troie, et rendois imparfait
Tout ce qu'a fait Achille, et tout ce que j'ai fait.
Je ne condamne plus un courroux légitime;
Et l'on vous va, Seigneur, livrer votre victime.

ORESTE.

Seigneur, par ce conseil prudent et rigoureux
C'est acheter la paix du sang d'un malheureux.

PYRRHUS.

Oui; mais je veux, Seigneur, l'assurer davantage.
D'une éternelle paix Hermione est le gage;
Je l'épouse. Il sembloit qu'un spectacle si doux
N'attendît en ces lieux qu'un témoin tel que vous.
Vous y représentez tous les Grecs et son pere,
Puisqu'en vous Ménélas voit revivre son frere.
Voyez-la donc: allez. Dites-lui que demain
J'attends, avec la paix, son cœur de votre main.

ORESTE, *à part, en sortant.*

Ah! Dieux!...

SCENE V.

PYRRHUS, PHŒNIX.

PYRRHUS.

EH ! bien, Phœnix, l'amour est-il le maître ?
Tes yeux refusent-ils encor de me connoître ?

PHŒNIX.

Ah ! je vous reconnois ; et ce juste courroux,
Ainsi qu'à tous les Grecs, Seigneur, vous rend à vous.
Ce n'est plus le jouet d'une flamme servile ;
C'est Pyrrhus, c'est le fils et le rival d'Achille
Que la gloire, à la fin, ramene sous ses loix,
Qui triomphe de Troie une seconde fois.

PYRRHUS.

Dis plutôt qu'aujourd'hui commence ma victoire.
D'aujourd'hui seulement je jouis de ma gloire ;
Et mon cœur, aussi fier que tu l'as vu soumis,
Croit avoir en l'amour vaincu mille ennemis.
Considere, Phœnix, les troubles que j'évite ;
Quelle foule de maux l'amour traîne à sa suite,
Que d'amis, de devoirs j'allois sacrifier ;
Quels périls !... Un regard m'eût tout fait oublier.
Tous les Grecs conjurés fondoient sur un rebelle....
Je trouvois du plaisir à me perdre pour elle.

PHŒNIX.

Oui, je bénis, Seigneur, l'heureuse cruauté
Qui vous rend....

PYRRHUS.

Tu l'as vu comme elle m'a traité.
Je pensois, en voyant sa tendresse alarmée,
Que son fils me la dût renvoyer désarmée.
J'allois voir le succès de ses embrassemens :
Je n'ai trouvé que pleurs mêlés d'emportemens.
Sa misere l'aigrit ; et, toujours plus farouche,
Cent fois le nom d'Hector est sorti de sa bouche.
Vainement à son fils j'assurois mon secours :
« C'est Hector, disoit-elle, en l'embrassant toujours ;
» Voilà ses yeux, sa bouche, et déja son audace :
» C'est lui-même, c'est toi, cher époux, que j'embrasse !.... »
Eh ! quelle est sa pensée? attend-elle en ce jour,
Que je lui laisse un fils pour nourrir son amour ?

PHŒNIX.

Sans doute, c'est le prix que vous gardoit l'ingrate.
Mais laissez-la, Seigneur.

PYRRHUS.

Je vois ce qui la flatte :
Sa beauté la rassure ; et, malgré mon courroux,
L'orgueilleuse m'attend encore à ses genoux.
Je la verrois aux miens, Phœnix, d'un œil tranquille :
Elle est veuve d'Hector, et je suis fils d'Achille.
Trop de haine sépare Andromaque et Pyrrhus.

PHŒNIX.

Commencez donc, Seigneur, à ne m'en parler plus.
Allez voir Hermione ; et, content de lui plaire,
Oubliez à ses pieds jusqu'à votre colere.
Vous-même à cet hymen venez la disposer.

Est-ce sur un rival qu'il s'en faut reposer ?
Il ne l'aime que trop !

PYRRHUS.

Crois-tu, si je l'épouse,
Qu'Andromaque, en son cœur, n'en sera pas jalouse ?

PHŒNIX.

Quoi ! toujours Andromaque occupe votre esprit ?
Que vous importe, ô Dieux ! sa joie ou son dépit ?
Quel charme, malgré vous, vers elle vous attire ?

PYRRHUS.

Non, je n'ai pas bien dit tout ce qu'il lui faut dire ;
Ma colere à ses yeux n'a paru qu'à demi :
Elle ignore à quel point je suis son ennemi.
Retournons-y. Je veux la braver à sa vue,
Et donner à ma haine une libre étendue.
Viens voir tous ses attraits, Phœnix, humiliés :
Allons.

PHŒNIX.

Allez, Seigneur, vous jeter à ses pieds ;
Allez, en lui jurant que votre ame l'adore,
A de nouveaux mépris l'encourager encore.

PYRRHUS.

Je le vois bien, tu crois que, prêt à l'excuser,
Mon cœur court après elle, et cherche à s'apaiser ?

PHŒNIX.

Vous aimez, c'est assez.

PYRRHUS.

Moi, l'aimer ? une ingrate
Qui me hait d'autant plus que mon amour la flatte !
Sans parens, sans amis, sans espoir que sur moi !

Je puis perdre son fils, peut-être je le doi ;
Étrangere.... Que dis-je ? esclave dans l'Épire,
Je lui donne son fils, mon ame, mon Empire,
Et je ne puis gagner dans son perfide cœur
D'autre rang que celui de son persécuteur !....
Non, non, je l'ai juré, ma vengeance est certaine ;
Il faut bien une fois justifier sa haine :
J'abandonne son fils.... Que de pleurs vont couler !
De quel nom sa douleur me va-t-elle appeller ?
Quel spectacle pour elle aujourd'hui se dispose !....
Elle en mourra, Phœnix, et j'en serai la cause ;
C'est lui mettre moi-même un poignard dans le sein !

PHŒNIX.

Eh ! pourquoi donc en faire éclater le dessein ?
Que ne consultiez-vous tantôt votre foiblesse ?

PYRRHUS.

Je t'entends.... mais excuse un reste de tendresse !
Crains-tu pour ma colere un si foible combat ?
D'un amour qui s'éteint c'est le dernier éclat...
Allons : à tes conseils, Phœnix, je m'abandonne.
Faut-il livrer son fils ? faut-il voir Hermione ?

PHŒNIX.

Oui, voyez-la, Seigneur ; et, par des vœux soumis,
Protestez-lui....

PYRRHUS.

Faisons tout ce que j'ai promis.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ORESTE, PYLADE.

PYLADE.

Modérez donc, Seigneur, cette fureur extrême.
Je ne vous connois plus, vous n'êtes plus vous-même;
Souffrez....

ORESTE.

Non, tes conseils ne sont plus de saison,
Pylade; je suis las d'écouter la raison.
C'est traîner trop long-tems ma vie et mon supplice.
Il faut que je l'enleve, ou bien que je périsse.
Le dessein en est pris, je le veux achever.
Oui; je le veux.

PYLADE.

Eh! bien, il la faut enlever:
J'y consens; mais songez cependant où vous êtes.
Que croira-t-on de vous, à voir ce que vous faites!
Dissimulez; calmez ce transport inquiet;
Commandez à vos yeux de garder le secret.
Ces gardes, cette Cour, l'air qui nous environne,
Tout dépend de Pyrrhus, et sur-tout Hermione.

A ses regards, sur-tout, cachez votre courroux.
O Dieux! en cet état pourquoi la cherchiez-vous?

ORESTE.

Que sais-je? de moi-même étois-je alors le maître?
La fureur m'emportoit, et je venois peut-être
Menacer à la fois l'ingrate et son amant.

PYLADE.

Et quel étoit le fruit de cet emportement?

ORESTE.

Eh! quelle ame, dis-moi, ne seroit éperdue
Du coup dont ma raison vient d'être confondue?....
Il épouse, dit-il, Hermione demain.
Il veut, pour m'honorer, la tenir de ma main....
Ah! plutôt cette main dans le sang du barbare!....

PYLADE.

Vous l'accusez, Seigneur, de ce destin bizarre;
Cependant, tourmenté de ses propres desseins,
Il est peut-être à plaindre autant que je vous plains.

ORESTE.

Non, non, je le connois, mon désespoir le flatte.
Sans moi, sans mon amour il dédaignoit l'ingrate.
Ses charmes jusques-là n'avoient pu le toucher:
Le cruel ne la prend que pour me l'arracher.
Ah! Dieux! c'en étoit fait: Hermione gagnée
Pour jamais de sa vue alloit être éloignée.
Son cœur, entre l'amour et le dépit confus,
Pour se donner à moi n'attendoit qu'un refus.
Ses yeux s'ouvroient, Pylade: elle écoutoit Oreste,
Lui parloit, le plaignoit; un mot eût fait le reste.

PYLADE.

PYLADE.

Vous le croyez ?

ORESTE.

Eh ! quoi, ce courroux enflammé
Contre un ingrat....

PYLADE.

Jamais il ne fut plus aimé.
Pensez-vous, quand Pyrrhus vous l'auroit accordée,
Qu'un prétexte tout prêt ne l'eût point retardée ?
M'en croirez-vous ? lassé de ses trompeurs attraits,
Au lieu de l'enlever, fuyez-la pour jamais.
Quoi ! votre amour se veut charger d'une furie,
Qui vous détestera, qui, toute votre vie,
Regrettant un hymen tout prêt à s'achever,
Voudra....

ORESTE.

C'est pour cela que je veux l'enlever.
Tout lui riroit, Pylade ; et moi, pour mon partage,
Je n'emporterois donc qu'une inutile rage ?
J'irois, loin d'elle encor, tâcher de l'oublier ?
Non, non, à mes tourmens je veux l'associer ;
C'est trop gémir tout seul. Je suis las qu'on me plaigne ;
Je prétends qu'à mon tour l'inhumaine me craigne,
Et que ses yeux cruels, à pleurer condamnés,
Me rendent tous les noms que je leur ai donnés.

PYLADE.

Voilà donc le succès qu'aura votre ambassade ?
Oreste ravisseur !

ORESTE.

Eh ! qu'importe, Pylade ?

Quand nos États vengés jouiront de mes soins
L'ingrate de mes pleurs jouira-t-elle moins ?
Et que me servira que la Grece m'admire,
Tandis que je serai la fable de l'Épire ?
Que veux-tu ?.... Mais, s'il faut ne te rien déguiser,
Mon innocence enfin commence à me peser.
Je ne sais, de tout tems, quelle injuste puissance
Laisse le crime en paix et poursuit l'innocence.
De quelque part sur moi que je tourne les yeux,
Je ne vois que malheurs qui condamnent les Dieux.
Méritons leur courroux, justifions leur haine,
Et que le fruit du crime en précede la peine....
Mais toi, par quelle erreur veux-tu toujours sur toi
Détourner un courroux qui ne cherche que moi ?
Assez et trop long-tems mon amitié t'accable ;
Évite un malheureux, abandonne un coupable.
Cher Pylade, crois-moi, ta pitié te séduit :
Laisse-moi des périls dont j'attends tout le fruit.
Porte aux Grecs cet enfant que Pyrrhus m'abandonne :
Va-t-en.

PYLADE.

Allons, Seigneur, enlevons Hermione.
Au travers des périls un grand cœur se fait jour :
Que ne peut l'amitié conduite par l'amour ?
Allons de tous nos Grecs encourager le zele.
Nos vaisseaux sont tout prêts, et le vent nous appelle.
Je sais de ce palais tous les détours obscurs :
Vous voyez que la mer en vient battre les murs ;
Et cette nuit, sans peine, une secrete voie
Jusqu'en votre vaisseau conduira votre proie.

ORESTE.

J'abuse, cher ami, de ton trop d'amitié;
Mais pardonne à des maux dont toi seul as pitié !
Excuse un malheureux qui perd tout ce qu'il aime,
Que tout le monde hait, et qui se hait lui-même.
Que ne puis-je, à mon tour, dans un sort plus heureux ! ....

PYLADE.

Dissimulez, Seigneur, c'est tout ce que je veux.
Gardez qu'avant le coup votre dessein n'éclate :
Oubliez jusques-là qu'Hermione est ingrate;
Oubliez votre amour.... Elle vient, je la voi.

ORESTE.

Va t-en. Réponds-moi d'elle, et je réponds de moi.
(*Pylade sort.*)

SCENE II.

HERMIONE, CLÉONE, ORESTE.

ORESTE, *à Hermione.*

EH ! bien, mes soins vous ont rendu votre conquête;
J'ai vu Pyrrhus, Madame, et votre hymen s'apprête.

HERMIONE.

On le dit; et, de plus, on vient de m'assurer
Que vous ne me cherchiez que pour m'y préparer.

ORESTE.

Et votre ame à ses vœux ne sera point rebelle?

HERMIONE.

Qui l'eût cru que Pyrrhus ne fût pas infidele,
Que sa flamme attendroit si tard pour éclater,
Qu'il reviendroit à moi quand je l'allois quitter?
Je veux croire avec vous qu'il redoute la Grece;
Qu'il suit son intérêt plutôt que sa tendresse,
Que mes yeux sur votre ame étoient plus absolus.

ORESTE.

Non, Madame, il vous aime, et je n'en doute plus.
Vos yeux ne font-ils pas tout ce qu'ils veulent faire?
Et vous ne vouliez pas, sans doute, lui déplaire!

HERMIONE.

Mais que puis-je, Seigneur? on a promis ma foi.
Lui ravirai-je un bien qu'il ne tient pas de moi?
L'amour ne regle pas le sort d'une Princesse:
La gloire d'obéir est tout ce qu'on nous laisse.
Cependant je partois, et vous avez pu voir
Combien je relâchois pour vous de mon devoir.

ORESTE.

Ah! que vous saviez bien, cruelle!.... Mais, Madame,
Chacun peut, à son choix, disposer de son ame.
La vôtre étoit à vous. J'espérois.... mais enfin
Vous l'avez pu donner sans me faire un larcin.
Je vous accuse aussi bien moins que la fortune.
Eh! pourquoi vous lasser d'une plainte importune?
Tel est votre devoir, je l'avoue; et le mien
Est de vous épargner un si triste entretien.

(Il sort.)

SCENE III.

HERMIONE, CLÉONE.

HERMIONE.

Attendois-tu, Cléone, un courroux si modeste?

CLÉONE.

La douleur qui se tait n'en est que plus funeste.
Je le plains d'autant plus qu'auteur de son ennui
Le coup qui l'a perdu n'est parti que de lui.
Comptez depuis quel tems votre hymen se prépare:
Il a parlé, Madame, et Pyrrhus se déclare.

HERMIONE.

Tu crois que Pyrrhus craint? et que craint-il encor?
Des peuples qui, dix ans, ont fui devant Hector;
Qui, cent fois effrayés de l'absence d'Achille,
Dans leurs vaisseaux brûlans ont cherché leur asyle,
Et qu'on verroit encor sans l'appui de son fils
Redemander Hélene aux Troyens impunis?
Non, Cléone, il n'est point ennemi de lui-même?
Il veut tout ce qu'il fait, et s'il m'épouse il m'aime.
Mais qu'Oreste, à son gré, m'impute ses douleurs;
N'avons-nous d'entretien que celui de ses pleurs?....
Pyrrhus revient à nous. Eh! bien, chere Cléone,
Conçois-tu les transports de l'heureuse Hermione?
Sais-tu quel est Pyrrhus? T'es-tu fait raconter
Le nombre des exploits?.... Mais qui les peut compter?

Intrépide, et par-tout suivi de la victoire,
Charmant, fidele, enfin rien ne manque à sa gloire.
Songe....

CLÉONE.

Dissimulez. Votre rivale en pleurs
Vient à vos pieds, sans doute, apporter ses douleurs.

HERMIONE.

Dieux! ne puis-je à ma joie abandonner mon ame!
Sortons. Que lui dirois-je?

SCENE IV.

ANDROMAQUE, CÉPHISE, HERMIONE, CLÉONE.

ANDROMAQUE.

OU fuyez-vous, Madame?
N'est-ce pas à vos yeux un spectacle assez doux
Que la veuve d'Hector pleurant à vos genoux?
Je ne viens point ici, par de jalouses larmes,
Vous envier un cœur qui se rend à vos charmes.
Par une main cruelle, hélas! j'ai vu percer
Le seul où mes regards prétendoient s'adresser!
Ma flamme par Hector fut jadis allumée:
Avec lui dans la tombe elle s'est enfermée;
Mais il me reste un fils.... Vous saurez quelque jour,
Madame, pour un fils jusqu'où va notre amour;
Mais vous ne saurez pas, du moins je le souhaite,
En quel trouble mortel son intérêt nous jette,

Lorsque de tant de biens, qui pouvoient nous flatter,
C'est le seul qui nous reste, et qu'on veut nous l'ôter.
Hélas ! lorsque, lassés de dix ans de misere,
Les Troyens en courroux menaçoient votre mere
J'ai su de mon Hector lui procurer l'appui ;
Vous pouvez sur Pyrrhus ce que j'ai pu sur lui.
Que craint-on d'un enfant qui survit à sa perte ?
Laissez-moi-le cacher en quelque isle déserte.
Sur les soins de sa mere on peut s'en assurer ;
Et mon fils avec moi n'apprendra qu'à pleurer.

HERMIONE.

Je conçois vos douleurs ; mais un devoir austere,
Quand mon pere a parlé, m'ordonne de me taire.
C'est lui qui de Pyrrhus fait agir le courroux.
S'il faut fléchir Pyrrhus, qui le peut mieux que vous ?
Vos yeux assez long-tems ont régné sur son ame.
Faites-le prononcer ; j'y souscrirai, Madame.

(*Elle sort, avec Cléone.*)

SCENE V.

ANDROMAQUE, CÉPHISE.

ANDROMAQUE.

Quel mépris la cruelle attache à ses refus !

CÉPHISE.

Je croirois ses conseils, et je verrois Pyrrhus.
Un regard confondroit Hermione et la Grece....
Mais lui-même il vous cherche.

SCENE VI.

PYRRHUS, PHŒNIX, ANDROMAQUE, CÉPHISE.

PYRRHUS, *à Phœnix.*

Où donc est la Princesse ?
Ne m'avois-tu pas dit qu'elle étoit en ces lieux ?

PHŒNIX.

Je le croyois.

ANDROMAQUE, *à Céphise.*

Tu vois le pouvoir de mes yeux ?

PYRRHUS, *à Phœnix, en montrant Andromaque.*

Que dit-elle, Phœnix ?

ANDROMAQUE, *à Céphise.*

Hélas ! tout m'abandonne.

PHŒNIX, *à Pyrrhus.*

Allons, Seigneur, marchons sur les pas d'Hermione.

CÉPHISE, *à Andromaque.*

Qu'attendez-vous ? rompez ce silence obstiné.

ANDROMAQUE.

Il á promis mon fils !

CÉPHISE.

Il ne l'a pas donné.

ANDROMAQUE.

Non, non, j'ai beau pleurer, sa mort est résolue !

PYRRHUS, *à Phœnix.*

Daigne-t-elle sur nous tourner au moins la vue ?
'uel orgueil !

ANDROMAQUE, *à Céphise.*

Je ne fais que l'irriter encor.

Sortons.

PYRRHUS, *à Phœnix.*

Allons aux Grecs livrer le fils d'Hector.

ANDROMAQUE, *se jettant aux pieds de Pyrrhus.*

Ah ! Seigneur, arrêtez ! Que prétendez-vous faire ?
Si vous livrez le fils, livrez-leur donc la mere.
Vos sermens m'ont tantôt juré tant d'amitié ;
Dieux ! ne pourrai-je au moins toucher votre pitié !
Sans espoir de pardon m'avez-vous condamnée ?

PYRRHUS.

Phœnix vous le dira, ma parole est donnée.

ANDROMAQUE.

Vous qui braviez pour moi tant de périls divers ?....

PYRRHUS.

J'étois aveugle alors ; mes yeux se sont ouverts.
Sa grace à vos desirs pouvoit être accordée ;
Mais vous ne l'avez pas seulement demandée.
C'en est fait.

ANDROMAQUE.

Ah ! Seigneur, vous entendiez assez
Des soupirs qui craignoient de se voir repoussés !
Pardonnez, à l'éclat d'une illustre fortune,
Ce reste de fierté qui craint d'être importune.
Vous ne l'ignorez pas, Andromaque, sans vous,
N'auroit jamais d'un maître embrassé les genoux.

PYRRHUS.

Non, vous me haïssez ; et, dans le fond de l'ame,
Vous craignez de devoir quelque chose à ma flamme.

Ce fils même, ce fils, l'objet de tant de soins,
Si je l'avois sauvé, vous l'en aimeriez moins.
La haine, le mépris, contre moi tout s'assemble;
Vous me haïssez plus que tous les Grecs ensemble.
Jouissez à loisir d'un si noble courroux....
(*A Phœnix.*)
Allons, Phœnix.

ANDROMAQUE, *à Céphise.*

Allons rejoindre mon époux.

CÉPHISE.

Madame....

ANDROMAQUE.

Eh! que veux-tu que je lui dise encore?
Auteur de tous mes maux, crois-tu qu'il les ignore?...
(*A Pyrrhus.*)
Seigneur, voyez l'état où vous me réduisez!
J'ai vu mon pere mort et nos murs embrasés;
J'ai vu trancher les jours de ma famille entiere,
Et mon époux sanglant traîné sur la poussiere,
Son fils, seul avec moi, réservé pour les fers....
Mais que ne peut un fils! je respire, je sers.
J'ai fait plus: je me suis quelquefois consolée
Qu'ici plutôt qu'ailleurs le sort m'eût exilée;
Qu'heureux dans son malheur le fils de tant de Rois,
Puisqu'il devoit servir, fût tombé sous vos loix.
J'ai cru que sa prison deviendroit son asyle.
Jadis Priam soumis fut respecté d'Achille
J'attendois de son fils encor plus de bonté....
Pardonne, cher Hector, à ma crédulité!
Je n'ai pu soupçonner ton ennemi d'un crime;

Malgré lui-même, enfin, je l'ai cru magnanime.
Ah ! s'il l'étoit assez pour nous laisser du moins
Au tombeau qu'à ta cendre ont élevé mes soins ;
Et que, finissant là sa haine et nos miseres,
Il ne séparât point des dépouilles si cheres !

(Elle fait quelques pas pour sortir.)

PYRRHUS, *à Phœnix.*

Va m'attendre, Phœnix.

(Phœnix sort.)

SCENE VII.

PYRRHUS, ANDROMAQUE, CÉPHISE.

PYRRHUS.

MADAME, demeurez....
On peut vous rendre encor ce fils que vous pleurez.
Oui, je sens, à regret, qu'en excitant vos larmes
Je ne fais contre moi que vous donner des armes.
Je croyois apporter plus de haine en ces lieux ;
Mais, Madame, du moins tournez vers moi les yeux.
Voyez si mes regards sont d'un juge sévere,
S'ils sont d'un ennemi qui cherche à vous déplaire.
Pourquoi me forcez-vous vous-même à vous trahir ?
Au nom de votre fils, cessons de nous haïr !
A le sauver, enfin, c'est moi qui vous convie.
Faut-il que mes soupirs vous demandent sa vie ?
Faut-il qu'en sa faveur j'embrasse vos genoux ?

Pour la derniere fois, sauvez-le, sauvez-vous.
Je sais de quels sermens je romps pour vous les chaînes;
Combien je vais sur moi faire éclater de haines.
Je renvoie Hermione, et je mets sur son front,
Au lieu de ma couronne, un éternel affront,
Je vous conduis au Temple où son hymen s'apprête,
Je vous ceins du bandeau préparé pour sa tête;
Mais ce n'est plus, Madame, une offre à dédaigner.
Je vous le dis, il faut ou périr, ou régner.
Mon cœur, désespéré d'un an d'ingratitude,
Ne peut plus de son sort souffrir l'incertitude.
C'est craindre, menacer et gémir trop long-tems.
Je meurs si je vous perds; mais je meurs si j'attends.
Songez-y; je vous laisse, et je viendrai vous prendre
Pour vous mener au Temple où ce fils doit m'attendre;
Et là vous me verrez soumis, ou furieux,
Vous couronner, Madame, ou le perdre à vos yeux.

(*Pyrrhus sort.*)

SCENE VIII.

ANDROMAQUE, CÉPHISE.

CÉPHISE.

Je vous l'avois prédit, qu'en dépit de la Grece
De votre sort encor vous seriez la maîtresse.

ANDROMAQUE.

Hélas! de quel effet tes discours sont suivis!
Il ne me restoit plus qu'à condamner mon fils.

CÉPHISE.

CÉPHISE.

Madame, à votre époux c'est être assez fidelle;
Trop de vertu pourroit vous rendre criminelle.
Lui-même il porteroit votre ame à la douceur.

ANDROMAQUE.

Quoi! je lui donnerois Pyrrhus pour successeur?

CÉPHISE.

Ainsi le veut son fils que les Grecs vous ravissent.
Pensez-vous qu'après tout ses mânes en rougissent?
Qu'il méprisât, Madame, un Roi victorieux
Qui vous fait remonter au rang de vos ayeux?
Qui foule aux pieds, pour vous, vos vainqueurs en colere,
Qui ne se souvient plus qu'Achille étoit son pere,
Qui dément ses exploits, et les rend superflus?

ANDROMAQUE.

Dois-je les oublier, s'il ne s'en souvient plus?
Dois-je oublier Hector privé de funérailles,
Et traîné sans honneur autour de nos murailles?
Dois-je oublier son pere à mes pieds renversé,
Ensanglantant l'autel qu'il tenoit embrassé?
Songe, songe, Céphise, à cette nuit cruelle
Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle.
Figure-toi Pyrrhus, les yeux étincelans,
Entrant à la lueur de nos palais brûlans;
Sur tous mes freres morts se faisant un passage,
Et, de sang tout couvert, échauffant le carnage.
Songe aux cris des vainqueurs, songe aux cris des mourans,
Dans la flamme étouffés, sous le fer expirans.

Peins-toi dans ces horreurs Andromaque éperdue!
Voilà comme Pyrrhus vint s'offrir à ma vue,
Voilà par quels exploits il sut se couronner,
Enfin voilà l'époux que tu me veux donner!
Non, je ne serai point complice de ses crimes;
Qu'il nous prenne, s'il veut, pour dernieres victimes:
Tous mes ressentimens lui seroient asservis!

CÉPHISE.

Eh! bien, allons donc voir expirer votre fils.
On n'attend plus que vous... Vous frémissez, Madame?

ANDROMAQUE.

Ah! de quel souvenir viens-tu frapper mon ame!
Quoi! Céphise, j'irai voir expirer encor
Ce fils, ma seule joie, et l'image d'Hector;
Ce fils, que de sa flamme il me laissa pour gage!
Hélas! je m'en souviens! le jour que son courage
Lui fit chercher Achille, ou plutôt le trépas,
Il demanda son fils, et le pric dans ses bras:
« Chere épouse, dit-il, en essuyant mes larmes,
» J'ignore quel succès le sort garde à mes armes;
» Je te laisse mon fils pour gage de ma foi:
» S'il me perd, je prétends qu'il me retrouve en toi.
» Si d'un heureux hymen la mémoire t'est chere,
» Montre au fils à quel point tu chérissois le pere! »
Et je puis voir répandre un sang si précieux?
Et je laisse avec lui périr tous ses ayeux?....
Roi barbare, faut-il que mon crime l'entraîne?
Si je te hais, est-il coupable de ma haine?
T'a-t-il de tous les siens reproché le trépas?
S'est-il plaint à tes yeux des maux qu'il ne sent pas?...

Mais cependant, mon fils, tu meurs, si je n'arrête
Le fer que le cruel tient levé sur ta tête.
Je l'en puis détourner, et je t'y vais offrir....
Non, tu ne mourras point; je ne le puis souffrir....
Allons trouver Pyrrhus.... Mais non, chere Céphise,
Va le trouver pour moi.

CÉPHISE.

Que faut-il que je dise?

ANDROMAQUE.

Dis-lui que de mon fils l'amour est assez fort....
Crois-tu, que dans son cœur, il ait juré sa mort?
L'amour peut-il si loin pousser sa barbarie?

CÉPHISE.

Madame, il va bientôt revenir en furie.

ANDROMAQUE.

Eh! bien, va l'assurer....

CÉPHISE.

De quoi, de votre foi?

ANDROMAQUE.

Hélas! pour la promettre est-elle encore à moi!....
O cendres d'un époux! ô Troyens! ô mon pere!
O mon fils, que tes jours coûtent cher à ta mere!....
Allons.

CÉPHISE.

Où donc, Madame, et que résolvez-vous?

ANDROMAQUE.

Allons, sur son tombeau, consulter mon époux.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANDROMAQUE, CÉPHISE.

CÉPHISE.

AH ! je n'en doute point ! c'est votre époux, Madame,
C'est Hector qui produit ce miracle en votre ame.
Il veut que Troie encor se puisse relever,
Avec cet heureux fils qu'il vous fait conserver.
Pyrrhus vous l'a promis : vous venez de l'entendre.
Madame, il n'attendoit qu'un mot pour vous le rendre.
Croyez-en ses transports. Pere, sceptre, alliés,
Content de votre cœur, il met tout à vos pieds.
Sur lui, sur tout son peuple, il vous rend souveraine.
Est-ce là ce vainqueur digne de tant de haine?
Déja, contre les Grecs plein d'un noble courroux,
Le soin de votre fils le touche autant que vous :
Il prévient leur fureur, il lui laisse sa garde;
Pour ne pas l'exposer lui-même il se hasarde.
Mais tout s'apprête au Temple; et vous avez promis...

ANDROMAQUE.

Oui, je m'y trouverai; mais allons voir mon fils.

CÉPHISE.

Madame, qui vous presse? il suffit que sa vue
Désormais à vos yeux ne soit plus défendue.
Vous lui pourrez bientôt prodiguer vos bontés;
Et vos embrassemens ne seront plus comptés.
Quel plaisir d'élever un enfant qu'on voit croître,
Non plus comme un esclave élevé pour son maître,
Mais pour voir avec lui renaître tant de Rois!

ANDROMAQUE.

Céphise, allons le voir pour la derniere fois.

CÉPHISE.

Que dites-vous? ô Dieux!

ANDROMAQUE.

O ma chere Céphise,
Ce n'est point avec toi que mon cœur se déguise!
Ta foi dans mon malheur s'est montrée à mes yeux;
Mais j'ai cru qu'à mon tour tu me connoissois mieux.
Quoi donc! as-tu pensé qu'Andromaque infidelle
Pût trahir un époux qui croit revivre en elle?
Et que de tant de morts réveillant la douleur
Le soin de mon repos me fit troubler le leur?
Est-ce là cette ardeur tant promise à sa cendre?
Mais son fils périssoit, il l'a fallu défendre.
Pyrrhus, en m'épousant, s'en déclare l'appui:
Il suffit, je veux bien m'en reposer sur lui.
Je sais quel est Pyrrhus. Violent, mais sincere,
Céphise, il fera plus qu'il n'a promis de faire.
Sur le courroux des Grecs je m'en repose encor;
Leur haine va donner un pere au fils d'Hector.
Je vais donc, puisqu'il faut que je me sacrifie,

Assurer à Pyrrhus le reste de ma vie.
Je vais, en recevant sa foi sur les autels,
L'engager à mon fils par des nœuds immortels;
Mais aussi-tôt ma main, à moi seule funeste,
D'une infidelle vie abrégera le reste;
Et, sauvant ma vertu, rendra ce que je doi
A Pyrrhus, à mon fils, à mon époux, à moi.
Voilà de mon amour l'innocent stratagême,
Voilà ce qu'un époux m'a commandé lui-même:
J'irai seule rejoindre Hector et mes ayeux.
Céphise, c'est à toi de me fermer les yeux.

CÉPHISE.

Ah! ne prétendez pas que je puisse survivre....

ANDROMAQUE.

Non, non, je te défends, Céphise, de me suivre.
Je confie à tes soins mon unique trésor:
Si tu vivois pour moi, vis pour le fils d'Hector.
De l'espoir des Troyens seule dépositaire,
Songe à combien de Rois tu deviens nécessaire.
Veille auprès de Pyrrhus. Fais-lui garder sa foi.
S'il le faut, je consens qu'on lui parle de moi.
Fais-lui valoir l'hymen où je me suis rangée;
Dis-lui qu'avant ma mort je lui fus engagée,
Que ses ressentimens doivent être effacés,
Qu'en lui laissant mon fils c'est l'estimer assez.
Fais connoître à mon fils les Héros de sa race;
Autant que tu pourras, conduis-le sur leur trace.
Dis-lui par quels exploits leurs noms ont éclaté;
Plutôt ce qu'ils ont fait que ce qu'ils ont été.
Parle-lui tous les jours des vertus de son pere,

Et quelquefois aussi parle-lui de sa mere!...
Mais qu'il ne songe plus, Céphise, à nous venger;
Nous lui laissons un maître, il le doit ménager.
Qu'il ait de ses ayeux un souvenir modeste:
Il est du sang d'Hector, mais il en est le reste;
Et pour ce reste, enfin, j'ai moi-même, en un jour
Sacrifié mon sang, ma haine et mon amour.

CÉPHISE.

Hélas!

ANDROMAQUE.

Ne me suis point, si ton cœur en alarmes
Prévoit qu'il ne pourra commander à tes larmes....
On vient. Cache tes pleurs, Céphise; et souviens-toi
Que le sort d'Andromaque est commis à ta foi....
C'est Hermione. Allons, fuyons sa violence.

(*Elle sort avec Céphise.*)

SCENE II.

HERMIONE, CLÉONE.

CLÉONE.

Non, je ne puis assez admirer ce silence.
Vous vous taisez, Madame, et ce cruel mépris
N'a pas du moindre trouble agité vos esprits!
Vous soutenez en paix une si rude attaque,
Vous, qu'on voyoit frémir au seul nom d'Andromaque?
Vous, qui, sans désespoir, ne pouviez endurer

Que Pyrrhus d'un regard la voulût honorer ?
Il l'épouse : il lui donne avec son diadême
La foi que vous venez de recevoir vous-même ;
Et votre bouche encor, muette à tant d'ennui,
N'a pas daigné s'ouvrir pour se plaindre de lui.
Ah ! que je crains, Madame, un calme si funeste !
Et qu'il vaudroit bien mieux....

HERMIONE.

Fais-tu venir Oreste ?

CLÉONE.

Il vient, Madame, il vient, et vous pouvez juger
Que bientôt à vos pieds il alloit se ranger,
Prêt à servir toujours sans espoir de salaire.
Vos yeux ne sont que trop assurés de lui plaire....
Mais il entre.

SCENE III.

ORESTE, HERMIONE, CLÉONE.

ORESTE.

Ah ! Madame, est-il vrai qu'une fois
Oreste, en vous cherchant, obéisse à vos loix ?
Ne m'a-t-on point flatté d'une fausse espérance ?
Avez-vous en effet souhaité ma présence ?
Croirai-je que vos yeux, à la fin désarmés,
Veulent....

HERMIONE.

Je veux savoir, Seigneur, si vous m'aimez?

ORESTE.

Si je vous aime? ô Dieux! mes sermens, mes parjures,
Ma fuite, mon retour, mes respects, mes injures,
Mon désespoir, mes yeux de pleurs toujours noyés,
Quels témoins croirez-vous, si vous ne les croyez?

HERMIONE.

Vengez-moi, je crois tout.

ORESTE.

Eh! bien, allons, Madame,
Mettons encore un coup toute la Grece en flamme,
Prenons, en signalant mon bras et votre nom,
Vous, la place d'Hélene, et moi d'Agamemnon.
De Troie en ce pays reveillons les miseres;
Et qu'on parle de nous ainsi que de nos peres.
Partons, je suis tout prêt.

HERMIONE.

Non, Seigneur, demeurons.
Je ne veux pas si loin porter de tels affronts.
Quoi! de mes ennemis couronnant l'insolence,
J'irois attendre ailleurs une lente vengeance?
Et je m'en remettrois au destin des combats,
Qui peut-être, à la fin, ne me vengeroit pas?
Je veux qu'à mon départ toute l'Épire pleure;
Mais, si vous me vengez, vengez-moi dans une heure:
Tous vos retardemens sont pour moi des refus.
Courez au Temple; il faut immoler....

ORESTE.

Qui?



HERMIONE.

Pyrrhus.

ORESTE.

Pyrrhus, Madame?

HERMIONE.

Eh! quoi, votre haine chancelle?
Ah! courez, et craignez que je ne vous rappelle.
N'alléguez point des droits que je veux oublier;
Et ce n'est pas à vous à le justifier.

ORESTE.

Moi, je l'excuserois? Ah! vos bontés, Madame,
Ont gravé trop avant ses crimes dans mon ame!
Vengeons-nous, j'y consens; mais par d'autres chemins.
Soyons ses ennemis, et non ses assassins:
Faisons de sa ruine une juste conquête.
Quoi! pour réponse aux Grecs porterai-je sa tête?
Et n'ai-je pris sur moi le soin de tout l'État
Que pour m'en acquitter par un assassinat?
Souffrez, au nom des Dieux, que la Grece s'explique,
Et qu'il meure chargé de la haine publique.
Souvenez-vous qu'il regne, et qu'un front couronné...

HERMIONE.

Ne vous suffit-il pas que je l'ai condamné?
Ne vous suffit-il pas que ma gloire offensée
Demande une victime, à moi seule adressée,
Qu'Hermione est le prix d'un Tyran opprimé,
Que je le hais, enfin, Seigneur, que je l'aimai?
Je ne m'en cache point, l'ingrat m'avoit su plaire,
Soit qu'ainsi l'ordonnât mon amour, ou mon pere,
N'importe; mais enfin, réglez-vous là-dessus.

Malgré mes vœux, Seigneur, honteusement déçus,
Malgré la juste horreur que son crime me donne,
Tant qu'il vivra, craignez que je ne lui pardonne :
Doutez jusqu'à sa mort, d'un courroux incertain ;
S'il ne meurt aujourd'hui, je puis l'aimer demain.

ORESTE.

Eh ! bien, il faut le perdre et prévenir sa grace ;
Il faut.... mais cependant que faut-il que je fasse ?
Comment puis-je si-tôt servir votre courroux ?
Quel chemin jusqu'à lui peut conduire mes coups ?
A peine suis-je encore arrivé dans l'Épire,
Vous voulez par mes mains renverser un Empire.
Vous voulez qu'un Roi meure, et pour son châtiment
Vous ne donnez qu'un jour, qu'une heure, qu'un moment ?
Aux yeux de tout son peuple il faut que je l'opprime ?
Laissez-moi vers l'autel conduire ma victime.
Je ne m'en défends plus ; et je ne veux qu'aller
Reconnoître la place où je dois l'immoler.
Cette nuit je vous sers, cette nuit je l'attaque.

HERMIONE.

Mais cependant, ce jour, il épouse Andromaque.
Dans le Temple déja le trône est élevé,
Ma honte est confirmée, et son crime achevé ;
Enfin, qu'attendez-vous ? il vous offre sa tête.
Sans gardes, sans défense il marche à cette fête.
Autour du fils d'Hector il les fait tous ranger ;
Il s'abandonne au bras qui me voudra venger.
Voulez-vous, malgré lui, prendre soin de sa vie ?
Armez, avec vos Grecs, tous ceux qui m'ont suivie ;

Soulevez vos amis : tous les miens sont à vous.
Il me trahit, vous trompe et nous méprise tous.
Mais quoi ! déja leur haine est égale à la mienne :
Elle épargne à regret l'époux d'une Troyenne.
Parlez : mon ennemi ne vous peut échapper,
Ou plutôt il ne faut que les laisser frapper.
Conduisez, ou suivez une fureur si belle;
Revenez tout couvert du sang de l'infidele.
Allez, en cet état, soyez sûr de mon cœur.

ORESTE.

Mais, Madame, songez....

HERMIONE.

Ah! c'en est trop, Seigneur !
Tant de raisonnemens offensent ma colere.
J'ai voulu vous donner les moyens de me plaire,
Rendre Oreste content ; mais enfin, je vois bien
Qu'il veut toujours se plaindre, et ne mériter rien.
Partez : allez ailleurs vanter votre constance,
Et me laissez ici le soin de ma vengeance.
De mes lâches bontés mon courage est confus,
Et c'est trop, en un jour, essuyer de refus.
Je m'en vais seule au Temple, où leur hymen s'apprête,
Où vous n'osez aller mériter ma conquête.
Là, de mon ennemi je saurai m'approcher :
Je percerai le cœur que je n'ai pu toucher,
Et mes sanglantes mains, sur moi-même tournées,
Aussi-tôt, malgré lui, joindront nos destinées;
Et, tout ingrat qu'il est, il me sera plus doux
De mourir avec lui, que de vivre avec vous.

ORESTE.

ORESTE.

Non, je vous priverai de ce plaisir funeste,
Madame; il ne mourra que de la main d'Oreste.
Vos ennemis par moi vont vous être immolés,
Et vous reconnoîtrez mes soins, si vous voulez.

HERMIONE.

Allez. De votre sort laissez-moi la conduite,
Et que tous vos vaisseaux soient prêts pour notre fuite.
(*Oreste sort.*)

SCENE IV.

HERMIONE, CLÉONE.

CLÉONE.

Vous vous perdez, Madame, et vous devez songer...

HERMIONE.

Que je me perde, ou non, je songe à me venger.
Je ne sais même encor, quoi qu'il m'ait pu promettre,
Sur d'autres que sur moi si je dois m'en remettre.
Pyrrhus n'est pas coupable à ses yeux comme aux miens,
Et je tiendrois mes coups bien plus sûrs que les siens!
Quel plaisir de venger moi-même mon injure,
De retirer mon bras teint du sang du parjure;
Et, pour rendre sa peine et mes plaisirs plus grands,
De cacher ma rivale à ses regards mourans!
Ah! si du moins Oreste, en punissant son crime,
Lui laissoit le regret de mourir ma victime! ....

Va le trouver. Dis-lui qu'il apprenne à l'ingrat
Qu'on l'immole à ma haine, et non pas à l'État.
Chere Cléone, cours ! Ma vengeance est perdue
S'il ignore en mourant, que c'est moi qui le tue.

CLÉONE.

Je vous obéirai.... Mais qu'est-ce que je voi ?....
O Dieux ! qui l'auroit cru ? Madame, c'est le Roi !

HERMIONE.

Ah ! cours après Oreste, et dis-lui, ma Cléone,
Qu'il n'entreprenne rien sans revoir Hermione.

(*Cléone sort.*)

SCENE V.

PYRRHUS, PHŒNIX, HERMIONE.

PYRRHUS.

Vous ne m'attendiez pas, Madame, et je vois bien
Que mon abord ici trouble votre entretien.
Je ne viens point, armé d'un indigne artifice,
D'un voile d'équité couvrir mon injustice.
Il suffit que mon cœur me condamne tout bas;
Et je soutiendrois mal ce que je ne crois pas.
J'épouse une Troyenne, oui, Madame, et j'avoue
Que je vous ai promis la foi que je lui voue.
Un autre vous diroit que, dans les champs Troyens,
Nos deux peres, sans nous, formerent ces liens,
Et que sans consulter ni mon choix, ni le vôtre,

Nous fûmes, sans amour, engagés l'un à l'autre;
Mais c'est assez pour moi que je me sois soumis:
Par mes Ambassadeurs mon cœur vous fut promis.
Loin de les révoquer, je voulus y souscrire.
Je vous vis avec eux arriver en Epire;
Et, quoique d'un autre œil l'éclat victorieux
Eût déja prévenu le pouvoir de vos yeux,
Je ne m'arrêtai point à cette ardeur nouvelle,
Je voulus m'obstiner à vous être fidele.
Je vous reçus en Reine, et, jusques à ce jour,
J'ai cru que mes sermens me tiendroient lieu d'amour.
Mais cet amour l'emporte; et, par un coup funeste,
Andromaque m'arrache un cœur qu'elle déteste.
L'un par l'autre entraînés, nous courons à l'autel
Nous jurer, malgré nous, un amour immortel.
Après cela, Madame, éclatez contre un traître,
Qui l'est avec douleur, et qui pourtant veut l'être.
Pour moi, loin de contraindre un si juste courroux,
Il me soulagera peut-être autant que vous
Donnez-moi tous les noms destinés aux parjures.
Je crains votre silence, et non pas vos injures;
Et mon cœur, soulevant mille secrets témoins,
M'en dira d'autant plus que vous m'en direz moins.

HERMIONE.

Seigneur, dans cet aveu dépouillé d'artifice,
J'aime à voir que du moins vous vous rendiez justice,
Et que, voulant bien rompre un nœud si solemnel,
Vous vous abandonniez au crime en criminel.
Est-il juste, après tout, qu'un Conquérant s'abaisse
Sous la servile loi de garder sa promesse?

Non, non, la perfidie a de quoi vous tenter;
Et vous ne me cherchez que pour vous en vanter.
Quoi! sans que ni serment, ni devoir vous retienne,
Rechercher une Grecque, amant d'une Troyenne?
Me quitter, me reprendre, et retourner encor
De la fille d'Hélene à la veuve d'Hector;
Couronner, tour-à-tour, l'Esclave et la Princesse,
Immoler Troie aux Grecs, au fils d'Hector la Grece:
Tout cela part d'un cœur toujours maître de soi,
D'un Héros qui n'est point esclave de sa foi!
Pour plaire à votre épouse il vous faudroit peut-être
Prodiguer les doux noms de parjure et de traître.
Vous veniez de mon front observer la pâleur,
Pour aller dans ses bras rire de ma douleur.
Pleurante après son char vous voulez qu'on me voie;
Mais, Seigneur, en un jour, ce seroit trop de joie.
Et sans chercher ailleurs des titres empruntés
Ne vous suffit-il pas de ceux que vous portez?
Du vieux pere d'Hector la valeur abattue
Aux pieds de sa famille expirante à sa vue,
Tandis que dans son sein votre bras enfoncé
Cherche un reste de sang que l'âge avoit glacé,
Dans des ruisseaux de sang Troie ardente plongée,
De votre propre main Polyxene égorgée,
Aux yeux de tous les Grecs indignés contre vous;
Que peut-on refuser à ces généreux coups?

PYRRHUS.

Madame, je sais trop à quel excès de rage
La vengeance d'Hélene emporta mon courage.
Je puis me plaindre à vous du sang que j'ai versé;

Mais, enfin, je consens d'oublier le passé.
Je rends graces au Ciel que votre indifférence
De mes heureux soupirs m'apprenne l'innocence.
Mon cœur, je le vois bien, trop prompt à se gêner,
Devoit mieux vous connoître, et mieux s'examiner.
Mes remords vous faisoient une injure mortelle:
Il faut se croire aimé pour se croire infidele.
Vous ne prétendiez point m'arrêter dans vos fers.
J'ai craint de vous trahir; peut-être je vous sers.
Nos cœurs n'étoient point faits dépendans l'un de l'autre:
Je suivois mon devoir, et vous cédiez au vôtre.
Rien ne vous engageoit à m'aimer, en effet.

HERMIONE.

Je ne t'ai point aimé, cruel! qu'ai-je donc fait?
J'ai dédaigné pour toi les vœux de tous nos Princes,
Je t'ai cherché moi-même au fond de tes provinces,
J'y suis encor, malgré tes infidélités,
Et malgré tous mes Grecs, honteux de mes bontés;
Je leur ai commandé de cacher mon injure,
J'attendois, en secret, le retour d'un parjure;
J'ai cru que, tôt ou tard, à ton devoir rendu,
Tu me rapporterois un cœur qui m'étoit dû:
Je t'aimois inconstant, qu'aurois-je fait fidelle?
Et même en ce moment où ta bouche cruelle
Vient si tranquillement m'annoncer le trépas,
Ingrat! je doute encor si je ne t'aime pas...
Mais, Seigneur, s'il le faut, si le Ciel en colere
Réserve à d'autres yeux la gloire de vous plaire,
Achevez votre hymen: j'y consens; mais, du moins,

Ne forcez pas mes yeux d'en être les témoins.
Pour la derniere fois je vous parle, peut-être :
Différez-le d'un jour ; demain vous serez maître....
Vous ne répondez point.... Perfide ! je le voi,
Tu comptes les momens que tu perds avec moi.
Ton cœur impatient de revoir ta Troyenne
Ne souffre qu'à regret qu'une autre t'entretienne !
Tu lui parles du cœur, tu la cherches des yeux.
Je ne te retiens plus, sauve-toi de ces lieux :
Va lui jurer la foi que tu m'avois jurée,
Va profaner des Dieux la majesté sacrée.
Ces Dieux, ces justes Dieux n'auront pas oublié
Que les mêmes sermens avec moi t'ont lié.
Porte aux pieds des autels ce cœur qui m'abandonne.
Va, cours ; mais crains encor d'y trouver Hermione.

(*Elle sort.*)

SCENE VI.

PYRRHUS, PHŒNIX.

PHŒNIX.

Seigneur, vous l'entendez. Gardez de négliger
Une amante en fureur, qui cherche à se venger.
Elle n'est en ces lieux que trop bien appuyée :
La querelle des Grecs à la sienne est liée.
Oreste l'aime encore; et, peut-être, à ce prix....

PYRRHUS.

Andromaque m'attend; Phœnix, garde son fils.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

HERMIONE, *seule.*

OU suis-je ? qu'ai-je fait ? que dois-je faire encore ?
Quel transport me saisit ? quel chagrin me dévore ?
Errante et sans dessein je cours dans ce palais.
Ah ! ne puis-je savoir si j'aime, ou si je hais ?...
Le cruel ! de quel œil il m'a congédiée !
Sans pitié, sans douleur, au moins étudiée !
L'ai-je vu se troubler et me plaindre un moment ?
En ai-je pu tirer un seul gémissement ?
Muet à mes soupirs, tranquille à mes alarmes,
Sembloit-il seulement qu'il eût part à mes larmes ?
Et je le plains encore ! et pour comble d'ennui,
Mon cœur, mon lâche cœur s'intéresse pour lui !
Je tremble au seul penser du coup qui le menace !
Et prête à me venger, je lui fais déja grace !....
Non, ne révoquons point l'arrêt de mon courroux ;
Qu'il périsse.... aussi-bien il ne vit plus pour nous.
Le perfide triomphe, et se rit de ma rage.
Il pense voir en pleurs dissiper cet orage.
Il croit que, toujours foible, et d'un cœur incertain

Je parerai d'un bras les coups de l'autre main.
Il juge encor de moi par mes bontés passées....
Mais plutôt le perfide a bien d'autres pensées !
Triomphant dans le Temple, il ne s'informe pas
Si l'on souhaite ailleurs sa vie ou son trépas !
Il me laisse, l'ingrat ! cet embarras funeste.
Non, non, encore un coup, laissons agir Oreste....
Qu'il meure, puisqu'enfin il a dû le prévoir,
Et puisqu'il m'a forcée enfin à le vouloir....
A le vouloir ?... Eh ! quoi, c'est donc moi qui l'ordonne ?
Sa mort sera l'effet de l'amour d'Hermione !
Ce Prince, dont mon cœur se faisoit autrefois
Avec tant de plaisir redire les exploits,
A qui même, en secret, je m'étois destinée,
Avant qu'on eût conclu ce fatal hyménée,
Je n'ai donc traversé tant de mers, tant d'États
Que pour venir si loin préparer son trépas ?
L'assassiner, le perdre !.... Ah ! devant qu'il expire !....

SCENE II.

CLÉONE, HERMIONE.

HERMIONE.

AH ! qu'ai-je fait, Cléone, et que viens-tu me dire ?
Que fait Pyrrhus ?

CLÉONE.

Il est au comble de ses vœux,

Le plus fier des mortels, et le plus amoureux.
Je l'ai vu vers le Temple, où son hymen s'apprête,
Mener en conquérant sa nouvelle conquête;
Et d'un œil, où brilloient sa joie et son espoir,
S'enivrer, en marchant, du plaisir de la voir.
Andromaque, au travers de mille cris de joie,
Porte jusqu'aux autels le souvenir de Troie;
Incapable toujours d'aimer et de haïr,
Sans joie et sans murmure, elle semble obéir.

HERMIONE.

Et l'ingrat, jusqu'au bout il a poussé l'outrage!....
Mais as-tu bien, Cléone, observé son visage?
Goûte-t-il des plaisirs tranquilles et parfaits?
N'a-t-il point détourné ses yeux vers le palais?
Dis-moi, ne t'es-tu point présentée à sa vue?
L'ingrat a-t il rougi, lorsqu'il t'a reconnue?
Son trouble avouoit-il son infidélité?
A-t-il jusqu'à la fin soutenu sa fierté?

CLÉONE.

Madame, il ne voit rien. Son salut et sa gloire
Semblent être avec vous sortis de sa mémoire.
Sans songer qui le suit, ennemis ou sujets,
Il poursuit seulement ses amoureux projets.
Autour du fils d'Hector il a rangé sa garde,
Et croit que c'est lui seul que le péril regarde.
Phœnix même en répond, qui l'a conduit exprès
Dans un fort éloigné du Temple et du Palais.
Voilà, dans ses transports, le seul soin qui lui reste.

HERMIONE.

Le perfide!... il mourra... Mais que t'a dit Oreste?

CLÉONE.

Oreste, avec ses Grecs, dans le Temple est entré.

HERMIONE.

Eh! bien, à me venger n'est-il pas préparé?

CLÉONE.

Je ne sais.

HERMIONE.

Tu ne sais? Quoi donc, Oreste encore...
Oreste me trahit!

CLÉONE.

Oreste vous adore;
Mais de mille remords son esprit combattu
Croit tantôt son amour, et tantôt sa vertu.
Il respecte en Pyrrhus l'honneur du diadême:
Il respecte en Pyrrhus, Achille, et Pyrrhus même.
Il craint les Grecs, il craint l'univers en courroux;
Mais il se craint, dit-il, soi-même plus que tous.
Il voudroit en vainqueur vous apporter sa tête:
Le seul nom d'assassin l'épouvante et l'arrête;
Enfin il est entré, sans savoir dans son cœur,
S'il en devoit sortir coupable ou, spectateur.

HERMIONE.

Non, non, il les verra triompher sans obstacle;
Il se gardera bien de troubler ce spectacle.
Je sais de quels remords son courage est atteint:
Le lâche craint la mort, et c'est tout ce qu'il craint!
Quoi! sans qu'elle employât une seule priere,
Ma mere en sa faveur arma la Grece entiere,
Ses yeux pour leur querelle, en dix ans de combats,
Virent périr vingt Rois, qu'ils ne connoissoient pas;

Et moi, je ne prétends que la mort d'un parjure
Et je charge un amant du soin de mon injure ;
Il peut me conquérir à ce prix, sans danger,
Je me livre moi-même, et ne puis me venger ?...
Allons : c'est à moi seule à me rendre justice....
Que de cris de douleur le Temple retentisse ;
De leur hymen fatal troublons l'événement,
Et qu'ils ne soient unis, s'il se peut, qu'un moment !
Je ne choisirai point dans ce désordre extrême ;
Tout me sera Pyrrhus, fût-ce Oreste lui-même !
Je mourrai ; mais au moins ma mort me vengera :
Je ne mourrai pas seule, et quelqu'un me suivra.

SCENE III.

ORESTE, HERMIONE, CLÉONE.

ORESTE.

MADAME, c'en est fait, et vous êtes servie :
Pyrrhus rend à l'autel son infidelle vie.

HERMIONE.

Il est mort ?

ORESTE.

Il expire ; et nos Grecs irrités
Ont lavé dans son sang ses infidélités.
Je vous l'avois promis ; et, quoique mon courage
Se fit de ce complot une funeste image,
J'ai couru vers le Temple, où nos Grecs dispersés

Se

Se sont jusqu'à l'autel dans la foule glissés.
Pyrrhus m'a reconnu ; mais sans changer de face :
Il sembloit que ma vue excitât son audace,
Que tous les Grecs, bravés en leur Ambassadeur,
Dussent de son hymen relever la splendeur.
Enfin, avec transport, prenant son diadême,
Sur le front d'Andromaque il l'a posé lui-même :
« Je vous donne, a-t-il dit, ma couronne et ma foi,
» Andromaque, régnez sur l'Épire et sur moi.
» Je voue à votre fils une amitié de pere ;
» J'en atteste les Dieux, je le jure à sa mere.
» Pour tous mes ennemis je déclare les siens,
» Et je le reconnois pour le Roi des Troyens. »
A ces mots, qui du peuple attiroient le suffrage,
Nos Grecs n'ont répondu que par un cri de rage.
L'infidele s'est vu par-tout envelopper,
Et je n'ai pu trouver de place pour frapper.
Chacun se disputoit la gloire de l'abattre.
Je l'ai vu dans leurs mains quelque tems se débattre,
Tout sanglant à leurs coups vouloir se dérober ;
Mais enfin à l'autel il est allé tomber.
Du peuple épouvanté j'ai traversé la presse
Pour venir de ces lieux enlever ma Princesse,
Et regagner le port, où bientôt nos amis
Viendront couverts du sang que je vous ai promis.

HERMIONE.

Qu'ont-ils fait !

ORESTE.

Pardonnez à leur impatience.
Ils ont, je le vois bien, trahi votre vengeance.

Vous vouliez que ma main portât les premiers coups,
Qu'il sentît, en mourant, qu'il expiroit pour vous;
Mais c'est moi dont l'ardeur leur a servi d'exemple.
Je les ai pour vous seule entraînés dans le Temple,
Madame; et vous pouvez justement vous flatter
D'une mort que leurs bras n'ont fait qu'exécuter.
Vous seule avez poussé les coups...

HERMIONE.

Tais-toi, perfide!
Et n'impute qu'à toi ton lâche parricide.
Va faire chez tes Grecs admirer ta fureur;
Va, je le désavoue, et tu me fais horreur!
Barbare! qu'as-tu fait? Avec quelle furie
As-tu tranché le cours d'une si belle vie? ....
Avez-vous pu, cruels! l'immoler aujourd'hui
Sans que tout votre sang se soulevât pour lui?....
Mais, parle: de son sort qui t'a rendu l'arbitre?
Pourquoi l'assassiner? qu'a-t-il fait? à quel titre?
Qui te l'a dit?

ORESTE.

O Dieux!.... Quoi! ne m'avez-vous pas
Vous-même ici, tantôt, ordonné son trépas?

HERMIONE.

Ah! falloit-il en croire une amante insensée?
Ne devois-tu pas lire au fond de ma pensée?
Et ne voyois-tu pas dans mes emportemens
Que mon cœur démentoit ma bouche à tous momens?
Quand je l'aurois voulu, falloit-il y souscrire?
N'as-tu pas dû cent fois te le faire redire?
Toi-même, avant le coup, me venir consulter?

Y revenir encore..... ou plutôt m'éviter?
Que ne me laissois-tu le soin de ma vengeance?
Qui t'amene en des lieux où l'on fuit ta présence?
Voilà de ton amour le détestable fruit:
Tu m'apportois, cruel! le malheur qui te suit.
C'est toi dont l'ambassade, à tous les deux fatale,
L'a fait pour son malheur pencher vers ma rivale.
Nous le verrions encor nous partager ses soins!
Il m'aimeroit peut-être; il le feindroit du moins!....
Adieu; tu peux partir: je demeure en Épire.
Je renonce à la Grece, à Sparte, à son Empire,
A toute ma famille; et c'est assez pour moi,
Traître! qu'elle ait produit un monstre tel que toi.

(*Elle sort avec Cléone*)

SCENE IV.

ORESTE, *seul.*

Qui vois-je? est-ce Hermione, et que viens-je d'entendre?
Pour qui coule le sang que je viens de répandre?
Je suis, si je l'en crois, un traître, un assassin!
Est-ce Pyrrhus qui meurt? et suis-je Oreste enfin?
Quoi! j'étouffe en mon cœur la raison qui m'éclaire,
J'assassine à regret un Roi que je révere,
Je viole en un jour les droits des Souverains,
Ceux des Ambassadeurs et tous ceux des humains,
Ceux même des autels, où ma fureur l'assiége,

Je deviens parricide, assassin, sacrilége,
Pour qui ? pour une ingrate, à qui je le promets,
Qui même, s'il ne meurt, ne me verra jamais,
Dont j'épouse la rage ; et quand je l'ai servie,
Elle me redemande et son sang et sa vie !
Elle l'aime, et je suis un monstre furieux !
Je la vois pour jamais s'éloigner de mes yeux,
Et l'ingrate, en fuyant, me laisse pour salaire,
Tous les noms odieux que j'ai pris pour lui plaire !

SCENE V et derniere.

PYLADE, SOLDATS, ORESTE.

PYLADE.

IL faut partir, Seigneur. Sortons de ce Palais,
Ou bien résolvons-nous de n'en sortir jamais.
Nos Grecs, pour un moment, en défendent la porte.
Tout le peuple assemblé nous poursuit à main forte.
Aux ordres d'Andromaque ici tout est soumis :
Ils la traitent en Reine, et nous comme ennemis.
Andromaque elle-même à Pyrrhus si rebelle
Lui rend tous les devoirs d'une veuve fidelle,
Commande qu'on le venge, et peut-être qu'encor
Elle poursuit sur nous la vengeance d'Hector.
Allons. N'attendons pas que l'on nous environne :
Nos Grecs nous rejoindront ; et, tandis qu'Hermione

Tient encore le peuple autour d'elle arrêté,
Voilà notre chemin, sortons en sûreté.

ORESTE.

Non, non, c'est Hermione, ami, que je veux suivre,
A son dernier arrêt je ne puis plus survivre :
Partez ; j'ai fait le crime, et je vais l'expier.

PYLADE.

Hermione, Seigneur, il la faut oublier.
Quoi ! toujours l'instrument et l'objet de sa rage,
Cherchez-vous chez les morts quelque nouvel outrage ?
Et parce qu'elle meurt, faut-il que vous mouriez ?

ORESTE

Elle meurt ?.... Dieux ! qu'entends-je ?

PYLADE.

Eh ! quoi, vous l'ignoriez ?
En rentrant dans ces lieux nous l'avons rencontrée
Qui couroit vers le Temple, inquiete, égarée.
Elle a trouvé Pyrrhus, porté par des soldats,
Que son sang excitoit à venger son trépas.
Sans doute, à cet objet sa rage s'est émue ;
Mais, du haut de la porte, enfin nous l'avons vue,
Un poignard à la main, sur Pyrrhus se courber,
Lever les yeux au Ciel, se frapper, et tomber.

ORESTE.

Grace aux Dieux, mon malheur passe mon espérance !....

(*A part.*)

Oui, je te loue, ô Ciel ! de ta persévérance.
Appliqué sans relâche au soin de me punir,
Au comble des douleurs tu m'as fait parvenir.

Ta haine a pris plaisir à former ma misere :
J'étois né pour servir d'exemple à ta colere,
Pour être du malheur un modele accompli.
Eh ! bien, je meurs content, et mon sort est rempli....

(*A Pylade.*)

Où sont ces deux amans ? Pour couronner ma joie,
Dans leur sang, dans le mien il faut que je me noie.
L'un et l'autre, en mourant, je les veux regarder.
Réunissons trois cœurs qui n'ont pu s'accorder....

(*A part.*)

Mais, quelle épaisse nuit, tout-à-coup, m'environne ?
De quel côté sortir ?.... D'où vient que je frissonne ?...
Quelle horreur me saisit ? .. Grace au Ciel, j'entrevoi...
Dieux ! quels ruisseaux de sang coulent autour de moi !

PYLADE.

Ah ! Seigneur !...

ORESTE, *toujours à part.*

Quoi Pyrrhus, je te rencontre encore ?
Trouverai-je par-tout un rival que j'abhorre ?
Percé de tant de coups, comment t'es-tu sauvé ?
Tiens, tiens, voilà le coup que je t'ai réservé....
Mais, que vois-je ? à mes yeux Hermione l'embrasse !
Elle vient l'arracher au coup qui le menace !....
Dieux ! quels affreux regards elle jette sur moi !....
Quels démons, quels serpens traîne-t-elle après soi ?....
Eh ! bien, filles d'enfer, vos mains sont-elles prêtes ?
Pour qui sont ces serpens qui sifflent sur vos têtes ?
A qui destinez-vous l'appareil qui vous suit ?
Venez-vous m'enlever dans l'éternelle nuit ?

Venez ; à vos fureurs Oreste s'abandonne....
Mais, non, retirez-vous, laissez faire Hermione ;
L'ingrate, mieux que vous, saura me déchirer,
Et je lui porte enfin mon cœur à dévorer.

PYLADE, *aux Soldats.*

Il perd le sentiment : amis, le tems nous presse ;
Ménageons les momens que ce transport nous laisse.
Sauvons-le. Nos efforts deviendroient impuissans,
S'il reprenoit ici sa rage avec ses sens.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE LA VEUVE VALADE.


Digitized by Google

